

Adams 232-1
Vol. 26

ADAMS

Vol. 1

Vol. 1

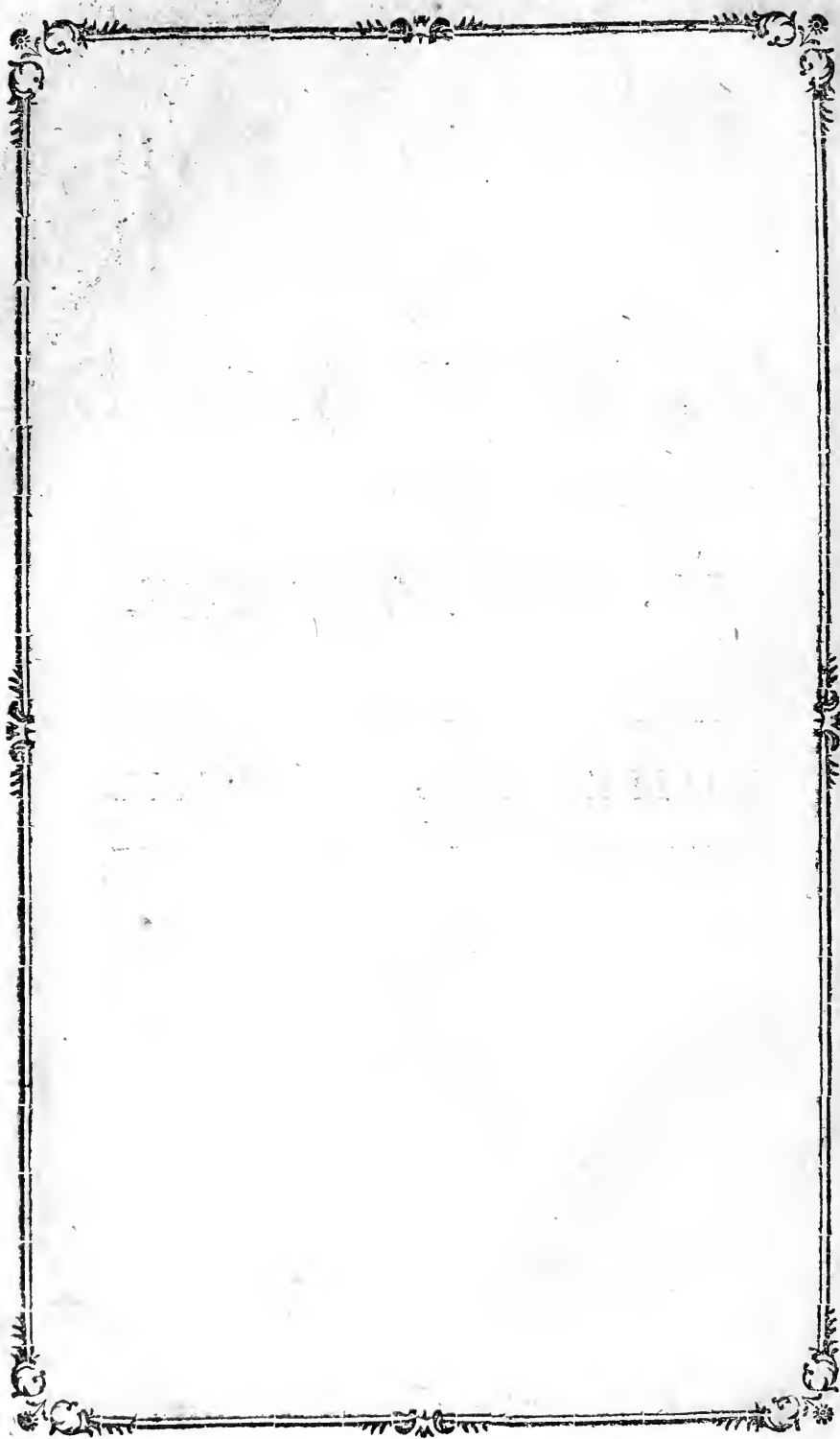
OE U V R E S

D E

MR. DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-SIXIÈME.

10793
13



QUESTIONS

S U R

L'ENCYCLOPÉDIE ,

P A R

DES AMATEURS.

T O M E S E C O N D.



M. DCC. LXXV.

ADAMS 232.1

v. 2.6

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE.

A R I S T O T E.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre* choisi par *Philippe*, fût un pédant & un esprit faux. *Philippe* était assurément un bon juge, étant lui-même très-instruit, & rival de *Démosthène* en éloquence.

D E S L O G I Q U E.

La *logique* d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait affaire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux; & son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

« Ne dites-vous pas que la mort est le contraire de la vie? -- Oui. -- Et qu'elles naissent l'une de l'autre? -- Cui. -- Qu'est-ce donc qui naît du vivant? -- le mort -- & qui naît du mort? -- le vivant. -- C'est donc des morts que naissent toutes les choses vivantes. Par conséquent les ames existent dans les enfers après la mort.

Il fallait des règles sûres pour démêler cet épouvantable.
Quest. sur l'Encycl. Tom. II. A

table galimatias , par lequel la réputation de *Platon* fascinait les esprits.

Il était nécessaire de démontrer que *Platon* donnait un sens louche à toutes ses paroles.

Le mort ne naît point du vivant ; mais l'homme vivant a cessé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort , mais il est né d'un homme en vie qui est mort depuis.

Par conséquent votre conclusion que toutes les choses vivantes naissent des mortes est ridicule. De cette conclusion vous en tirez une autre qui n'est nullement renfermée dans les prémisses. *Donc les ames sont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts sont dans les enfers , & que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre justesse. Il fallait dire , ce qui pense est sans parties , ce qui est sans parties est indestructible ; donc ce qui pense en nous étant sans parties est indestructible.

Ou bien , le corps meurt parce qu'il est divisible , l'ame n'est point divisible ; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en est de même de tous les raisonnemens captieux des Grecs. Un maître enseigne la rhétorique à son disciple , à condition que le disciple le paiera à la première cause qu'il aura gagnée.

Le disciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à son maître ; il lui dit , Je ne vous dois jamais rien , car si je perds ma cause je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; & si je gagne , ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument , & disait , Si vous perdez , payez , & si vous gagnez , payez , puisque notre marché est que vous me paierez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

On ne doit payer qu'à l'échéance ;
L'échéance est ici une cause gagnée.
Il n'y a point eu encor de cause gagnée ;
Donc il n'y a point eu encor d'échéance ,
Donc le disciple ne doit rien encor.

Mais *encor* ne signifie pas *jamais*. Le disciple faisait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger , puisqu'il n'y avait pas encor d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux ; qu'il les fasse scier en deux , & qu'ayant ainsi rendu la moitié juste il prétende avoir satisfait au traité , il est évident que voila une équivoque très-criminelle.

Aristote , par les règles de sa *logique* , rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant toutes les équivoques ; car ce sont elles qui font tous les mal-entendus en philosophie , en théologie , & en affaires.

La malheureuse guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque sur l'Acadie.

Il est vrai que le bon sens naturel , & l'habitude de raisonner , se passent des règles d'*Aristote*. Un homme qui a l'oreille & la voix juste , peut bien chanter sans les règles de la musique ; mais il vaut mieux la savoir.

D E S A P H Y S I Q U E .

On ne la comprend guère , mais il est plus probable qu'*Aristote* s'entendait , & qu'on l'entendait de son tems. Le grec est étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple , quand il dit dans son chapitre 7 , que les principes des corps sont , *la matière* , *la privation* , *la forme* ; il semble qu'il dise une bêtise énorme ; ce n'en est pourtant point une. La matière , selon lui , est le premier principe de tout , le sujet de tout , indifférent à tout. La forme lui est essentielle pour devenir une certaine chose. La privation est ce qui distingue un être de toutes les choses qui ne sont point en lui. La matière est indifférente à devenir rose ou poirier. Mais quand elle est poirier ou rose , elle est privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée ; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible , & rien qui soit impertinent.

L'acte de ce qui est en puissance paraît ridicule , & ne l'est pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra , feu , terre , eau , vapeur , métal , minéral , animal , arbre , fleur. C'est tout ce que cette expression d'*acte en puissance* signifie. Ainsi il n'y avait point de ridicule , chez les Grecs , à dire que le mouvement était un acte de puissance , puisque la matière peut être mue. Et il est fort vraisemblable qu'*Aristote* entendait par-là que le mouvement n'est pas essentiel à la matière.

Aristote dut faire nécessairement une très-mauvaise physique de détail ; & c'est ce qui lui a été commun avec tous les philosophes , jusqu'au tems où les *Galilée* , les *Toricelli* , les *Gueric* , les *Drebellius* , les

Boiles, l'académie *del Cimento* commencèrent à faire des expériences. La physique est une mine, dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abyme ; & ont raisonné sur ce qu'il contenait, sans le voir.

TRAITÉ D'ARISTOTE SUR LES ANIMAUX.

Ses recherches sur les animaux, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Aristote* se servit de ses yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie. Ce fut un fruit de ses conquêtes. Ce héros y dépensa des sommes qui effraieraient tous les gardes du trésor-royal d'aujourd'hui, & c'est ce qui doit immortaliser la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux sciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, & qu'il consulte continuellement des Ames juives pour faire couler la substance de ses sujets dans son coffre des danaïdes, dont elle fort le moment d'après pas cent ouvertures. *Alexandre* faisait venir chez *Aristote*, éléphants, rinocerots, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches. Et nous autres, quand par hasard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous ; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

D U M O N D E É T E R N E L.

Aristote soutient expressément dans son livre du Ciel (chap. XI.) que le monde est éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens.

Il admettait un DIEU, un premier moteur, & il le définit, (a) *Un, éternel, immobile, indivisible, sans qualités.*

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du soleil, & aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des sphères célestes, il est aussi ignorant que tous les autres philosophes. *Copernic* n'était pas venu.

DE SA MÉTAPHYSIQUE.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame ; mais qu'est-ce que DIEU selon lui, & qu'est-ce que l'ame ? L'ame est une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie ? C'est, dit-il, un principe & un acte, une puissance nutritive, sentante & raisonnable. Cela ne veut dire autre chose, sinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de sentir & de raisonner. Le comment & le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. Les Grecs ne savaient pas plus ce que c'est qu'une entéléchie, que les *Topinambours* & nos docteurs ne savent ce que c'est qu'une ame.

DE SA MORALE.

La morale d'*Aristote* est comme toutes les autres, fort bonne, car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confucée*, de *Zoroastre*, de *Pythagore*, d'*Aristote*, d'*Epiclète*, de *Marc-Antónin*, sont absolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaissance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Aristote dit, qu'il faut trois choses pour être ver-

(a) Liv. VII, ch. XII.

tueux, la nature, la raison & l'habitude; rien n'est plus vrai. Sans un bon naturel la vertu est trop difficile; la raison le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre lesquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il distingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes & les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens, n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier. Et à l'égard des amans, il est rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il est triste que nos premiers docteurs n'aient presque jamais mis l'amitié au rang des vertus; n'aient presque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils semblèrent inspirer souvent l'inimitié. Ils ressembloient aux tyrans qui craignent les associations.

C'est encor avec très-grande raison qu'*Aristote* met toutes les vertus entre les extrêmes opposés. Il est peut-être le premier qui leur ait assigné cette place.

Il dit expressément que la piété est le milieu entre l'athéisme & la superstition.

DE SA RHÉTORIQUE.

C'est probablement sa *rhétorique* & sa *poétique* que *Cicéron* & *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans son livre de l'orateur, dit, *personne n'eut plus de science, plus de sagacité, d'invention & de jugement*. *Quintilien* va jusqu'à louer non-seulement l'étendue de ses connaissances, mais encor la suavité de son élocution, *eloquendi suavitatem*.

Aristote veut qu'un orateur soit instruit des loix,

des finances , des traités , des places de guerre , des garnisons , des vivres , des marchandises. Les orateurs des parlemens d'Angleterre , des diètes de Pologne , des états de Suède , des pregadi de Venise , &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Aristote* inutiles ; elles le font peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaisse les passions des hommes , & les mœurs , les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule finesse de l'art qui lui échappe. Il recommande surtout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques ; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit , par ce qu'il dit sur cette matière , qu'il écrivait sa rhétorique long-tems avant qu'*Alexandre* fut nommé capitaine-général de la Grèce contre le grand roi.

Si quelqu'un , dit-il , avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur intérêt de s'opposer aux intérêts du roi de Perse , & d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte , il devrait d'abord faire souvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Egypte fut en sa puissance ; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter , ajouterait-il , que *Darius Codoman* n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre , dans les discours devant les grandes assemblées , les paraboles & les fables. Elles saisissent toujours la multitude ; il en rapporte de très-ingénieuses , & qui sont de la plus haute antiquité , comme celle du cheval qui implora le secours de l'homme pour se venger du cerf , & qui devint esclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre second , où il traite des argumens du plus au moins , il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce , & probablement de l'Asie , sur l'étendue de la puissance des dieux.

S'il est vrai, dit-il, *que les dieux mêmes ne peuvent pas tout savoir, quelque éclairés qu'ils soient, à plus forte raison les hommes.* Ce passage montre évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniscience à la divinité. On ne concevait pas que les dieux pussent savoir ce qui n'est pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraissait impossible de le connaître. C'est l'opinion des sociniens d'aujourd'hui ; mais revenons à la rhétorique d'*Aristote*.

Ce que je remarquerai le plus dans son chapitre de l'*élocution* & de la *dicción*, c'est le bon sens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poètes en prose. Il veut du patétique, mais il bannit l'enflure ; il proscriit les épithètes inutiles. En effet, *Démotène* & *Cicéron* qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais affecté le style poétique dans leurs discours. Il faut, dit *Aristote*, que le style soit toujours conforme au sujet.

Rien n'est plus déplacé que de parler de physique poétiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'est le charlatanisme d'un homme qui veut faire passer de faux systèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits esprits sont trompés par cet appas, & les bons esprits le dédaignent.

Parmi nous, l'oraison funèbre s'est emparée du style poétique en prose. Mais ce genre consistant presque tout entier dans l'exagération, il semble qu'il lui soit permis d'emprunter ses ornemens de la poésie.

Les auteurs des romans se sont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je pense, qui transposa ainsi les limites des arts, & qui abusa de cette facilité. On fit grâce à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait sans pouvoir faire de vers, & plus encor en faveur de sa morale, dans laquelle il surpasse infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue,

ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV*, & de la dureté de *Louvois* qu'on crut appercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en soit, rien ne prouve mieux le grand sens & le bon goût d'*Aristote*, que d'avoir assigné sa place à chaque chose.

P O É T I Q U E.

Où trouver dans nos nations modernes un physicien, un géomètre, un métaphysicien, un moraliste même qui ait bien parlé de la poésie ? Ils sont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioste*, du *Tasse* & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal* de dire, « comme on » dit *beauté poétique*, on devrait dire aussi *beauté* » *géométrique*, & *beauté médicale*. Cependant on » ne le dit point, & la raison en est qu'on fait bien » quel est l'objet de la géométrie & quel est l'objet » de la médecine ; mais on ne fait pas en quoi consiste » l'agrément qui est l'objet de la poésie. On ne fait » ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; » & faute de cette connaissance on a inventé de cer- » tains termes bizarres, *siècle d'or*, *merveilles de nos* » *jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, &c. Et on appelle » ce jargon *beauté poétique*. »

On sent assez combien ce morceau de *Pascal* est pitoyable. On fait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appellons *beau* que ce qui cause à notre ame & à nos sens du plaisir & de l'admiration. C'est ainsi que raisonne *Aristote* : & *Pascal* raisonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel astre*, n'ont jamais été des beautés

poétiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe* :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est soumis à ses loix ;
Et la garde qui veille , aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan*,

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars ,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un si digne loyer ,
N'est toujours que la mort , qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en son foyer.
Que sert à ces héros ce pompeux appareil ,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les fuit après tant de travaux ,
Se passe en moins de tems que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait sur-tout qu'à lire les grands traits d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture , & il fut secondé par un nommé *Dubois*, qui était aussi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas jusqu'à *Montesquieu*, qui dans son livre amusant des lettres persannes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* & *Virgile* ne sont rien en comparaison d'un homme qui imite avec l'esprit & avec succès le *Sia-*

mois de *Dufréni*, & qui remplit son livre de choses hardies, sans lesquelles il n'aurait pas été lu. « *Qu'est-ce que les poèmes épiques ?* dit-il, *je n'en fais rien : je méprise les lyriques autant que j'estime les tragiques.* » Il devait pourtant ne pas tant mépriser *Pindare* & *Horace*. *Aristote* ne méprisait point *Pindare*.

Descartes fit à la vérité pour la reine *Christine* un petit divertissement en vers, mais digne de sa matière cannelée.

Mallebranche ne distinguait pas le qu'il mourut de *Corneille*, d'un vers de *Jodelle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Aristote* qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature !

C'est dans le chapitre quatrième de sa *poétique* que *Boileau* a puisé ces beaux vers.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux ;
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable :
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
D'*Œpide* tout sanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Aristote*. « L'imitation & l'harmonie ont produit la poésie... nous voyons avec plaisir dans un tableau des animaux affreux, des hommes morts ou mourans que nous ne regarderions qu'avec chagrin & avec frayeur dans la nature. Plus ils sont bien imités, plus ils nous causent de satisfaction. »

Ce quatrième chapitre de la *poétique* d'*Aristote* se retrouve presque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les loix qu'il donne dans les chapitres suivans,

font encor aujourd'hui celles de nos bons auteurs , si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la musique. Son idée que la tragédie est instituée pour purger les passions , a été fort combattue ; mais s'il entend , comme je le crois , qu'on peut dompter un amour incestueux en voyant le malheur de *Phèdre* , qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'*Ajax* , il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément , c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tragédie , & du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

ARMES , ARMÉES , &c.

C'est une chose très-digne de considération , qu'il y ait eu & qu'il y ait encor sur la terre des sociétés sans armées. Les bracmanes , qui gouvernèrent long-tems presque toute la grande Kersonèse de l'Inde ; les primitifs nommés *quakers* , qui gouvernent la Pensilvanie ; quelques peuplades de l'Amérique , quelques-unes même du centre de l'Afrique , les Samoyèdes , les Lapons , les Kanshkadins n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voisins.

Les bracmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques ; leur caste qui est si ancienne , qui subsiste encor , & devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles , est un prodige qu'on ne fait pas admirer. Leur police & leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de sang , pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué ; ils l'ont été & n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée , & ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'est qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorèrent & armes & dieux des armées , & bataillons & escadrons.

Outre ces peuples , les prêtres , les religieux ne portent les armes en aucun pays , du moins quand ils sont fideles à leur institution.

Ce n'est que chez les chrétiens qu'on a vu des sociétés religieuses établies pour combattre , comme templiers , chevaliers de St. Jean , chevaliers teutons , chevaliers porte-glaives. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées , ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent presque jamais de cavalerie ; elle eût été assez inutile dans un pays entrecoupé de canaux , inondé pendant cinq mois , & fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre. Il en est parlé dans les annales de la Chine. *Confutée* dit , (a) qu'encor de son tems chaque gouverneur de province fournissait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient sur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux , où leur premier roi n'avait que des ânesses quand il fut élu. Trente fils de *Jair* , princes de trente villes , à ce que dit le texte , (b) étaient montés chacun sur un âne. *Saül* , depuis roi de Juda , n'avait que des ânesses ; & les fils de *David* s'enfuirent tous sur des mules lors qu'*Absalon*

(a) *Confucius* liv. III. part. I.

(b) *Juges* ch. X , v. 4.

eut tué son frère *Ammon*. Abfalon n'était monté que sur une mule , dans la bataille qu'il livra contre les troupes de son père ; ce qui prouve , selon les histoires juives , que l'on commençait alors à se servir de jumens en Palestine , ou bien qu'on y était déjà assez riche pour acheter des mules des pays voisins.

Les Grecs se servirent peu de cavalerie ; ce fut principalement avec la phalange macédonienne , qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui assujettirent la Perse.

C'est l'infanterie romaine qui subjuga la plus grande partie du monde. *César*, à la bataille de Pharfale , n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne fait point en quel tems les Indiens & les Africains commencèrent à faire marcher les éléphants à la tête de leurs armées. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit les éléphants d'*Annibal* passer les Alpes , qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a disputé long-tems sur les dispositions des armées romaines & grecques , sur leurs armes , sur leurs évolutions.

Chacun a donné son plan des batailles de Zama & de Pharfale.

Le commentateur *Calmet* bénédictin , a fait imprimer trois gros volumes du dictionnaire de la bible , dans lesquels , pour mieux expliquer les commandemens de DIEU , il a inséré cent gravures où se voient des plans de bataille & des sièges en taille douce. Le dieu des juifs étoit le dieu des armées ; mais *Calmet* n'était pas son secrétaire : il n'a pu savoir que par révélation comment les armées des Amalécites , des Moabites , des Syriens , des Philistins furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces estampes de carnage , destinées au hasard , enchérèrent son livre de cinq ou six louis d'or , & ne le rendirent pas meilleur.

C'est une grande question si les Francs , que le jésuite *Daniel* appelle Français par anticipation , se servaient

de flèches dans leurs armées , s'ils avaient des casques & des cuirasses.

Supposé qu'ils allaient au combat presque nuds & armés seulement , comme on le dit , d'une petite hache de charpentier , d'une épée & d'un couteau , il en résultera que les Romains , maîtres des gaules si aisément vaincus par *Clovis* , avoient perdu toute leur ancienne valeur , & que les Gaulois aimèrent autant deviner les sujets d'un petit nombre de Francs , que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea ensuite , ainsi que tout change.

Dans le tems des chevaliers , écuyers & varlets , on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne , en France , en Italie , en Angleterre , en Espagne. Cette gendarmerie était couverte de fer ainsi que les chevaux. Les fantassins étaient des serfs qui faisaient plutôt les fonctions de pionniers que de soldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers , & c'est en grande partie ce qui leur fit gagner presque toutes les batailles.

Qui croiroit qu'aujourd'hui les armées ne font guère que des expériences de physique ! un soldat serait bien étonné si quelque savant lui disait : « Mon ami , tu es » un meilleur machiniste qu'*Archimède*. Cinq parties de » salpêtre , une partie de soufre , une partie de carbo » ligneux , ont été préparées chacune à part. Ton salpê- » tre dissous avec du nitre bien filtré , bien évaporé , » bien cristallisé , bien remué , bien séché , s'est in- » corporé avec le soufre purifié & d'un beau jaune. Ces » deux ingrédients mêlés avec le charbon pilé , ont formé » de grosses boules par le moyen d'une essence de vinaï- » gre , ou de sel ammoniac , ou d'urine. Ces boules ont » été réduites *in pulverem pirium* dans un moulin. » L'effet de ce mélange est une dilatation qui est à peu » près comme quatre mille est à l'unité , & le plomb qui

» qui est dans ton tuyau fait un autre effet qui est le
» produit de sa masse multiplié par sa vitesse.

» Le premier qui devina une grande partie de ce secret
» de mathématique , fut un bénédictin nommé *Roger*
» *Bacon*. Celui qui l'inventa tout entier fut un autre
» bénédictin allemand nommé *Shwartz* , au quatorzième
» siècle. Ainsi , c'est à deux moines que tu dois l'art
» d'être un excellent meurtrier , si tu tires juste & si
» ta poudre est bonne.

» C'est en vain que *Du Cange* a prétendu qu'en 1338
» les registres de la chambre des comptes de Paris font
» mention d'un mémoire payé pour de la poudre à ca-
» non : n'en crois rien , il s'agit là de l'artillerie , nom
» affecté aux anciennes machines de guerre & aux nou-
» velles.

» La poudre à canon fit oublier entièrement le feu
» grégeois dont les Maures faisoient encor quelque
» usage. Te voilà enfin dépositaire d'un art qui non-
» seulement imite le tonnerre , mais qui est beaucoup
» plus terrible. »

Ce discours qu'on tiendrait à un soldat , ferait de la
plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la
face de la terre.

Avant que les canons fussent connus , les nations
hyperborées avoient subjugué presque tout l'hémisphère ,
& pourroient revenir encor , comme des loups
affamés , dévorer les terres qui l'avoient été autrefois
par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'étoit la force du corps ,
l'agilité , une espèce de fureur sanguinaire , un achar-
nement d'homme à homme qui décidaient la vic-
toire , & par conséquent du destin des états. Des hom-
mes intrépides prenaient des villes avec des échelles.
Il n'y avoit guère plus de discipline dans les armées
du Nord , au tems de la décadence de l'empire romain ,
que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place frontière munie de canons , arrêterait les armées des *Attila* & des *Gengis*.

On a vu , il n'y a pas long-tems , une armée de Russes victorieux , se consumer inutilement devant Custrin , qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles , les hommes les plus faibles de corps , peuvent l'emporter sur les plus robustes , avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoi pour faire retourner en arrière toute la colonne anglaise déjà maîtresse du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur , cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps-à-corps. La force , l'adresse , la trempe des armes même , sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se fert-on de labayonnette au bout du fusil , quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons , deux armées s'avancent en silence ; chaque bataillon mène avec soi des canons de campagne ; les premières lignes tirent l'une contre l'autre , & l'une après l'autre. Ce sont des victimes qu'on présente tour-à-tour aux coups de feu. On voit souvent , sur les ailes , des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui se lassent de cette manœuvre , laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage , se débandent & quittent le champ de bataille. On va les rallier , si l'on peut , à quelques milles au-delà. Les ennemis victorieux assiègent une ville qui leur coûte quelquefois plus de tems , plus d'hommes , plus d'argent , que plusieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès sont très-rarement rapides. Et au bout de cinq ou six ans , les deux parties également épuisées , sont obligées de faire la paix.

Ainsi , à tout prendre , l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle , ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre humain à l'abri des anciennes dévastations , & qui par là rend les guerres moins funestes , quoi qu'elles le soient encor prodigieusement.

Les Grecs dans tous les tems , les Romains jusqu'au tems de *Sylla* , les autres peuples de l'occident & du septentrion , n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoyée , tout bourgeois étoit soldat , & s'enrôlait en tems de guerre. C'étoit précisément comme aujourd'hui en Suisse. Parcourez-la toute entière , vous n'y trouverez pas un bataillon , excepté dans le tems des revues ; si elle a la guerre , vous y voyez tout-d'un-coup quatre-vingt mille soldats en armes.

Ceux qui usurpèrent la puissance suprême depuis *Sylla* , eurent toujours des troupes permanentes soudoyées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens assujettis , encor plus que pour subjuguier les autres nations. Il n'y a pas jusqu'à l'évêque de Rome qui ne soudoie une petite armée. Qui l'eût dit du tems des apôtres que le serviteur des serviteurs de DIEU aurait des régimens , & dans Rome !

Ce qu'on craint le plus en Angleterre , c'est à *great standing army* , une grande armée sur pied.

Les janissaires ont fait la grandeur des sultans , mais aussi ils les ont étranglés. Les sultans auraient évité le cordon si , au-lieu de ces grands corps , ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne est qu'il y ait une armée ; mais elle appartient à la république qui la paie , quand elle peut en avoir une.



A R O T E T M A R O T ,

ET COURTE REVUE DE L'ALCORAN.

C Et article peut servir à faire voir combien les plus savans hommes peuvent se tromper , & à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui est rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le dictionnaire encyclopédique.

« Ce sont les noms de deux anges , que l'impos-
 » teur *Mahomet* disait avoir été envoyés de DIEU
 » pour enseigner les hommes & pour leur ordonner
 » de s'abstenir du meurtre , des faux jugemens & de
 » toutes sortes d'excès. Ce faux prophète ajoute , qu'une
 » très-belle femme ayant invité ces deux anges à manger
 » chez elle , elle leur fit boire du vin , dont étant
 » échauffés , ils la sollicitèrent à l'amour ; qu'elle fei-
 » gnit de consentir à leur passion , à condition qu'ils
 » lui apprendraient auparavant les paroles par le moyen
 » desquelles ils disaient que l'on pouvait aisément
 » monter au ciel ; qu'après avoir su d'eux ce qu'elle
 » leur avait demandé , elle ne voulut plus tenir sa
 » promesse , & qu'alors elle fut enlevée au ciel , où
 » ayant fait à DIEU le récit de ce qui s'était passé ,
 » elle fut changée en l'étoile du matin , qu'on appelle
 » *Lucifer* ou *Aurore* , & que les deux anges furent
 » sévèrement punis. C'est delà , selon *Mahomet* , que
 » DIEU prit occasion de défendre l'usage du vin aux
 » hommes. Voyez *Alcoran*. »

On aurait beau lire tout l'*Alcoran* , on n'y trouvera pas un seul mot de ce conte absurde & de cette prétendue raison de *Mahomet* , de défendre le vin à ses sectateurs. *Mahomet* ne proscriit l'usage du vin qu'au second & au cinquième sura , ou chapitre : *Ils t'inter-*

rogeront sur le vin & sur les liqueurs fortes : & tu répondras que c'est un grand péché.

On ne doit point imputer aux justes qui croient & qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin & d'avoir joué aux jeux de hasard, avant que les jeux de hasard fussent défendus.

Il est avéré chez tous les mahométans, que leur prophète ne défendit le vin & les liqueurs que pour conserver leur santé, & pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'usage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, & peut détruire la santé & la raison.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui descendirent du ciel & qui voulurent coucher avec une femme Arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'est dans aucun auteur mahométan. Elle ne se trouve que parmi les impostures que plusieurs auteurs chrétiens, plus indifférents qu'éclairés, ont imprimées contre la religion musulmane, par un zèle qui n'est pas la science. Les noms d'*Arot* & *Marot* ne sont dans aucun endroit de l'alcoran. C'est un nommé *Silburgius*, qui dit dans un vieux livre que personne ne lit, qu'il anathématise les anges *Arot* & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que *Safa* & *Merwa* sont deux petites monticules auprès de la Mecque, & qu'ainsi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux anges. C'est ainsi qu'en ont usé presque sans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous sur le mahométisme, jusqu'au tems où le sage *Réland* nous a donné des idées nettes de la croyance musulmane, & où le savant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'alcoran, & par la préface la plus instructive.

Gagnier lui-même, tout professeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'est plu à nous débiter

quelques faussetés sur *Mahomet*, comme si on avai besoin du mensonge pour soutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux sur la jument *Alborac* : il ose même citer le *fura* ou chapitre 53 ; mais ni dans ce *fura* 53, ni dans aucun autre, il n'est question de ce prétendu voyage au ciel.

C'est *Aboulfeda*, qui plus de sept cents ans après *Mahomet* rapporte cette étrange histoire. Elle est tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuscrits, qui eurent cours du tems de *Mahomet* même. Mais il est visible qu'ils ne sont point de *Mahomet*, puisqu'après sa mort *Albubeker* recueillit tous les feuillets de l'alcoran en présence de tous les chefs des tributs, & qu'on n'inséra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non seulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'est point dans l'alcoran ; mais il est d'un style bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuse différence. Voici comme il commence.

« Une certaine nuit je m'étais endormi entre les
» deux collines de Sufa & de Merwa. Cette nuit
» était très obscure & très-noire ; mais si tranquille
» qu'on n'entendait ni les chiens aboyer ni les coqs
» chanter. Tout-d'un-coup l'ange *Gabriel* se présenta
» devant moi dans la forme en laquelle le DIEU
» très-haut l'a créé. Son teint était blanc comme la
» neige, ses cheveux blonds treffés d'une façon ad-
» mirable, lui tombaient en boucles sur les épaules
» il avait un front majestueux, clair & serein, les
» dents belles & luisantes & les jambes teintes d'un
» jaune de saphir ; ses vêtemens étaient tout tissus

» de perles & de fil d'or très-pur. Il portait sur son
» front une lame sur laquelle étaient écrites deux
» lignes toutes brillantes & éclatantes de lumière ;
» sur la première il y avait ces mots : *il n'y a point*
» *de DIEU que DIEU* ; & sur la seconde ceux-ci :
» *Mahomet est l'apôtre de DIEU*. A cette vue je de-
» meurai le plus surpris & le plus confus de tous
» les hommes. J'aperçus autour de lui soixante & dix
» mille cassiolettes ou petites bourses pleines de musc
» & de safran. Il avait cinq cents paires d'ailes , &
» d'une aile à l'autre il y avait la distance de cinq
» cents années de chemin.

» C'est dans cet état que *Cabriel* se fit voir à mes
» yeux. Il me poussa & me dit : *lève-toi ; ô homme*
» *endormi*. Je fus saisi de frayeur & de tremblement ,
» & je lui dis en m'éveillant en sursaut : *qui es-tu ?*
» *DIEU* *veuille te faire miséricorde*. Je suis ton frère
» *Gabriel* , me répondit-il ; *ô mon cher bien-aimé*
» *Gabriel* , lui dis-je , *je te demande pardon*. Est-ce
» une révélation de quelque chose de nouveau , ou bien
» une menace affligeante que tu viens m'annoncer ?
» C'est quelque chose de nouveau , reprit-il ; *lève-toi* ,
» *mon cher & bien-aimé*. Attache ton manteau sur tes
» épaules , tu en auras besoin : car il faut que tu rendes
» visite à ton seigneur cette nuit. En même tems *Ga-*
» *briel* me prit par la main ; il me fit lever , & m'ayant
» fait monter sur la jument *Alborac* , il la conduisit
» lui-même par la bride , &c. »

Enfin il est avéré chez les musulmans que ce chapitre , qui n'est d'aucune authenticité , fut imaginé par *Abu-Horaira* qui était , dit-on , contemporain du prophète. Que dirait-on d'un Turc qui viendrait aujourd'hui insulter notre religion , & nous dire que nous comptons parmi nos livres sacrés les lettres de *St. Paul* à *Sénèque* , & les lettres de *Sénèque* à *Paul* , les actes de *Pilate* , la vie de la femme de *Pilate* , les

lettres du prétendu roi Abgare à JESUS-CHRIST, & la réponse de JESUS-CHRIST à ce roitelet, l'Histoire du défi de St. Pierre à Simon le magicien, les prédictions des sibylles, le testament des douze patriarches, & tant d'autres livres de cette espèce ?

Nous répondrions à ce Turc qu'il est fort mal instruit, & qu'aucun de ces ouvrages n'est regardé par nous comme authentique. Le Turc nous fera la même réponse, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux. Il nous dira que ce n'est qu'une fraude pieuse des derniers tems, & que ce voyage n'est point dans l'alcoran. Je ne compare point sans doute ici la vérité avec l'erreur, le christianisme avec le mahométisme, l'évangile avec l'alcoran ; mais je compare fausse tradition à fausse tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été poussé si loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU sont froides ; qu'il le fait parce qu'il les a touchées, que DIEU se fait porter en chaise ; que dans l'arche de Noé le rat naquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au-lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conservée dans la Syrie & dans l'Arabie jusqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille, & qu'il faisait accroire à ses sectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU ?

N'est-ce pas assez que nous soyons persuadés de la fausseté de la secte, & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, sans

que nous perdions notre tems à calomnier les mahométans qui sont établis du mont Caucaſe au mont Atlas , & des confins de l'Épire aux extrémités de l'Inde. Nous écrivons ſans ceſſe de mauvais livres contr'eux , & ils n'en ſavent rien. Nous crions que leur religion n'a été embraſſée par tant de peuples , que parce qu'elle flatte les ſens. Où eſt donc la ſenſualité qui ordonne l'abſtinence du vin & des liqueurs dont nous faiſons tant d'excès , qui prononce l'ordre indiſpenſable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de ſon revenu , de jeûner avec la plus grande rigueur , de ſouffrir dans les premiers tems de la puberté une opération douloureuse , de faire au milieu des ſables arides un pèlerinage qui eſt quelquefois de cinq cents lieues , & de prier DIEU cinq fois par jour , même en faiſant la guerre ?

Mais , dit-on , il leur eſt permis d'avoir quatre épouſes dans ce monde , & ils auront dans l'autre des femmes céleſtes. *Grotius* dit en propres mots : *il faut avoir reçu une grande meſure de l'eſprit d'étourdiſſement pour admettre des rêveries auſſi groſſières & auſſi ſales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué de rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de ſon koran des mains de l'ange *Gabriel* , éſtait pis qu'un rêveur , c'éſtait un impoſteur qui ſoutenait ſes ſéductions par ſon courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi , ni de ſale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes , les ſatrapes , les nababs , les omras de l'Orient nourriſſaient dans leurs ferrails. Il eſt dit que *Salomon* avait trois cents femmes & ſept cents concubines. Les Arabes , les Juifs pouvaient épouſer les deux ſœurs ; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le ſura ou chapitre quatre. Où eſt donc la ſaleté ?

A l'égard des femmes célestes , où est la saleté ? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage que nous reconnaissons ordonné sur la terre & béni par DIEU même. Le mystère incompréhensible de la génération est le sceau de l'être éternel. C'est la marque la plus chère de sa puissance d'avoir créé le plaisir , & d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.

Si on ne consulte que la simple raison , elle nous dira qu'il est vraisemblable que l'être éternel , qui ne fait rien en vain , ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne sera pas indigne de la majesté suprême , de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux , s'il nous fait renaître avec des estomacs. Nos saintes écritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire , incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'est à peu près l'état où seront les justes , lorsqu'après leur résurrection , ils seront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps , ce corps sera continuellement satisfait. Nos pères de l'église n'ont point eu d'autre idée de la Jérusalem céleste. *St. Irénée* dit , (a) que chaque sep de vigne y portera dix mille branches , chaque branche dix mille grappes , & chaque grappe dix mille raisins , &c.

Plusieurs pères de l'église en effet ont pensé que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs sens. *St. Thomas* dit , (b) que le sens de la vue sera infiniment perfectionné , que tous les élémens le seront aussi , que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre , l'eau comme le crystal , l'air comme le ciel , le feu comme les astres.

(a) Liv. V , ch. XXXIII.

(b) *Commentaire sur la genèse* , Tom. II , liv. IV.

St. Augustin dans sa doctrine chrétienne dit, (a) que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens, du chant & du discours.

Un de nos grands théologiens Italiens nommé *Plazza*, dans sa dissertation sur le paradis, (b) nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitare & de chanter, ils auront, dit-il, trois mobilités, trois avantages; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans mollesse, des voluptés sans excès : *très nobilitates, illecebra sine titillatione, blanditiâ sine molitudine & voluptas sine exuberantiâ.*

St. Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : *in corporibus gloriosis erit odor in suâ ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repressus.* (c) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez, dans sa sagesse, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût, & l'affecte intentionnellement : *non est Deo difficile facere ut sapidus humor sit intrâ organum gustûs qui sensum illum possit intentionaliter afficere.* (d)

Enfin, *St. Prosper*, en résumant tout, prononce que les bienheureux seront rassasiés sans dégoût, & qu'ils jouiront de la santé sans maladie : *saturitas sine fastidio & tota sanitas sine morbo.* (e)

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans aient admis l'usage des cinq sens dans leur paradis. Ils disent, que la première béatitude sera l'union avec DIEU; elle n'exclut pas le reste.

Le paradis de *Mahomet* est une fable; mais encor une fois, il n'y a ni contradiction ni faleté.

La philosophie demande des idées nettes & précises;

(a) Ch. II. & III. n. 149.

(b) Page 506.

(c) Supplément, p. III. q. 84.

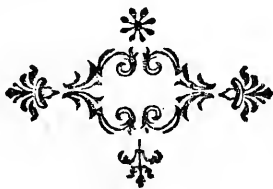
(d) Liv. XVI. ch. XX.

(e) N. 232.

Grotius ne les avait pas. Il citait beaucoup , & il étalait des raisonnemens apparens , dont la fausseté ne peut soutenir un examen réfléchi.

On pourrait faire un très-gros livre de toutes les imputations injustes dont on a chargé les mahométans. Ils ont subjugué une des plus belles & des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chasser , que de leur dire des injures.

L'impératrice de Russie donne aujourd'hui un grand exemple , elle leur enlève Azoph & Taganrok , la Moldavie , la Valachie , la Georgie ; elle pousse ses conquêtes jusqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoie contr'eux , par une entreprise inouïe , des flottes qui partent du fond de la mer Baltique , & d'autres qui couvrent le Pont-Euxin ; mais elle ne dit point , dans ses manifestes , qu'un pigeon soit venu parler à l'oreille de *Mahomet*.



ARRÊTS NOTABLES,

SUR LA LIBERTÉ NATURELLE.

ON en a fait plusieurs pays, & surtout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatisme, ou même l'erreur & la faiblesse ont commis avec le glaive de la justice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pourraient à peine expier, & qui feront frémir tous les siècles à venir. Tels sont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples & de Sicile, par le tribunal de *Charles d'Anjou*; contre *Jean Hus* & *Jérôme* de Prague par des prêtres & des moines, contre le roi d'Angleterre *Charles I.* par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté, la bêtise, la superstition; & ceux-là sont innombrables. Nous en rapporterons quelques-uns dans d'autres chapitres.

Dans cette classe, il faut ranger principalement les procès de sortilège; & ne jamais oublier qu'encor de nos jours en 1750, la justice sacerdotale de l'évêque de Vurtzbourg a condamné comme forcière une religieuse fille de qualité, au supplice du feu. C'est afin qu'on ne l'oublie pas, que je répète ici cette aventure dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop & trop vite.

Je voudrais que chaque jour de l'année, un crieur public au lieu de brailler, comme en Allemagne & en Hollande, quelle heure il est, (ce qu'on fait très-bien sans lui) criât, C'est aujourd'hui que dans les

guerres de religion Magdebourg & tous les habitans furent réduits en cendre. C'est ce 14 Mai , à quatre heures & demie du soir , que *Henri IV.* fut assassiné pour cette seule raison qu'il n'était pas assez soumis au pape ; c'est à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté sous le nom de *justice*.

Ces avertissemens continuels seraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les persécuteurs. Par exemple , je propose que chaque année les deux plus forts gosiers qu'on puisse trouver à Paris & à Toulouse , prononcent dans tous les carrefours ces paroles : « C'est à pareil jour que cinquante maîtres des requêtes rétablirent la mémoire de *Jean Calas* d'une voix unanime , & obtinrent pour la famille des libéralités du roi même , au nom duquel *Jean Calas* avait été injustement condamné au plus horrible supplice. »

Il ne serait pas mal qu'à la porte de tous les ministres il y eût un autre crieur , qui dit à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés , ou dépendans :

« Messieurs , craignez de séduire le ministre par de faux exposés , & d'abuser du nom du roi. Il est dangereux de le prendre en vain. Il y a dans le monde un maître *Gerbier* qui défend la cause de la veuve & de l'orphelin opprimés sous le poids d'un nom sacré. C'est celui-là même qui a obtenu au barreau du parlement de Paris l'abolissement de la société de JESUS. Ecoutez attentivement la leçon qu'il a donnée à la société de St. Bernard , conjointement avec maître *Loiseau* autre protecteur des veuves. »

Il faut d'abord que vous sachiez que les révérends pères bernardiens de Clervaux possèdent dix-sept mille

arpens de bois , sept grosses forges , quatorze grosses métairies , quantité de fiefs , de bénéfices , & même des droits dans les pays étrangers. Le revenu du couvent va jusqu'à deux cent mille livres de rentes. Le trésor est immense ; le palais abbatial est celui d'un prince ; rien n'est plus juste ; c'est un faible prix des grands services que les bernardins rendent continuellement à l'état.

Il arriva qu'un jeune homme de dix-sept ans , nommé *Castille* , dont le nom de baptême était *Bernard* , crut par cette raison qu'il devait se faire bernardin ; c'est ainsi qu'on raisonne à dix-sept ans , & quelquefois à trente : il alla faire son noviciat en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il fallut prononcer ses vœux , la grace lui manqua ; il ne les signa point , s'en alla & redevint homme. Il s'établit à Paris , & au bout de trente ans , ayant fait une petite fortune , il se maria & eut des enfans.

Le révérend père procureur de Clervaux nommé *Mayeur* , digne procureur , frère de l'abbé , ayant appris à Paris d'une fille de joie que ce *Castille* avait été autrefois bernardin , complota de le revendiquer en qualité de déserteur , quoi qu'il ne fût point réellement engagé , de faire passer sa femme pour une concubine , & de placer ses enfans à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'affocie avec un autre fripon pour partager les dépouilles. Tous deux vont au bureau des lettres de cachet , exposent leurs griefs au nom de *St. Bernard* , obtiennent la lettre , viennent saisir *Bernard Castille* , sa femme & leurs enfans , s'emparant de tout le bien , & vont le manger où vous savez.

Bernard Castille est enfermé à Orval dans un cachot , où il meurt au bout de six mois , de peur qu'il ne demande justice. Sa femme est conduite dans un autre cachot à Ste. Pélagie , maison de force des filles débordées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

Les choses restent dans cet état pendant trois ans. Au bout de ce tems la dame *Castille* obtient son élargissement. DIEU est juste. Il donne un second mari à cette veuve. Ce mari nommé *Launai*, se trouve un homme de tête qui développe toutes les fraudes, toutes les horreurs, toutes les scélératesses employées contre sa femme. Ils intentent tous deux un procès aux moines. (a) Il est vrai que frère *Mayeur* qu'on appelle *dom Mayeur*, n'a pas été pendu ; mais le couvent de Clervaux en a été pour quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent qui n'aime mieux voir pendre son procureur, que de perdre son argent.

Que cette histoire vous apprenne, messieurs, à user de beaucoup de sobriété en fait de lettres de cachet. Sachez que maître *Elie de Beaumont*, (b) ce célèbre défenseur de la mémoire de *Calas*, & maître *Target* cet autre protecteur de l'innocence opprimée, ont fait payer vingt mille francs d'amende à celui qui avait arraché par ses intrigues une lettre de cachet pour faire enlever la comtesse de *Lancize* mourante, la traîner hors du sein de sa famille, & lui dérober tous ses titres.

Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on entend des battemens de mains du fond de la grand'-chambre aux portes de Paris. Prenez garde à vous, messieurs, ne demandez pas légèrement des lettres de cachet.

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé, qu'est-ce qu'une lettre de cachet ? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

(a) L'arrêt est de 1764.

(b) L'arrêt est de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils pro-

noïcés par les paremens des provinces.

ART DRAMATIQUE,
OUVRAGES DRAMATIQUES,
TRAGÉDIE, COMÉDIE, OPERA.

P*ANEM & circenses* est la devise de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibecière, & de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ses yeux; & beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuple. Les ames cultivées & sensibles veulent des tragédies, & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Thespis*, ensuite on eut ses *Eschyles*, & l'on se flatta bientôt d'avoir ses *Sophocles* & ses *Euripides*; après quoi tout dégénéra: c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eschyle*, *Ménandre* & *Aristophane* n'ont fait d'œuvres dramatiques; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle, & peut-être auparavant, par des farces malheureusement tirées de l'ancien, & du nouveau testament; indigne abus qui passa bientôt en Espagne, & en France; c'était une imitation vicieuse des essais, que *St. Grégoire de Nazianze* avait faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre payen de *Sophocle* & d'*Euripide*. *St. Grégoire de*
Quest. sur l'Encycl. Tom. II. C

Nazianze mit quelque éloquence, & quelque dignité dans ces pièces ; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes, & des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Trissino*, auteur du poëme épique intitulé *l'Italia liberata da' gothi*, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vue en Italie, & cependant régulière. Il y observa les trois unités, de lieu, de tems, & d'action. Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'étoit une longue déclamation. Mais pour le tems où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut représentée à Vicence, & la ville construisit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau siècle accoururent aux représentations, & prodiguèrent les applaudissemens que méritait cette entreprise estimable.

En 1516, le pape *Léon X.* honora de sa présence la *Rozemonde* du *Rucellai* : toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, & naturellement ; mais, ce qui est étrange, presque toutes furent un peu froides : tant le dialogue en vers est difficile, tant l'art de se rendre maître du cœur est donné à peu de génies ; le *Torismond* même du *Tasse* fut encor plus insipide que les autres.

On ne connut que dans le *Pastor fido* du *Guarini* ces scènes attendrissantes, qui font verser des larmes, qu'on retient par cœur malgré soi ; & voilà pourquoi nous disons, *retenir par cœur* ; car ce qui touche le cœur, se grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-tems auparavant rétabli la vraie comédie ; comme *Trissino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480, (a) quand toutes les autres nations

(a) N. B. Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans son traité de la poésie.

de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables , quand tout était barbare , ce prélat avait fait jouer sa *Calendra* ; pièce d'intrigue , & d'un vrai comique , à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuses , ainsi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens seuls furent donc en possession du théâtre pendant près d'un siècle , comme ils le furent de l'éloquence , de l'histoire , des mathématiques , de tous les genres de poésie & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de misérables farces , comme on fait , pendant tout les quinzième & seizième siècles.

Les Espagnols , tout ingénieux qu'ils sont , quelque grandeur qu'ils aient dans l'esprit , ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable coutume d'introduire les plus basses bouffonneries dans les sujets les plus sérieux : un seul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation , & l'habitude devient une tyrannie.

D U T H É Â T R E E S P A G N O L .

Les *autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-tems que les *mystères de la passion* , les *actes des saints* , nos *moralités* , la *mère sotte* n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encor à Madrid , il y a très-peu d'années. *Calderon* en avait fait pour sa part plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces , imprimée à Valadolid sans date , & que j'ai sous mes yeux , est la *dévotion de la missa*. Les acteurs sont un roi de Cordoue mahométan , un ange chrétien , une fille de joie , deux soldats bouffons & le diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé *Pascal Vivas* ,

amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* soldat mahométan.

Le diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas* ; & croient en avoir bon marché , parce qu'il est en péché mortel : mais *Pascal* prend le parti de faire dire une messe sur le théâtre , & de la servir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe , la bataille se donne ; & le diable est tout étonné de voir *Pascal* au milieu du combat dans le même tems qu'il sert la messe. *Oh oh* , dit-il , *je fais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à la fois , excepté dans le sacrement , auquel ce drôle a tant de dévotion.* Mais le diable ne savait pas que l'ange chrétien avait pris la figure du bon *Pascal Vivas* , & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est battu , comme on peut bien le croire ; *Pascal* épouse sa vivandière , & la pièce finit par l'éloge de la messe.

Par tout ailleurs , un tel spectacle aurait été une profanation que l'inquisition aurait cruellement punie ; mais en Espagne c'était une édification.

Dans un autre acte sacramental JESUS-CHRIST en perruque quarrée , & le diable en bonnet à deux cornes , disputent sur la controverse , se battent a coups de poings , & finissent par danser ensemble une farabande.

Plusieurs pièces de ce genre finissent par ces mots , *ite comedia est.*

D'autres pièces , en très-grand nombre , ne sont point sacramentales , ce sont des tragicomédies , & même des tragédies ; l'une est *la création du monde* , l'autre *les cheveux d'Absalon*. On a joué le *soleil soumis à l'homme* , *DIEU bon payeur* , le *maître d'hôtel de DIEU* , la *dévotion aux trépassés*. Et toutes ces pièces sont intitulées *la famosa comedia*.

Qui croirait que dans cet abyme de grossièretés insipides , il y ait de tems en tems des traits de génie , & je ne fais quel fracas de théâtre qui peut amuser & même intéresser ?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle* , dans lesquelles la religion des Grecs était jouée , comme la religion chrétienne le fut en France & en Espagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* sur un rocher , par ordre de *Jupiter* ? qu'est-ce que la force & la vaillance qui servent de garçons bourreaux à *Vulcain* , sinon un *auto sacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid , *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes ? Si *Pascal Vivas* sert la messe , ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes ces cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides* ? La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même irrégularité , la même indécence , la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusques dans le *Cid*. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'*Héraclius* de *Calderon* , intitulé *toute la vie est un mensonge* , & tout est une vérité , antérieure de près de vingt années à l'*Héraclius* de *Corneille*. L'énorme démençe de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens , & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont , par exemple , ces quatre vers admirables que *Corneille* a si heureusement traduits.

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !

Tu retrouves deux fils pour mourir après toi ,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi !

Non-seulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théâtre grossier & absurde , mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie , & cependant il s'y foudroyait. Son but était de plaire à un peuple ignorant , amateur du faux merveilleux , qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans son *nouvel art de faire des comédies* de son tems.

Les Vandales , les Goths , dans leurs écrits bizarres ,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :

Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins ,

Nos aïeux étaient des barbares. (a)

L'abus règne , l'art tombe , & la raison s'enfuit ;

Qui veut écrire avec décence ,

Avec art , avec goût , n'en recueille aucun fruit.

Il vit dans le mépris & meurt dans l'indigence. (b)

Je me vois obligé de servir l'ignorance ,

D'enfermer sous quatre verroux (c)

Sophocle , Euripide , & Térence.

(a) *Mas como le servieron muchos barbaros
Che enseñaron el bulgo a sus rudezas ?*

(b) *Muere sin fama è galardon.*

(c) *Encierro los preceptos con seis llaves. &c.*

J'écris en insensé , mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître , il faut bien le servir ;

Il faut , pour son argent , lui donner ce qu'il aime.

J'écris pour lui , non pour moi-même ,

Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût espagnol ne pénétra point à la vérité en France ; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand , c'était l'ennui ; & cet ennui était l'effet des longues déclamations sans suite , sans liaison , sans intrigue , sans intérêt , dans une langue non encor formée. *Hardi & Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un style insupportable ; & ces platitudes furent jouées sur des tréteaux au-lieu de théâtre.

DU THÉÂTRE ANGLAIS.

Le théâtre anglais au contraire , fut très-animé , mais le fut dans le goût espagnol ; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de Rome , de Venise , en Chypre ; la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes ; & ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux sur une édition de *Shakespear* , donnée par le sieur *Samuel Jonhson*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits esprits* les étrangers qui sont étonnés , que dans les pièces de ce grand *Shakespear* , un sénateur romain fasse le bouffon , & qu'un roi paraisse sur le théâtre en ivrogne.

Je ne veux point soupçonner le sieur *Jonhson* d'être un mauvais plaisant , & d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre

tragique ; la raison qu'il en donne n'est pas moins singulière. *Le poète*, dit-il, *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions & de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie.* La comparaison serait plus juste s'il parlait d'un peintre qui, dans un sujet noble, introduirait des grotesque ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté sur un âne ; & la femme de *Darius* buvant avec des gougeats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe ; & s'il y en avait chez les Anglais, c'est alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile*.

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du *Jules César* de Shakespear, dans le deuxième tome des œuvres de Corneille.

C'est-là que *Cassius* dit que *César* demandait à boire quand il avait la fièvre, c'est-là qu'un favetier dit à un tribun, qu'il veut le ressembler ; c'est-là qu'on entend *César* s'écrier, qu'il ne fait jamais de tort que justement ; c'est-là qu'il dit que le danger & lui sont nés de la même ventrée, qu'il est l'aîné, que le danger fait bien que *César* est plus dangereux que lui ; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière son dos.

Lisez la belle tragédie du *maure de Venise*. Vous trouverez à la première scène que la fille d'un sénateur fait la bête à deux dos avec le maure, & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie. C'est ainsi qu'on parlait alors sur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakespear* ne pouvait être que le disciple des mœurs & de l'esprit du tems.

SCÈNE TRADUITE DE LA CLÉOPATRE
DE SHAKESPEAR.

Cléopâtre ayant résolu de se donner la mort , fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras , dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du nil qui tue & qui ne fait point de mal ?

LE PAYSAN.

En vérité , je l'ai , mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez , car sa blessure est immortelle ; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort ?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs , hommes & femmes. J'ai entendu parler d'une , pas plus tard qu'hier ; c'était une bien honnête femme , si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir , ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vite de la morsure de la bête ! quels tourmens elle ressentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens disent ne sera jamais fauvé par la moitié de ce qu'ils font ; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

CLÉOPATRE.

Va-t-en , adieu.

LE PAYSAN.

Je souhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaisir.

C L É O P A T R E.

Adieu.

L E P A Y S A N.

Voyez-vous , madame ? vous devez penser que ce ver vous traitera de son mieux.

C L É O P A T R E.

Bon , bon , va-t-en.

L E P A Y S A N.

Voyez-vous ? il ne faut se fier à mon ver que quand il est entre les mains des gens sages ; car , en vérité , ce ver-là est dangereux.

C L É O P A T R E.

Ne t'en mets pas en peine , j'y prendrai garde.

L E P A Y S A N.

C'est fort bien fait : ne lui donnez rien à manger , je vous en prie ; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourrisse.

C L É O P A T R E.

Ne mangerait-il rien ?

L E P A Y S A N.

Ne croyez pas que je sois si simple ; je fais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je fais bien qu'une femme est un plat à présenter aux dieux , pourvu que le diable n'en fasse pas la sauce : mais , par ma foi , les diables font des fils de putains qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; si le ciel en fait dix , le diable en corrompt cinq.

C L É O P A T R E.

Fort bien ; va-t-en , adieu.

L E P A Y S A N.

Je m'en vais , vous dis-je ; bon soir , je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver.

SCÈNE TRADUITE DE LA TRAGÉDIE DE
HENRI V.

HENRI.

Belle Catherine , très-belle , (a)
 Vous plaira-il d'enseigner à un soldat les paroles
 Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiselle ,
 Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur ?

LA PRINCESSE CATHERINE.

(b) Votre majesté se moque de moi , je ne peux
 parler votre anglais.

HENRI.

(c) Oh belle Catherine ! ma foi vous aimerez fort
 & ferme avec votre cœur français. Je serai fort aise de
 vous l'entendre avouer dans votre baragouin , avec
 votre langue française , *Me goûtes-tu , Catau ?*

CATHERINE.

Pardonnez-moi , (d) je n'entends pas ce que veut
 dire vous goûter. (e)

HENRI.

Goûter , c'est ressembler ; un ange vous ressemble ,
 Catau ; vous ressemblez à un ange.

CATHERINE (*à une espèce de dame d'honneur
 qui est auprès d'elle.*)

(f) Que dit-il ? que je suis semblable à des anges ?

LA DAME D'HONNEUR.

(g) Oui vraiment , sauf votre honneur ; ainsi dit-il.

(a) En vers anglais.

(b) En prose.

(c) En prose anglaise.

(d) En prose anglaise.

(e) *Goûter* , *Like* , signifie
 aussi en anglais *ressembler*.

(f) En français.

(g) En français.

H E N R I .

(a) C'est ce que j'ai dit , chère Catherine , & je ne dois pas rougir de le confirmer.

C A T H E R I N E .

Ah bon-bieu ! les langues des hommes sont pleines de tromperies ?

H E N R I

(b) Que dit-elle , ma belle ; que les langues des hommes sont pleines de fraudes !

L A D A M E D ' H O N N E U R .

(c) Oui , que les langues des hommes est plein de fraudes , c'est-à-dire , des princes.

H E N R I .

(d) Eh bien , la princesse en est-elle meilleure anglaise ? Ma foi , Catau , mes soupirs sont pour votre entendement , je suis bien aise que tu ne puisses pas parler mieux anglais ; car si tu le pouvais , tu me trouverais si franc roi , que tu penserais que j'ai vendu ma ferme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement , je t'aime. Si tu en demandes davantage , adieu mon procès d'amour. Veux tu ? réponds. Réponds , tapons d'une main , & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu , lady ?

C A T H E R I N E .

(e) Sauf votre honneur , moi entendre bien.

H E N R I .

Crois-moi , si tu voulais me faire rimer , ou me faire danser pour te plaire , Catau , tu m'embarasserais

(a) En anglais.

(b) En anglais.

(c) En mauvais anglais.

(d) En anglais.

(e) Me understand well.

beaucoup ; car pour les vers , vois-tu , je n'ai ni paroles , ni mesure ; & pour ce qui est de danser , ma force n'est pas dans la mesure ; mais j'ai une bonne mesure en force ; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval-fondu , ou à faute-grenouille.

On croirait que c'est-là une des plus étranges scènes des tragédies de *Shakespear* ; mais dans la même pièce , il y a une conversation entre la princesse de France *Catherine* , & une de ses filles d'honneur anglaise , qui l'emporte de beaucoup sur tout ce qu'on vient d'exposer. .

Catherine apprend l'anglais ; elle demande , comment on dit le pied & la robe ? la fille d'honneur lui répond , que le pied c'est *foot* , & la robe c'est *coun* : car alors on prononçait *coun* : & non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu singulière ; elle les répète à la française ; elle en rougit. *Ah !* dit-elle en français , *ce sont des mots impudiques , & non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrais répéter ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde. Et elles les répète* encor avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-tems sur le théâtre de Londres , en présence de la cour.

D U M É R I T E D E S H A K E S P E A R .

Il y a une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire , c'est que *Shakespear* est un génie. Les Italiens , les Français , les gens de lettres de tous les autres pays , qui n'ont pas demeuré quelque tems en Angleterre , ne le prennent que pour un gille de la foire , pour un farceur très-au-dessous d'arlequin , pour le plus méprisable bouffon qui ait jamais amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'i-

magination qui pénètrent le cœur. C'est la vérité , c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art. C'est du sublime , & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand , dans la tragédie de la mort de César , Brutus reproche à Cassius les rapines qu'il a laissé exercer par les siens en Asie , il lui dit : *Souviens-toi des ides de Mars , souviens-toi du sang de César. Nous l'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi ! celui qui porta les premiers coups , celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république , souillerait ses mains lui-même par la corruption ?*

César , en prenant enfin la résolution d'aller au sénat où il doit être assassiné , parle ainsi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris , rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable , qu'elle vienne.*

Brutus , dans la même pièce , après avoir formé la conspiration , dit , depuis que j'en parlai à Cassius pour la première fois , le sommeil m'a fui ; entre un dessein terrible & le moment de l'exécution , l'intervalle est un songe épouvantable. La mort & le génie tiennent conseil dans l'ame. Elle est bouleversée , son intérieur est le champ d'une guerre civile.

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de Hamlet , qui est dans la bouche de tout le monde & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienfécances.

Demeure , il faut choisir de l'être & du néant.

Ou souffrir , ou périr ; c'est-là ce qui m'attend.

Ciel qui voyez mon trouble , éclairez mon courage.

Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage ,
Supporter , ou finir mon malheur & mon sort ?
Qui suis-je ? qui m'arrête ? & qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux , c'est mon unique asyle ;
Après des longs transports c'est un sommeil tranquille.
On s'endort , & tout meurt : mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace , on dit que cette courte vie ,
De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité ,
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie ,
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ,
Ramper sous un ministère , adorer ses hauteurs ,
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue ?
La mort ferait trop douce en ces extrémités ,
Mais le scrupule parle & nous crie ; arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide ,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur
& de bassesse , de raison sublime & de folies grossières ,
enfin de tous les contrastes que nous venons de
voir dans *Shakespeare* ? Qu'il aurait été un poète parfait ,
s'il avait vécu du tems d'*Adisson*.

D' A D I S S O N .

Cet homme célèbre qui fleurissait sous la reine *Anne* ,
est peut-être celui de tous les écrivains anglais qui fut

le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le style , une imagination sage dans l'expression , de l'élégance , de la force & du naturel dans ses vers & dans sa prose. Ami des bienfaisances & des règles , il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité , & c'est ainsi que son *Caton* est composé.

Ce sont, dès le premier acte , des vers dignes de *Virgile* , & des sentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la scène de *Juba* & de *Syphax* ne fût applaudie , comme un chef-d'œuvre d'adresse , de caractères bien développés , de beaux contrastes , & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire qui connaît les traductions de cette pièce , applaudit aux traits philosophiques dont le rôle de *Caton* est rempli.

Les vers que ce héros de la philosophie & de Rome prononce au cinquième acte , lorsqu'il paraît ayant sur sa table une épée nue & lisant le *traité de Platon sur l'immortalité de l'ame* , ont été traduits dès-long-tems en français ; nous devons les placer ici.

Oui , Platon , tu dis vrai ; notre ame est immortelle ;
C'est un Dieu qui lui parle , un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment ,
Ce dégoût des faux biens , cette horreur du néant ?
Vers des siècles sans fin , je sens que tu m'entraînes ;
Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes ;
Et m'ouvrir loin d'un corps , dans la fange arrêté ,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant & terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible ,
Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux , dans quel monde ignoré ,

Le

Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où fera cet esprit qui ne peut se connaître ?
Que me préparez-vous , abymes ténébreux ?
Allons ; s'il est un Dieu , Caton doit être heureux.
Il en est un sans doute , & je suis son ouvrage.
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel tems ? & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure , & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine , & tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre , ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil :
Cette vie est un songe , & la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail , & que lui assuraient les discordes de l'Angleterre , auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très-frappante. Mais la conjoncture de ces allusions étant passée , les vers n'étant que beaux , les maximes n'étant que nobles & justes , & la pièce étant froide , on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de *Virgile* ; récitez-le sur le théâtre , il ennui : il faut des passions , un dialogue vif , de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières , mais attachantes de *Shakespeare*.

DE LA BONNE TRAGÉDIE FRANÇAISE.

Je laisse là tout ce qui est médiocre , la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennui.

Quest. sur l'Encycl. Tom. II.

D

Nos bonnes pièces , où du moins , celles qui sans être bonnes , ont des scènes excellentes , se réduisent à une vingtaine tout au plus ; mais aussi , j'ose dire , que ce petit nombre d'ouvrages admirables est au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre , sans en excepter *Sophocle & Euripide*.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité ; de les faire parler en vers français , de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire ; de ne les faire entrer & sortir qu'à propos ; de faire verser des larmes pour eux , de leur prêter un langage enchanteur qui ne soit ni ampoulé ni familier ; d'être toujours décent & toujours intéressant ; qu'un tel ouvrage est un prodige , & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner , sans difficulté , la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit ? quiconque ne veut qu'exciter l'admiration , peut faire dire : Voilà qui est beau , mais il ne fera point verser de larmes. Quatre ou cinq scènes bien raisonnées , fortement pensées , majestueusement écrites , s'attirent une espèce de vénération ; mais c'est un sentiment qui passe vite , & qui laisse l'âme tranquille. Ces morceaux sont de la plus grande beauté , & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'est pas assez , il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés , l'émouvoir , le déchirer , & joindre à cet magie les règles de la poésie , & toutes celles du théâtre , qui sont presque sans nombre.

Voyons quelles pièces nous pourrions proposer à l'Europe , qui réunit tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner *Phèdre* comme le modèle le plus parfait , quoique le rôle de *Phèdre* soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais

été écrit de plus touchant , & de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Thésée* est trop faible. qu'*Hyppolite* est trop français , qu'*Aricie* est trop peu tragique , que *Téramène* est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupille ; tous ces défauts sont , à la vérité , ornés d'une diction si pure & si touchante , que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce ; mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucun juste reproche.

Ne fera-ce point l'*Iphigénie* en Aulide ? dès le premier vers je me sens intéressé & attendri ; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'*Agamemnon* , vers harmonieux , vers charmans , vers tels qu'aucun poëte n'en faisait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide.
Vos yeux seuls , & les miens sont ouverts en Aulide.
Auriez vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit ?
Mais tout dort , & l'armée , & les vents , & Neptune.

Agamemnon plongé dans la douleur , ne répond point à *Arcas* , ne l'entend point ; il se dit à lui-même en soupirant ,

Heureux qui satisfait de son humble fortune ,
Libre du joug superbe où je suis attaché ,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Quels sentimens ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature !

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment , pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecosse qui a bien voulu donner des règles de poésie & de

goût à son pays , déclare dans son chapitre vingt-un ,
des narrations & des descriptions , qu'il n'aime point
ce vers ,

Mais tout dort , & l'armée , & les vents , & Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide* , il lui
aurait peut-être fait grace : mais il aime mieux la réponse
du soldat dans la première scène de *Hamlet* ,

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

Voilà qui est naturel , dit-il ; *c'est ainsi qu'un soldat
doit répondre*. Oui , monsieur le juge , dans un corps-
de garde , mais non pas dans une tragédie : sachez que
les Français , contre lesquels vous vous déchaînez ,
admettent le simple , & non le bas & le grossier. Il faut
être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner
pour loi ; je plains les plaideurs , si vous les jugez comme
vous jugez les vers. Quittons vite son audience pour
revenir à *Iphigénie*.

Est-il un homme de bon sens & d'un cœur sen-
sible , qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un trans-
port mêlé de pitié & de crainte , & qui ne sente les
vers de *Racine* pénétrer jusqu'au fond de son ame ?
l'intérêt , l'inquiétude , l'embarras augmentent dès la
troisième scène , quand *Agamemnon* se trouve entre
Achille & *Ulysse*.

La crainte , cette ame de la tragédie , redouble encor
à la scène qui suit. C'est *Ulysse* qui veut persuader
Agamemnon , & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la
Grèce. Ce personnage d'*Ulysse* est odieux ; mais , par
un art admirable , *Racine* fait le rendre intéressant.

Je suis père , seigneur , & faible comme un autre ;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre ;

Et frémissant du coup qui vous fait soupirer ,
Loin de blâmer vos pleurs , je suis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte , *Iphigénie* est condamnée à la mort. *Iphigénie* qui se flatte avec tant de raison d'épouser *Achille* : elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

*Nubendi tempore in ipso ,
Tantum religio potuit suadere malorum.*

S E C O N D A C T E D' I P H I G É N I E .

C'est avec une adresse bien digne de lui que *Racine* , au second acte , fait paraître *Eriphile* , avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première , on ne pourrait souffrir *Eriphile* sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce , puisqu'il en fait le dénouement ; il en fait même le nœud ; c'est elle qui , sans le savoir , inspire des soupçons cruels à *Clitemnestre* , & une juste jalousie à *Iphigénie* ; & par un art encor plus admirable , l'auteur fait intéresser pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuse , elle ignore ses parens , elle a été prise dans sa patrie mise en cendre : un oracle funeste la trouble ; & pour comble de maux , elle a une passion involontaire pour ce même *Achille* dont elle est captive.

Dans les cruelles mains , par qui je fus ravie ,
Je demeurai long-tems sans lumière & sans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ;
Je frémissais , Doris , & d'un vainqueur sauvage

Craignais (a) de rencontrer l'effroyable visage.
 J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.
 Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer —
 J'oubliai ma colère , & ne fus que pleurer.

Il le faut avouer , on ne faisait point de tels vers avant *Racine* ; non-seulement personne ne savait la route du cœur , mais presque personne ne savait les finesses de la versification , cet art de rompre la mesure.

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche : personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues & brèves & de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse , & qui le font entrer dans une oreille sensible & juste avec tant de plaisir.

Quel tendre & prodigieux effet cause ensuite l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après son père aux yeux d'*Eriphile* même ! de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choses outrées , comme dans Euripide , *je voudrais être folle* (ou faire la folle) *pour vous égayer , pour vous plaire*. Tout est noble dans la pièce française , mais d'une simplicité attendrissante ; & la scène finit par ces mots terribles : *Vous y serez ma fille*. Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant est dans *Euripide* ,

(a) Des puristes ont prétendu qu'il fallait *je craignais* ; ils ignorent les heureuses libertés de la poésie ; ce qui est une négligence en prose , est

très-souvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte , qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style.

on le répète sans cesse. Non , il n'y est pas. Il faut se défaire enfin , dans un siècle tel que le nôtre , de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui est dans *Euripide*.

I P H I G É N I E.

Mon père , me ferez-vous habiter dans un autre séjour ?
(ce qui veut dire , me marierez-vous ailleurs ?)

A G A M E M N O N.

Laissez cela ; il ne convient pas à une fille de savoir ces choses.

I P H I G É N I E.

Mon père , revenez au plutôt après avoir achevé votre entreprise.

A G A M E M N O N.

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice.

I P H I G É N I E.

Mais c'est un soin dont les prêtres doivent se charger.

A G A M E M N O N.

Vous le ferez , puisque vous ferez tout auprès ,
au lavoir.

I P H I G É N I E.

Ferons-nous , mon père , un chœur autour de l'autel ?

A G A M E M N O N.

Je te crois plus heureuse que moi ; mais à présent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiser triste & ta main , puisque tu dois être si long-tems absente de ton père. O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens , & *Hélène* me causent ! je ne veux plus parler , car je pleure trop en t'embrassant. Et vous fille de *Léda* , excusez-

moi si l'amour paternel m'attendrit trop , quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Ensuite *Agamemnon* instruit *Clitemnestre* de la généalogie d'*Achille* , & *Clitemnestre* lui demande si les noces de *Pélée* & de *Thétis* se firent au fond de la mer ?

Brumoy a déguisé autant qu'il l'a pu ce dialogue , comme il a falsifié presque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons justice à la vérité , & jugeons si ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

A G A M E M N O N .

Hélas !

I P H I G É N I E .

Vous vous taisez.

A G A M E M N O N .

Vous y serez , ma fille.

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point , mais que le spectateur entend avec tant d'émotion , il y ait encor des scènes touchantes dans le même acte , & même des coups de théâtre frappans ? C'est-là , selon moi , qu'est le comble de la perfection.

A C T E T R O I S I È M E .

Après des incidens naturels bien préparés , & qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce , *Clitemnestre* , *Iphigénie* , *Achille* , attendent dans la joie le moment du mariage ; *Eriphile* est présente , & le contraste de sa douleur , avec l'allégresse de la mère & des deux amans , ajoute à la beauté de la situation. *Arcas*

paraît de la part d'*Agamemnon* , il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais , mais , quel coup ! quel moment épouvantable !

Il l'attend à l'autel . . . , pour la sacrifier . . .

Achille , Clitemnestre , Iphigénie , Eriphile , expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens , & Clitemnestre tombe aux genoux d'Achille.

Oubliez une gloire importune ,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.

.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom , seigneur , la conduit à la mort.
Ira-t-elle des dieux , implorant la justice ,
Embrasser les autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul , vous êtes en ces lieux
Son père , son époux , son asile , ses dieux.

O véritable tragédie ! beauté de tous les tems & de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite !

Je fais que l'idée de cette situation est dans *Euripide* , mais elle y est comme le marbre dans la carrière , & c'est *Racine* qui a construit le palais.

Une chose assez extraordinaire , mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie , c'est que le jésuite *Brumoy* , dans son *discours sur le théâtre des Grecs* , fait cette critique ; (a) « Supposons » qu'*Euripide* vînt de l'autre monde & qu'il assistât à la

(a) Page 11. de l'édition in-4°.

» représentation de l'*Iphigénie* de M. Racine.... ne
 » ferait-il point révolté de voir *Clitemnestre* aux pieds
 » d'*Achille* qui la relève, & de mille autres choses, soit
 » par rapport à nos usages qui nous paraissent plus polis
 » que ceux de l'antiquité, soit par rapport aux bien-
 » séances ? &c. »

Remarquez, lecteurs, avec attention, que *Clitemnestre* se jette aux genoux d'*Achille* dans *Euripide*, & que même il n'est point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de *mille autres choses par rapport à nos usages*, *Euripide* se ferait conformé aux usages de la France, & Racine à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la justice des commentateurs.

ACTE QUATRIÈME.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Achille*, *Clitemnestre*, & *Iphigénie*, est encor supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon* accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est *Clitemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée,

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;

Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

A G A M E M N O N.

Moi , madame ?

C L I T E M N E S T R E.

Vos soins ont-ils tout préparé ;

A G A M E M N O N.

Calchas est prêt , madame , & l'autel est paré ;

J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

C L I T E M N E S T R E.

Vous ne me parlez point , seigneur , de la victime.

Ces mots , *vous ne me parlez point de la victime* , ne sont pas assurément dans *Euripide*. On fait de quel sublime est le reste de la scène , non pas de ce sublime de déclamation ; non pas de ce sublime de pensées recherchées , ou d'expressions gigantesques , mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant & de plus terrible , de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur , a de plus touchant & de plus noble : après quoi , *Achille* déploie la fierté , l'indignation , les menaces d'un héros irrité , sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité ; & c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'*Hyppolite* , de *Xipharès* , d'*Antiochus* roi de Comagène , de *Bajazet* même ; ils les appellent , *mon sieur Bajazet* , *mon sieur Antiochus* , *mon sieur Xipharès* , *mon sieur Hyppolite* ; & , je l'avoue , ils n'ont pas tort. Cette faiblesse de *Racine* est un tribut qu'il a payé aux mœurs de son tems , à la galanterie de la cour de *Louis XIV* , au gout des romans qui avoient infecté la nation ; aux exemples même de *Cornille* qui ne composa jamais aucune tragédie sans y mettre de l'amour , & qui fit de cette passion le princi-

pal ressort de la tragédie de *Polyeucte* confesseur & martyr , & de celle d'*Attila* roi des Huns , & de *sainte Théodore* qu'on prostitue.

Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a osé en France produire des tragédies profanes sans galanterie. La nation était si accoutumée à cette fadeur , qu'au commencement du siècle où nous sommes , on reçut avec applaudissement une *Electre* amoureuse & une partie quarrée de deux amans & de deux maîtresses dans le sujet le plus terrible de l'antiquité , tandis qu'on suffisait l'*Electre* de *Longepierre* , non-seulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique , mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du tems de *Racine* , & jusqu'à nos derniers tems , les personnages essentiels au théâtre étaient l'amoureux & l'amoureuse , comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie* , & il le doit ; il la regarde comme sa femme , mais il est beaucoup plus fier , plus violent qu'il n'est tendre ; il aime comme *Achille* doit aimer , & il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été Français.

A C T E C I N Q U I È M E .

M. *Luneau de Boisjermain* , qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires , voudrait que la catastrophe d'*Iphigénie* fût en action sur le théâtre. « Nous n'avons , dit-il , qu'un regret à former , c'est que » *Racine* n'ait point composé sa pièce dans un tems où » le théâtre fût comme aujourd'hui , dégagé de la foule » des spectateurs , qui inondaient autrefois le lieu de » la scène ; ce poète n'aurait pas manqué de mettre en » action la catastrophe , qu'il n'a mise qu'en récit. On » eût vu d'un côté un père consterné , une mère éper-

» due , vingt rois en suspens , l'autel , le bûcher , le
» prêtre , le couteau , la victime : eh ! quelle victime !
» de l'autre , *Achille* menaçant , l'armée en émeute , le
» sang de toutes parts prêts à couler ; *Eriphile* alors
» serait survenue ; *Calchas* l'aurait désignée pour l'uni-
» que objet de la colère céleste ; & cette princesse s'em-
» parant du couteau sacré , aurait expiré bientôt sous
» les coups qu'elle se serait portés. »

Cette idée paraît plausible au premier coup d'œil. C'est en effet le sujet d'un très-beau tableau , parce que dans un tableau on ne peint qu'un instant ; mais il serait bien difficile que sur le théâtre , cette action qui doit durer quelques momens , ne devînt froide & ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent *Achille* l'épée nue , & ne se battant point , vingt héros dans la même attitude comme des personnages de tapisserie , *Agamemnon* roi des rois n'imposant à personne , immobile dans le tumulte , formeraient un spectacle assez semblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoît*.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les spectateurs au-lieu de les émouvoir. S'il est permis de répandre du sang sur le théâtre , (ce que j'ai quelque peine à croire) il ne faut tuer que les personnages auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du spectateur est véritablement ému , il vole au-devant du coup qu'on va porter , il saigne de la blessure , on se plaint avec douleur à voir tomber *Zaïre* sous le poignard d'*Orosmane* dont elle est idolâtrée. Tuez si vous voulez ce que vous aimez , mais ne tuez jamais une personne indifférente ; le public sera très-indifférent à cette mort ; on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue supportable jusqu'au quatrième acte ; mais dès qu'*Iphigénie* est

en péril de mort , *Eriphile* est oubliée & bientôt haïe ; elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu , qu'on avait essayé à Paris le spectacle que M. *Luneau de Boisjermain* avait proposé , & qu'il n'a point réussi. Il faut savoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théâtrales.

D' A T A L I E.

Je commencerai par dire d'*Atalie* que c'est-là que la catastrophe est admirablement en action. C'est-là que se fait la reconnaissance la plus intéressante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Atalie* sur le théâtre ; le fils des rois est sauvé , & est reconnu roi : tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce , le chef-d'œuvre de l'esprit humain , si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère & l'action du grand-prêtre *Joad* ; sa conspiration , son fanatisme peuvent être d'un très-mauvais exemple ; aucun souverain depuis le Japon jusqu'à Naples , ne voudrait d'un tel pontife ; il est factieux , insolent , enthousiaste , inflexible , sanguinaire ; il trompe indignement sa reine , il fait égorger par des prêtres , cette femme âgée de quatre-vingts ans , qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joad* , qu'elle voulait élever comme son propre fils.

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement , on peut détester la personne du pontife ; mais on admire l'auteur , on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente , on ne pense , on ne sent que d'après lui. Son sujet d'ailleurs respectable ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire , si c'était un sujet d'invention. Le

spectateur suppose avec *Racine*, que *Joad* est en droit de faire tout ce qu'il fait ; & ce principe une fois posé , on convient que la pièce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit , de plus simple & de plus sublime. Ce qui ajoute encor au mérite de cet ouvrage , c'est que de tous les sujets , c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette pièce plusieurs endroits de la tragédie de la *Ligue*, faite par le conseiller d'état *Matthieu*, historiographe de France sous *Henri IV*, écrivain qui ne faisait pas mal des vers pour son tems. *Constance* dit dans la tragédie de *Matthieu*,

Je redoute mon Dieu ; c'est lui seul que je crains.

On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main , il nourrit les corbeaux ;
Il donne la pâture aux jeunes passeraux.
Aux bêtes des forêts , des prés & des montagnes :
Tout vit de sa bonté.

Racine dit.

Je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point d'autre crainte.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture ,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible , & cependant ce n'en est point un ; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs , *Racine* & *Matthieu* ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées

dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'écriture.

DES CHEFS-D'ŒUVRES TRAGIQUES FRANÇAIS.

Qu'oserait-on placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France & dans les autres pays, après *Iphigénie* & *Athalie*? nous mettrions une grande partie de *Cinna*, les scènes supérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte*; la fin de *Rodogune*; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre* qui l'emporte sur tous les rôles, celui d'*Acomat* aussi beau en son genre, les quatre premiers actes de *Britannicus*, *Andromaque* toute entière, à une scène près de pure coquetterie. Les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime*, admirables l'un & l'autre dans des genres tout opposés, des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces; mais après vingt bonnes tragédies sur plus de quatre mille, qu'avons-nous? Rien. Tant mieux. Nous avons dit ailleurs: Il faut que le beau soit rare, sans quoi il cesserait d'être beau.

C O M É D I E.

En parlant de la tragédie, je n'ai point osé donner de règles; il y a plus de bonnes dissertations que de bonnes pièces; & si un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui dira de lire ce que *Boileau* en dit dans son *art poétique*, & d'en être bien pénétré: j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, & je n'irai guère au-delà de l'historique. Je demanderai seulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers, & pourquoi les modernes ne les font souvent qu'en prose? N'est-ce point que l'un est beaucoup plus aisé que l'autre

l'autre , & que les hommes en tout genre veulent réussir sans beaucoup de travail ? *Fénelon* fit son *Télémaque* en prose , parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac* , qui comme prédicateur du roi se croyait l'homme le plus éloquent du royaume , & qui pour avoir lu la poétique d'*Aristote* , pensait être le maître de *Corneille* , fit une tragédie en prose , dont la représentation ne peut être achevée , & que jamais personne n'a lue.

La Motte s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poésie , demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose , & une tragédie en prose , & on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même pour la comédie , *Molière* avait écrit son *Avare* en prose , pour le mettre ensuite en vers ; mais il parut si bon que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était , & que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire , le *Convive de Pierre* , qu'on a si mal-à-propos appelé le *Festin de Pierre* , fut versifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille* , & est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le *George Dandin*. La diction en est si naïve , si plaisante , tant de traits de cette pièce , sont devenus proverbes , qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fautive de penser qu'il y a des plaisanteries de prose & des plaisanteries de vers. Tel bon conte , dans la conversation , deviendrait insipide s'il était rimé ; & tel autre ne réussira bien qu'en rimes. Je pense que monsieur & madame de *Sottenville* , & madame la comtesse d'*Escarbagnas* , ne seraient point si plaisans s'ils rimaient.

Quest. sur l'Encycl. Tom. II.

E

Mais dans les grandes pièces remplies de portraits , de maximes , de récits , & dont les personnages ont des caractères fortement dessinés , tel que le *Misanthrope* , le *Tartuffe* , l'*Ecole des femmes* , celle des *maris* , les *Femmes savantes* , le *Joueur* , les vers me paraissent absolument nécessaires ; & j'ai toujours été de l'avis de Michel Montagne , qui dit , *que la sentence , pressée aux pieds nombreux de la poésie , enlève son ame d'une plus rapide secousse*.

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière* ; on fait assez que dans ses bonnes pièces , il est au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Despréaux* a dit ,

Aussi-tôt que d'un trait de ses fatales mains ,
La parque l'eut rayé du nombre des humains ,
On reconnut le prix de sa muse éclipcée.
L'aimable comédie , avec lui terrassée ,
En vain d'un coup si rude espéra revenir ,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Put plus , est un peu rude à l'oreille , mais *Boileau* avait raison.

Depuis 1673 , année dans laquelle la France perdit *Molière* , on ne vit pas une seule pièce supportable jusqu'au *Joueur* du trésorier de France *Regnard* , qui fut joué en 1697 ; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul , après *Molière* , qui ait fait de bonnes comédies en vers. La seule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui , a été le *Glorieux* de *Destouches* , dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis , excepté malheureusement celui du *glorieux* , qui est le sujet de la pièce.

Rien n'est plus difficile que de faire rire les honnêtes gens , on se réduisit enfin à donner des comé-

dies romanesques , qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des essais de tragédie bougeoise ; ce fut une espèce bâtarde qui n'étant ni comique ni tragique , manifestait l'impuissance de faire des tragédies & des comédies. Cette espèce cependant avait un mérite , celui d'intéresser ; & dès qu'on intéresse on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige , celui de semer leurs pièces de vers heureux. Voici comment ce genre s'introduisit.

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies , qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades* : on en fit une en l'année 1732 , dont le principal personnage était le fils d'un négociant de Bordeaux , très-bon homme & marin fort grossier , lequel croyant avoir perdu sa femme & son fils , venait se remarier à Paris , après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale , manger une grande partie du bien acquis par son mari , & marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils , beaucoup plus impertinent que la mère , se donnait des airs de seigneur ; & son plus grand air était de mépriser beaucoup sa femme , laquelle était un modèle de vertu & de raison. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés sans se plaindre , payait ses dettes secrètement quand il avait joué & perdu sur sa parole ; & lui faisait tenir des petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune homme encor plus fat ; le marin revenait à la fin de la pièce , & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris , fille de beaucoup d'esprit , nommée Mlle. *Quinault* , ayant vu cette farce , conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéressante , & d'un genre tout nouveau pour les Français ,

en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme ; & une épouse respectable , qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une pièce régulière , noblement écrite , mais ayant été refusée , elle demanda permission de donner ce sujet à M. de *la chauffée* , jeune homme qui faisait fort bien des vers , & qui avait de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard* ; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens ; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques , & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre.

Si la même maîtresse est l'objet de vos vœux ,
L'embaras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi , marquis , il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que *Molière* fait parler ses personnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le patétique ; on disait que c'était par bon goût , mais c'était par stérilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes patétiques ne puissent faire un très-bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence* ; il y en a dans *Molière* ; mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaisante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre est plus aisé , mais cette facilité même le dégrade ; en un mot les Français ne furent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragédie le fut aussi : on donna des pièces barbares, & le théâtre tomba ; mais il peut se relever.

D E L' O P É R A.

C'est à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établissement en France ; car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage, parmi les cinq auteurs que ce ministre faisait travailler comme des commis aux drames, dont il formait le plan, & où il glissait souvent nombre de très-mauvais vers de sa façon : & ce fut lui encor qui ayant persécuté le *Cid*, eut le bonheur d'inspirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuse opiniâtreté qui lui fit composer les admirables scènes des *Horaces* & de *Cinna*.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra, qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de musiciens Italiens, des décorateurs & un orchestre ; on représenta au Louvre la tragi-comédie d'*Orphée* en vers italiens & en musique : ce spectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien, presque personne ne savait la musique, & tout le monde haïssait le cardinal : cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée : & bientôt après, les plaisans de ce tems-là, firent le grand ballet & le branle de la fuite de *Mazarin*, dansé sur le théâtre de la France par lui-même & par ses adhérens. Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui on avait eu des ballets en France dès le commencement du seizième siècle ; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque musique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui

n'étaient guère autre chose qu'un plein chant grégorien. Les filles d'*Achelois*, les *firènes*, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de *Joyeuse* ; mais c'étaient d'étranges *firènes*.

Le cardinal *Mazarin* ne se rebuta pas du mauvais succès de son opéra italien ; & lorsqu'il fut tout-puissant , il fit revenir ses musiciens Italiens qui chantèrent *le Nozze di Peleo & di Thetide* en trois actes en 1654. *Louis XIV* y dansa ; la nation fut charmée de voir son roi , jeune , d'une taille majestueuse & d'une figure aussi aimable que noble , danser dans sa capitale après en avoir été chassé : mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la seconde fois.

Mazarin persista , il fit venir en 1660 le *signor Cavalli* qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra en *Xerxès* en cinq actes ; les Français baillèrent plus que jamais & se crurent délivrés de l'opéra italien par la mort du *Mazarin* , qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules , & à presque autant de chansons qu'on en avait fait contre lui pendant sa vie.

Cependant les Français voulaient aussi dès ce tems-là même avoir un opéra dans leur langue , quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui sût faire un trio , ou jouer passablement du violon ; & dès l'année 1659 un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers , & un *Cambert* intendant de douze violons de la reine-mère , qu'on appelait *la musique de France* , firent chanter dans le village d'Issi une pastorale qui , en fait d'ennui , l'emportait sur les *Hercole amante* , & sur les *Nozze di Peleo*.

En 1669 le même abbé *Perrin* , & le même *Cambert* , s'affocièrent avec un marquis de *Sourdiac* grand machiniste , qui n'était pas absolument fou , mais dont la raison était très-particulière , & qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heu-

reux ; on joua d'abord *Pomone* , dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichauts.

On représenta ensuite *les peines & les plaisirs de l'amour* , & enfin *Lulli* violon de mademoiselle , devenu surintendant de la musique du roi , s'empara du jeu-de-paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable , se consola dans Paris à faire des élégies & des sonnets , & même à traduire l'*Enéide* de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit , par exemple , ces deux vers du cinquième livre de l'*Enéide*.

Arduus effraçtoque illis in ossa cerebro

Sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.

Dans ses os fracassés enfonce son éteuf ,

Et tout tremblant & mort , en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les satyres de

Boileau , qui avait grand tort de l'accabler ; car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon , ni de ceux qui font du très-mauvais , mais de ceux qui étant médiocres se croient des génies & font les importants.

Pour *Cambert* il quitta la France de dépit , & alla faire exécuter sa détestable musique chez les Anglais , qui la trouvèrent excellente.

Sulli qu'on appella bientôt *monfieur de Sulli* , s'associa très-habilement avec *Quinault* dont il sentait tout le mérite , & qu'on n'appella jamais *monfieur de Quinault*. Il donna dans son jeu-de-paume de Belair en 1672 , *les fêtes de l'amour & de Bacchus* , composées par ce poète aimable ; mais ni les vers , ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis ; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'*Horace* :

*Donec gratus eram tibi
Nec quisquam potior brachia candide
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.*

.

Cette ode en effet est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra , ainsi que dans *Cadmus* & dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets , & les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant ,
Et tu me fais crever de rire.

.

Ah ! vraiment , petite mignonne ,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.

.

Mes pauvres compagnons , hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

.

Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceste* & de *Cadmus* , *Quinault* fut inférer des morceaux admirables de poésie. *Lulli* fut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française ; & comme il était d'ailleurs très-plaisant , très-débauché , adroit , intéressé , bon courtisan , & par conséquent aimé des grands , & que *Quinault* n'était que doux & modeste ,

il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poëte, qu'il dirigeait, & qui sans lui ne serait connu que par les satyres de *Boileau*. *Quinault* avec tout son mérite resta donc en proie aux injures de *Boileau*, & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans *Alceste*.

Tout mortel doit ici paraître.

On ne peut naître

Que pour mourir.

De cent maux le trépas délivre ;

Qui cherche à vivre ,

Cherche à souffrir.

Plaintes , cris , larmes ,

Tout est sans armes

Contre la mort.

. ?

Est-on sage

De fuir ce passage ?

C'est un orage

Qui mène au port.

Le discours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage

D'entrer par force dans ta cour ,

Pardonne à mon courage ,

Et fais grace à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli* qui fut regardé comme le dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il sentit de bonne heure que la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines & masculines, il fallait la déclamer en musique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convînt à la nation ; & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidelement les paroles, il fallait encor des acteurs ; il s'en forma ; c'était *Quinault* qui souvent les exerçait & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*.

Etaient des lieux communs de morale lubrique ,
Que *Lulli* réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire ; *Quinault*, qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le sont : cela est si vrai, qu'à peine depuis le tems de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, à peine y eut-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables. *Rameau* même n'en a pas fait trois, tant il est vrai que presque tous les arts sont nés & morts dans le beau siècle de *Louis XIV.*

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles, c'était des *barcaroles* de Venise. Il fallait, pour ces petits airs, des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. *Lulli* composait d'abord les airs de tous ces divertissemens. Le poète y assujettissait les paroles ; *Lulli* forçait *Quinault* d'être insipide. Mais les morceaux vraiment poétiques de *Quinault*, n'étaient pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de

Pindare, plus fières & plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de *Proserpine* ?

Les superbes géants , armés contre les dieux ,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux :
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante ,
Jupiter est victorieux ;
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons , dans ces aimables lieux ,
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Brossette* a beau dire. L'ode sur la prise de Namur , avec ses monceaux de piques , de corps morts , de rocs , de briques , est aussi mauvaise que ces vers de *Quinault* sont bien faits. Le sévère auteur de l'*art poétique* , si supérieur dans son seul genre , devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société , homme qui n'offensa jamais personne , & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin , le quatrième acte de *Roland* , & toute la tragédie d'*Armide* furent des chefs - d'œuvre de la part du poète ; & le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioste* & pour le *Tasse* , dont ces deux opéra sont tirés , le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

DU RÉCITATIF DE LULLI.

Il faut savoir que cette mélodie était alors à-peu-près celle de l'italie. Les amateurs ont encor quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine qui fut , si je ne me trompe , composée par le cardinal *Delphini*.

*Sunt breves mundi rosæ
Sunt fugitivæ flores
Frondes veluti annosæ
Sunt labiles honores.
Velocissimo cursu
Fluunt anni
Sicut celeres venti ,
Sicut sagittæ rapidæ ,
Fugiunt , evolant , evanescunt.
Nil durat æternum sub cælo.
Rapit omnia rigida sors ,
Implacabili , funesto telo
Ferit omnia livida mors ,
Est sola in cælo quies.
Jucunditas sincera ,
Voluptas pura ,
Et sine nube dies &c.*

Beaumaviel chantait souvent ce motet , & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard* ; rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame , il faut des acteurs ; & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs ; le vrai récitatif est une déclamation notée , mais on ne note pas l'action & le sentiment.

Si une actrice en grasseyant un peu , en adoucissant sa voix , en minaudant , chantait :

Ah ! je le tiens , je tiens son cœur perfide.

Ah ! je l'immole à ma fureur ,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli* ; & elle pourrait , en faisant ralentir un peu la mesure , chanter sur les mêmes notes.

Ah ! je les vois , je vois vos yeux aimables.

Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolese a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaserse* de *Metastasio* :

Va solcando un mar crudele

Senza vele

Senza farte.

Freme l'onda , il ciel s'imbruna ,

Cresce il vento , e manca l'arte.

E il voler della fortuna

Son costretto a seguir &c.

Je priai une des plus célèbres virtuoses de me chanter ce fameux air de *Pergolese*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele* , au *freme l'onda* , au *cresce il vento*. Je me préparais à toute l'horreur d'une tempête. J'entendis une voix tendre qui frédonnait avec grace l'haleine impertinente des doux zéphirs.

Dans l'encyclopédie , à l'article *expression* , qui est d'un assez mauvais auteur de quelques opéra , & de quelques comédies. « En général la musique vocale de » *Lulli* , n'est autre , on le répète , que le pur récitatif , & n'a pas elle-même aucune expression du

» sentiment que les paroles de *Quinault* ont peint.
 » Ce fait est si certain , que sur le même chant qu'on a si
 » long-tems cru plein de la plus forte expression , on
 » n'a qu'à mettre des paroles qui forment un sens tout-à-
 » fait contraire ; & ce chant pourra être appliqué à ces
 » nouvelles paroles aussi-bien pour le moins qu'aux an-
 » ciennes. Sans parler ici du premier chœur du prologue
 » d'*Amadis* , où *Lulli* a exprimé *éveillons-nous* comme
 » il aurait fallu exprimer *endormons-nous* , on va pren-
 » dre pour exemple , & pour preuve , un de ses mor-
 » ceaux de la plus grande réputation.

» Qu'on lise d'abord les vers admirables que *Qui-
 nault* met dans la bouche de la cruelle, de la bar-
 » bare *Méduse*.

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux ,
 Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
 Les traits que Jupiter lance du haut des cieux.

N'ont rien de si terrible
 Qu'une regard de mes yeux.

« Il n'est personne qui ne sente qu'un chant qui
 » ferait l'expression véritable de ces paroles ; ne fau-
 » rait servir pour d'autres qui présenteraient un sens
 » absolument contraire ; or le chant que *Lulli* met
 » dans la bouche de l'horrible *Méduse* , dans ce mor-
 » ceau & dans tout cet acte , est si agréable , par
 » conséquent si peu convenable au sujet , si fort en
 » contre-sens , qu'il irait très-bien pour exprimer le
 » portrait que l'amour triomphant ferait de lui-même.
 » On ne représente ici , pour abrégé , que la parodie
 » de ces cinq vers , avec les accompagnemens , leur
 » chant & la basse. On peut être sûr que la parodie
 » très-aisée à faire du reste de la scène , offrirait par-
 » tout une démonstration aussi frappante.



Je porte l'épou--vante & la mort en tous lieux, tout se
Je porte l'allé -- greffe & la vie en tous lieux, tout s'a-



change en ro, cher à mon aspect horrible, les traits que ju pi -- ter lui-
nime & s'enlame à mon aspect aimable, mable, les feux que le fo leil lan-



ce du haut des cieux, n'ont rien de fi ter rible qu'un regard de mes yeux.
ce du haut des cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.

Pour moi , je suis sûr du contraire de ce qu'on avance ; j'ai consulté des oreilles très-exercées , & je ne vois point du tout qu'on puisse mettre *l'allégresse & la vie* , au-lieu de *je porte l'épouvante & la mort* , à moins qu'on ne ralentisse la mesure , qu'on n'affaiblisse & qu'on ne corrompe cette musique par une expression douce-reuse ; & qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant du musicien.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous* , auxquels on ne saurait subsister *endormons-nous* que par un dessein formé de tourner tout en ridicule ; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens commun du tems de *Louis XIV* comme aujourd'hui ; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que Lulli avait exprimé , *l'épouvante & la mort* , comme *l'allégresse & la vie* , & le reveil comme l'assoupissement.

On n'a qu'à voir comment Lulli a rendu *dormons* , *dormons tous* , on sera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire.

Il meglio e l'inimico del bene.

A R T P O É T I Q U E .

LE savant presque universel , l'homme même de génie , qui joint la philosophie à l'imagination , dit , dans son excellent article *encyclopédie* , ces paroles remarquables. . . « Si on en excepte ce Ferrault » & quelques autres , dont le versificateur Boileau » n'était pas en état d'apprécier le mérite , &c. (feuille 636.)

Ce

Ce philosophe rend avec raison justice à *Claude Perrault* savant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre, & d'autres grands monumens : mais il faut aussi rendre justice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu ; il ne ferait pas de ce petit nombre de grands-hommes qui feront passer le siècle de *Louis XIV.* à la postérité. Ses dernières satyres, ses belles épîtres, & surtout son *art poétique*, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie, *sapere est principium & fons*. L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, surtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux-à-deux, où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer, & où les rimes agréables & nobles sont en trop petit nombre, où un mot hors de sa place, une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves : mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien, s'il est seul.

L'*art poétique* de *Boileau* est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies & utiles, parce qu'il donne toujours le précepte & l'exemple, parce qu'il est varié, parce que l'auteur en ne manquant jamais à la pureté de la langue..... *fait d'une voix légère passer du grave au doux, du plaisant au sévère.*

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on fait ses vers par cœur ; & ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on oserait présumer ici que l'*art poétique* de *Boileau* est supérieur à celui d'*Horace*. La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique ; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un repro-

Quest. sur l'Encycl. Tom. II.

F

che ; puisque son poëme est une épître familière aux *Pisons* , & non pas un ouvrage régulier comme les *géorgiques* : mais c'est un mérite de plus dans *Boileau* , mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'*art poétique* latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toujours sur le ton libre & familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit , c'est un gout fin , ce sont des vers heureux & pleins de sel , mais souvent sans liaison , quelquefois dépourvus d'harmonie ; ce n'est pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très-bon ; celui de *Boileau* paraît encor meilleur. Et si vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite supérieur de traiter les passions , & de surmonter toutes les difficultés du théâtre , l'*art poétique* de *Despréau* est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poésie. Il faut que la littérature soit comme la maison de Mécène , . . . *est locus unicuique suus*.

L'auteur des *lettres persanes* si aisées à faire , & parmi lesquelles il y en a de très-jolies , d'autres très-hardies , d'autres médiocres , d'autres frivoles ; cet auteur , dis-je , très-recommandable d'ailleurs , n'ayant jamais pu faire de vers , quoiqu'il eût de l'imagination & souvent du style , s'en dédommage en disant que *l'on verse le mépris sur la poésie à pleines mains* , & que *la poésie lyrique est une harmonieuse extravagance* , &c. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talents auxquels on ne pourrait atteindre : nous ne pouvons y parvenir , dit *Montagne* , vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montagne* , le devancier & le maître de *Montesquieu* en imagination & en philosophie , pensait sur la poésie bien différemment.

Si *Montesquieu* avait eu autant de justice que d'esprit , il aurait senti malgré lui que plusieurs de nos belles odes

& de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaisanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du *Siamois* de *Dufreni*, & que les détails de ce qui se passe dans le ferrail d'*Usbeck* à *Ispahan*.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes, à l'article *Critique*.

A R T S , B E A U X - A R T S .

(*Article dédié au roi de Prusse.*)

S I R E ,

LA petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Krapac, ne parlera point à votre majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions sans être contredits que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie, & le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu; la poésie qui a fait vos amusemens & votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français; la musique, où vous avez réussi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Aulètes* eût jamais osé jouer de la flûte après vous, ni *Achille* de la lyre.

Ensuite viennent les arts, où l'esprit & la main sont presque également nécessaires, comme la sculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendans du dessin, & surtout l'horlogerie, que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Krapac.

Vous connaissez , sire , les quatre siècles des arts ; presque tout naquit en France & se perfectionna sous *Louis XIV* ; ensuite plusieurs de ces mêmes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le reste de l'Europe au tems fatal de la destruction du célèbre édit de *Henri IV* , énoncé irrévocable , & si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que *Louis XIV*. put faire à lui-même , fit le bien des autres princes contre son intention ; & ce que vous en avez dit dans votre histoire du Brandebourg , en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cent mille citoyens utiles , par son irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de sortir , par sa grandeur qui l'attachait au rivage , (a) tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage , si on n'avait pour monumens de sa gloire que les prologues de ses opéra suivis de la bataille d'Hochstet , sa personne & son règne figureraient mal dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par son goût & par sa munificence , ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens de lettres étrangers , le commerce naissant à sa voix dans son royaume , cent manufactures établies , cent belles citadelles bâties , des ports admirables construits , les deux mers unies par des travaux immenses , &c. forcent encor l'Europe à regarder avec respect *Louis XIV*. & son siècle.

Ce sont surtout ces grands-hommes uniques en tout genre , que la nature produisit alors à la fois , qui rendirent ces tems éternellement mémorables. Le siècle fut plus grand que *Louis XIV* , mais la gloire en réjaillit sur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre du pied des Pyrénées aux glaces d'Arcangel. Il n'est pres-

(a) Boileau , passage du Rhin.

que point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établissemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire ? rien. Ils ont dévasté trois empires & vingt royaumes. Mais une seule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans ensemble.

Voyez ce qui s'est fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du siècle où nous sommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils sont anéantis dans la patrie d'*Orphée*, de *Linus* & d'*Hormère*.

La statue que l'impératrice de Russie élève à *Pierre le grand*, parle du bord de la Néva à toutes les nations ; elle dit : J'attends celle de *Catherine* ; mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, &c.

QUE LA NOUVEAUTÉ DES ARTS NE PROUVE POINT
LA NOUVEAUTÉ DU GLOBE.

Tous les philosophes crurent la matière éternelle ; mais les arts paraissent nouveaux. Il n'y a pas jusqu'à l'art de faire du pain qui ne soit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie ; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent, ni les moulins à eau. Cette vérité semble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il est, ou suppose de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus nécessaires. Je suppose qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des sauterelles des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monœmugi, les Nosséguais, les Maracates, qu'ils aient traversé l'Abissinie, la Nubie, l'Égypte, la Syrie, l'Asie mineure, toute notre Europe, qu'ils aient tout renversé, tout saccagé, il restera toujours quelques boulangers, quelques cordonniers, quelques tailleurs, quelques char-

pentiers ; les arts nécessaires subsisteront , il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chute de l'empire romain ; l'art de l'écriture même devint très-rare ; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-tems après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement jusqu'à l'art d'écrire & de faire le pain , supposons encor plus , que nous n'avons que depuis dix ans du pain , des plumes , de l'encre & du papier ; qui peut vivre dix ans sans manger de pain & sans écrire ses pensées , peut durer un siècle , & cent mille siècles sans ces secours.

Il est très-clair que l'homme & les autres animaux peuvent très-bien subsister sans boulangers , sans romanciers & sans théologiens , témoin toute l'Amérique , témoins les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous , ne prouve donc point la nouveauté du globe , comme le prétendait *Epicure* l'un de nos prédécesseurs en rêveries , qui supposait que par hasard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. Pomponace disait , *Se il mondo non è eterno , per tutti santi e molto vecchio.*

DES PETITS INCONVÉNIENS ATTACHÉS AUX ARTS.

Ceux qui manient le plomb & le mercure sont sujets à des coliques dangereuses , & à des tremblemens de nerfs très-fâcheux. Ceux qui se servent de plumes & d'encre , sont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement secouer : cette vermine est celle de quelques ex-jésuites qui font des libelles. Vous ne connaissez pas , sire , cette race d'animaux ; elle est chassée de vos états , aussi-bien que de ceux de l'impératrice de

Russie & du roi de Suède , & du roi de Dannemarck mes autres protecteurs. L'ex-jésuite *Paulian* , & l'ex-jésuite *Nonotte* qui cultivent , comme moi , les beaux-arts , ne cessent de me persécuter jusqu'au mont Krapac ; ils m'accablent sous le poids de leur crédit , & sous celui de leur génie , qui est encor plus pesant. Si votre majesté ne daigne pas me secourir contre ces grands-hommes , je suis anéanti.

A S M O D É E.

AUCUN homme versé dans l'antiquité n'ignore que les juifs ne connurent les anges , que par les Perses & les Caldéens , pendant la captivité. C'est-là qu'ils apprirent , selon *Dom Calmet* , qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée* s'appellait *Hashmodai* , ou *Chammadaï*. « On » fait , dit *Calmet* , (a) qu'il y a des diables de plusieurs sortes ; les uns sont princes & maîtres démons , » les autres subalternes & sujets. »

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui épousèrent successivement la belle *Sara* native de Rages , à quinze lieues d'Ecbatane ? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille , & voilà le mauvais principe , cet *Hashmodai* roi des démons , qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfaisant.

Mais *Sara* était juive , fille de *Raguel* le juif , captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon

(a) *Dom Calmet* dissertation sur Tobie , pag. 205.

Mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs ? C'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée*, *Chammadaï*, était juif aussi, que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve* ; qu'il aimait passionnément les femmes, que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalousie.

En effet, le livre de *Tobie* nous a fait entendre, dans la version grecque, qu'*Asmodée* était amoureux de *Sara* : *oti daimonion philei autein*. C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'écriture même se proportionnant à notre faiblesse, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure (a) que les enfans de DIEU, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raison plus digne de son ministère, & plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée* que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir, comme des chevaux & des mulets. Il faut, dit-il, (b) garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier DIEU tous deux ensemble.

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour chasser *Asmodée* ; mais *Raphaël* ajoute, qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardents. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infailible pour chasser le diable du corps des filles ? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chasser les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril ? Pourquoi

(a) Genèse chap. VI.

(b) Ch. VI. v. 16. 17. & 18.

ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maîtresses d'*Urbain Grandier*, de *la Cadière* & du frère *Girard*, & de mille autres possédées dans le tems qu'il y avait des possédées ?

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour ; ils employaient des herbes, des racines. *L'agnus-castus* a été fort renommé ; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-tems qu'*Apolon* se plaignait à *Daphné* que tout médecin qu'il était, il n'avait point encor éprouvé de simple qui guérit de l'amour.

Hei mihi ! quod nullis amor est medicabilis herbis. (a)

D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre ; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (b)

Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre *Asmodée*. Le R. P. *Dom Calmet* en est fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer, en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps

(a) *Ov. Met. liv. I.*

(b) *De Rem. Amor. liv. I.*

ressembloient à une fumée ; & la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non-seulement *Asmodée* s'enfuit ; mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte , où il est encor. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu & lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux , & sur le champ tous les tronçons se rejoignent ; il n'y paraît pas. *Dom Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas* , il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires , dans la première compilation que l'abbé *Guion* imprimera.

A S P H A L T E ,

L A C A S P H A L T I D E , S O D O M E .

MOT caldéen qui signifie une espèce de *bitume*. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arrose l'Euphrate ; nos climats en produisent , mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse , on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an ; la mine a été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des bassins d'eau , en le mêlant avec de la poix résine : peut-être un jour en fera-t-on un usage plus utile.

Le véritable asphalte est celui qu'on tirait des environs de Babylone ; & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut composé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalte ou d'un bitume qui lui ressemble , de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte , qui s'étend depuis le lac Mœris

jusqu'à l'entrée du Delta ; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac asphaltide connu par le nom de *Sodome*, fut long-tems renommé pour son bitume ; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'usage ; soit que la mine qui est sous les eaux , ait diminué , soit que la qualité s'en soit altérée , ou bien qu'il soit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuses , & même de grosses masses qui furnagent ; on les ramasse , on les mêle , & on les vend pour du baume de la Mecque. Il est peut-être aussi bon ; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures sont aussi efficaces les uns que les autres , c'est-à-dire , ne sont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du sang & de la lymphe , & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque , de Judée & du Pérou , ne servent qu'à empêcher l'action de l'air , à couvrir la blessure & non pas à la guérir ; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Joseph qui était du pays , dit (a) que de son tems le lac de Sodome n'avait aucun poisson , & que l'eau en était si légère , que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* au-lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut après tout , qu'une eau dormante imprégnée de sels & de matières compactes , étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume , comme celui d'une bête ou d'un homme , les ait forcés de furnager. L'erreur de *Joseph* consiste à donner une cause très-fausse d'un phénomène qui peut être très-vrai.

Quant à la disette de poissons , elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir ; cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans

(a) Liv. IV. chap. XXVII.

ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long , & qui , en recevant à sa source les eaux du Jourdain , doit recevoir aussi les poissons de cette rivière . mais peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Joseph ajoute que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte , portent des fruits de la plus belle apparence ; mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable , & pourrait faire croire que *Joseph* n'a pas été sur le lieu même , ou qu'il a exagéré suivant sa coutume & celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain sulfureux & salé , tel que celui de Naples , de Catane , & de Sodome.

La sainte écriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien testament , quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle , & qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre , accompagnés de coups de tonnerre , qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome & Gomore.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue , cette mer morte semblable à la mer Caspienne , doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain ; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'écriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac ; elle dit tout le contraire : *DIEU fit pleuvoir du soufre & du feu venant du ciel ; Et Abraham se levant matin regarda Sodome & Gomore & toute la terre d'alentour ; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise (a).*

Il faut donc que les cinq villes , Sodome , Gomore ,

(a) Genèse chap. XIX.

Zéboin , Adama , & Segor fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui , & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs Arabes , il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices , & même dans des plaisirs infâmes qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse ; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine ? L'écriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalte avant l'embrasement de Sodome. *Il y avait*, dit-elle , (a) *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois ; & les rois de Sodome & Gomore prirent la fuite & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encor une autre objection. *Isaïe & Jérémie* disent (b) que Sodome & Gomore ne seront jamais rebâties. Mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomore sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

On peut répondre à cette critique , que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables ; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau , dira-t-on , put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont saumâtres ; on trouve l'asphalte & un sel corrosif , dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques Arabes y habitent encor , & qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaise eau ; qu'ils peuvent en corriger l'acreté en la filtrant ;

(a) Gènesé ch. XIV. v. 10.

(b) Isaïe. chap. XIII. Jérémie chap. II.

que Sodome & Gomore dans le bas empire étaient de méchans hameaux , & qu'il y eut dans ce tems-là beaucoup d'évêques , dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encor que les colons de ces villages préparaient l'asphalte , & en faisaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem , produit du baume & des aromates par la même raison qu'il fournit du naphte , du sel corrosif & du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très-plausible , selon quelques physiciens , la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle fut changée en statue de sel* : ce n'est donc pas une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel ; c'est un miracle évident. *Flavien Joseph* dit (*a*) qu'il a vu cette statue. *Saint Justin* & *saint Irenée* en parlent comme d'un prodige qui subsistait encor de leur tems.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très-naturel que quelques juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière ; & on aura dit ; c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très-bien faites qui pourront long-tems subsister. Mais il faut avouer que *saint Irenée* va un peu loin quand il dit : (*b*) La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible , mais en statue de sel permanente , & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis , jam non caro corruptibilis , sed statua salis semper manens , & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens*.

(*a*) Antiq. liv. I. chap. II.

(*b*) Liv. IV. chap. II.

Saint Irenée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste , en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible , mais elle a ses règles.

Dans le *poème de Sodome* , dont on dit *Tertullien* auteur , on s'exprime encor plus énergiquement :

Dicitur & vivens alio sub corpore sexus

Mirifice solito dispungere sanguine menses.

C'est ce qu'un poète du tems de *Henri II.* a traduit ainsi dans son style gaulois :

La femme à *Loth* , quoique fel devenue ,

Est femme encor ; car elle a sa menstrue.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée , c'est dans ces déserts que les anciens mythologistes prétendent que *Myrrha* , petite-fille d'une statue , s'enfuit après avoir couché avec son père , comme les filles de *Loth* avec le leur , & qu'elle fut metamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologistes assurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuse ; & cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

Quoi qu'il en soit , aucun de nos voyageurs ne s'est encor avisé d'examiner le terrain de Sodome , son asphalte , son sel , ses arbres & leurs fruits , de peser l'eau du lac , de l'analyser , de voir si les matières spécifiquement plus pesantes que l'eau ordinaire yURNAGENT ; & de nous rendre un compte fidèle de l'histoire naturelle du pays. Nos pèlerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches : ce désert est devenu infesté par des Arabes vagabonds , qui courent jusqu'à Damas , qui se retirent dans les cavernes des

montagnes , & que l'autorité du pacha de Damas n'a pu encor réprimer. Ainsi les curieux sont fort peu instruits de tout ce qui concerne le lac asphaltide.

Il est bien triste pour les doctes que parmi tous les sodomites que nous avons , il ne s'en soit pas trouvé un seul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

A S S A S S I N.

NOM corrompu du mot *Ehiffessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain , que de mal entendre ; mal répéter , mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue absolument étrangère , & de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche & de plume en plume : il faut des siècles pour la détruire.

Il y avait du tems des croisades un malheureux petit peuple de montagnards , habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchassifin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek* , signifie *vieux* originellement , de même que parmi nous le titre de *seigneur* vient de *senior* , *vieillard* , & que le mot *graf* , *comte* , veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déferé aux vieillards chez presque tous les peuples. Ensuite le commandement étant devenu héréditaire , le titre de *chik* , de *graf* , de *seigneur* , de *comte* , a été donné à des enfans ; & nous appellons un bambin de quatre ans , *Monsieur le comte* , c'est-à-dire , *Monsieur le vieux*.

Les croisés nommèrent le vieux des montagnards Arabes ,

Arabes , le vieil de la montagne , & s'imaginèrent que c'était un très-grand prince , parce qu'il avait fait tuer & voler sur le grand chemin un comte de Montferrat , & quelques autres seigneurs croisés. On nomma ces peuples les *assassins* , & leur chik , le roi du vaste pays des *assassins*. Ce vaste pays contient cinq à six lieux de long sur deux à trois de large dans l'anti-Liban , pays horrible semé de rochers , comme l'est presque toute la Palestine , mais entrecoupé de prairies assez agréables , & qui nourrissent de nombreux troupeaux , comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces assassins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits , puisqu'il y avait alors un soudan de Damas qui était très-puissant.

Nos romanciers de ces tems-là , aussi chimériques que les croisés , imaginèrent d'écrire que le grand prince des assassins en 1236 craignant que le roi de France Louis IX dont il n'avait jamais entendu parler , ne se mit à la tête d'une croisade & ne vint lui ravir ses états , envoya deux grands seigneurs de sa cour des cavernes de l'anti-Liban à Paris pour assassiner ce roi ; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable , il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'assassinat ; e dis en pleine mer ; car ces deux émirs envoyés pour tuer Louis , & les deux autres pour lui sauver la vie , ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés , ce qui redouble encor le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé un vaisseau de croisés tout prêt pour les transporter amicalement , & les deux autres encor un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure , les uns après les autres , quoique Joinville contemporain , qui alla sur les lieux , n'en dise mot.

Quest. sur l'Encycl. Tom. II.

G

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite *Maimbourg*, le jésuite *Daniel*, vingt autres jésuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne soit pas jésuite, répètent cette absurdité. L'abbé *Velly*, dans son *Histoire de France*, la redit avec complaisance, le tout sans aucune discussion, sans aucun examen, & sur la foi d'un *Guillaume de Nangis* qui écrivait environ soixante ans après cette belle aventure, dans un tems où l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies & utiles, l'immensité de nos livres d'histoire se réduirait à bien peu de chose ; mais on saurait plus & mieux.

On a pendant six cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans ses jardins délicieux, leur faisait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait ensuite assassiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne,
Se rendit craint par un moyen nouveau,
Craint n'était-il pour l'immense campagne
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses,
Qui de maints faits courageux étaient causes.
Ils choisissaient entr'eux les plus hardis,
Et leur faisait donner du paradis,
Un avant-goût à leurs sens perceptible.
(Du paradis de son législateur)
Rien n'en a dit ce prophète menteur,
Qui ne devînt très-croyable & sensible

A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?
On les faisoit boire rous de façon
Qu'ils s'enivraient , perdaient sens & raison.
En cet état privés de connaissance ,
On les portait en d'agréables lieux ,
Ombrages frais , jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance ,
Plus que maillés & beaux par excellence ,
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui leur boisson cuvée ,
Et se croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance ,
Turcs d'approcher , tendrons d'entrer en danse ;
Au gazouillis des ruisseaux de ces bois ,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde.
Dont ne manquaient encor de s'enivrer ,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les faisoit aussi-tôt reporter
Au premier lieu de tout ce tripotage.
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendaient , pourvu que hardiment ,
Sans redouter la mort ni les supplices ,
Ils fissent chose agréable à Mahom ,
Servant leur prince en toute occasion.

Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion ,
Determinés ; & qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de *la Fontaine* ,
aux vers faibles près ; & il y a cent anecdotes historiques
qui n'auraient été bonnes que là.

A S S A S S I N A T.

S E C T I O N S E C O N D E.

L'ASSASSINAT étant , après l'empoisonnement , le
crime le plus lâche & le plus punissable , il n'est pas
étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur
dans un homme , dont la raison singulière n'a pas tou-
jours été d'accord avec la raison des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile* , d'élever un
jeune gentilhomme , auquel il se donne bien de garde
de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans
l'école militaire , comme d'apprendre les langues , la
géométrie , la tactique , les fortifications , l'histoire de
son pays ; il est bien éloigné de lui inspirer l'amour
de son roi & de sa patrie , il se borne à en faire un
garçon menuisier. Il veut que ce gentilhomme me-
nuisier , quand il a reçu un démenti ou un soufflet ,
au-lieu de les rendre & de se battre , *assassine prudem-
ment son homme*. Il est vrai que Molière en plaisan-
tant dans *l'amour peintre* , dit , qu'*assassiner est le plus
sûr* ; mais l'auteur du roman prétend , que c'est le plus
raisonnable & le plus honnête. Il le dit très-sérieuse-

ment ; & dans l'immensité de ses paradoxes , c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution , (*a*) le fait décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme , consiste à manier le rabot , & à mériter le grand remède & la corde.

Nous doutons que les pères de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *mentor* dans *Télémaque* : mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est fort écarté en tout du grand siècle de *Louis XIV.*

Heureusement vous ne trouverez point dans le dictionnaire encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie ; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante , que deux ou trois fous ont appelé *philosophie* , & que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

A S S E M B L É E.

TERME général qui convient également au profane , au sacré , à la politique , à la société , au jeu , à des hommes unis par les loix ; enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots , & toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes sont dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne font pas.

(*a*) *Emile* tom. III. page 261.

L'assemblée légale des Athéniens s'appellait *Eglise* (Voyez *Eglise*.)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans ; on disait *une troupe de huguenots* ; mais la politesse bannissant tout terme odieux, on se servit du mot *assemblée* qui ne choque personne.

En Angleterre l'église dominante donne le nom d'assemblée, *Meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

Le mot d'*assemblée* est celui qui convient le mieux, quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur tems dans une maison dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cause, on soupe, on danse, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée* ; c'est un rendez-vous d'amis, & les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversatione*, *ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit* ; mais réduit étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghese*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes, qui signifient en effet *redoutables*, & dont on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici* ; on est revenu au mot *assemblée* qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous* :

mais il est plus fait pour une petite compagnie ; & surtout pour deux personnes.

ASTRONOMIE,

ET QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ASTROLOGIE.

MONSIEUR *Du Val* qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui en s'abaissant vers le couchant semblait toucher aux derniers arbres d'un bois ; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres ; il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, & il fut encor plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparition totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer & d'admirer ; c'était beaucoup ; il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité & cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel & sans autre maître que ses yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entr'elles de position. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu-près comme la lune ; il l'observa toutes les nuits, elle disparut long-tems à ses yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au-lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil qui de mois en mois se levait & se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échappa pas ; il marqua les solstices avec deux piquets, sans favoir ce que c'était que les solstices.

Il me semble qu'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très-attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entr'elle & le flambeau. C'est ainsi qu'en usa *Galilée* lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le doge & les sénateurs de Venise sur la tour de St. Marc ; il démontra tout aux yeux.

En effet non seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de tems les routes de la course apparente du soleil & de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra surtout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins faits par un astronome il y a environ cinquante ans ; & qui ne sont pas assez connus.

*Delta arios, perseum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plaustrum leo, virgo comam, atque bootem
Libra anguem, anguiferum fert scorpius, Antinoum arcus,
Delphinum Caper, amphora equos, Cepheida pisces.*

Les systêmes de *Ptolomée* & de *Ticho-Brahé*, ne

méritent pas qu'on lui en parle, puisqu'ils sont faux ; ils ne peuvent jamais servir qu'à expliquer quelques passages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité ; par exemple ; dans le second livre des *métamorphoses* d'Ovide, le soleil dit à Phaéton :

*Adde quod assiduâ rapitur vertigine cælum ,
Nitor in adversum nec me qui cætera , vincit
Impetus , & rapido contrarius evehor orbi.*

Un mouvement rapide emporte l'empirée ,
Je résiste moi seul, moi seul je suis vainqueur ,
Je marche contre lui dans ma course assurée.

Cette idée d'un premier mobile qui faisait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures, d'un mouvement impossible, & du soleil qui entraîné par ce premier mobile s'avancait pourtant insensiblement d'occident en orient par un mouvement propre qui n'a aucune cause, ne ferait qu'embarrasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que soit que la terre tourne sur elle-même & autour du soleil, soit que le soleil achève sa révolution en une année, les apparences sont à-peu-près les mêmes, & qu'en astronomie on est obligé de juger par ses yeux avant que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vite la cause des éclipses de lune & de soleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune & une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne sera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu
Quest. Tom. II.

prédire les éclipses en connaissant la ligne circulaire, dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures. Après quoi ces astres paraissent recommencer le même cours; de sorte qu'en faisant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédisait au juste quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent aisément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La précession des équinoxes même ne l'effraiera pas. On se contentera de lui dire que le soleil a paru avancer continuellement dans sa course annuelle d'un degré en soixante & douze ans vers l'orient, & que c'est ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité.

Contrarius evchor orbi.

Ma carrière est contraire au mouvement des cieux.

Ainsi le belier dans lequel le soleil entrait autrefois au commencement du printems, est aujourd'hui à la place où était le taureau; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un respect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du soleil dans le belier au premier jour du printems.

Quand on commence à posséder quelques principes d'astronomie, on ne peut mieux faire que de lire les institutions de Mr. *le Monnier* & tous les articles de Mr. *d'Alembert* dans l'encyclopédie concernant cette science. Si on les rassemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, & de l'entrée du soleil dans les autres constellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'astrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre siècle pour détruire cette extravagance universelle, qui a si longtemps infecté le genre humain, & qui est encor fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge; ainsi il aurait fallu que *Gauric* & *Michel Morin* eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les loix de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité & leurs fots disciples, qui ont été si bien reçus & si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* stationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* stationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades, ni stationnaires: & il suffirait d'une légère connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que malgré la physique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours au point que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances, & surtout très-profonds dans l'histoire, entêtés toute leur vie d'une erreur si méprisable? Mais cette erreur était ancienne, & cela suffit.

Les Egyptiens, les Caldéens, les juifs avaient pré-

dit l'avenir ; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens , on évoquait des ombres ; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des serpens. Il n'y a qu'à savoir bien précisément la formule dont on se servait. Si on ne fait plus de prédictions , ce n'est pas la faute de l'art , c'est la faute des artistes. *Michel Morin* est mort avec son secret. C'est ainsi que les alchymistes parlent de la pierre philosophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui , disent-ils , c'est que nous ne sommes pas encor assez au fait ; mais il est certain qu'elle est dans la clavicule de *Salomon* ; & avec cette belle certitude , plus de deux cents familles se sont ruinées en Allemagne & en France.

DIGRESSION SUR L'ASTROLOGIE , SI IMPROPREMENT NOMMÉE JUDICIAIRE.

Ne vous étonnez donc point si la terre entière a été la dupe de l'astrologie. Ce pauvre raisonnement , *il y a de faux prodiges , donc il y en a de vrais* , n'est ni d'un philosophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela est faux & absurde : donc cela sera vu par la multitude. Voilà une maxime plus vraie.

Étonnez-vous encor moins que tant d'hommes , d'ailleurs très-élevés au-dessus du vulgaire , tant de princes , tant de papes , qu'on n'aurait pas trompés sur le moindre de leurs intérêts , aient été si ridiculement séduits par cette impertinence de l'astrologie. Ils étaient très-orgueilleux & très-ignorans. Il n'y avait d'étoilles que pour eux , le reste de l'univers était de la canaille , dont les étoiles ne se mêlaient pas. Ils ressemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète , & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *vous en parlez fort à votre aise , vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valstein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince ; & par conséquent pensait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'assiégeait une ville , il ne livrait une bataille qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais comme ce grand homme était fort ignorant , il avait établi pour chef de ce conseil un fripon d'Italien , nommé Jean-Baptiste *Séni* , auquel il entretenait un carrosse à six chevaux , & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de pension. Jean-Baptiste *Séni* ne put jamais prévoir que *Valstein* serait assassiné par les ordres de son gracieux souverain *Ferdinand II* , & que lui *Séni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il est évident qu'on ne peut rien savoir de l'avenir que par conjecture. Ces conjectures peuvent être si fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon. Vous pouvez parier dix mille contre un qu'il sera mangé ; mais vous n'en êtes pas absolument sûr , après les aventures d'*Hercule* , de *Jonas* & de *Roland le fou* , qui restèrent si long-tems dans le ventre d'un poisson.

On ne peut trop répéter qu'*Abert le grand* & le cardinal d'*Alli* ont fait tous deux l'horoscope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les astres combien de diables il chasserait du corps des possédés , & par quel genre de mort il devait finir. Mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après-coup.

Nous verrons ailleurs que dans une secte , qui passe pour chrétienne , on ne croit pas qu'il soit possible à l'intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une *suprême conjecture*. Car l'avenir n'existant point , c'est , selon eux , une contradiction dans les termes de voir présent ce qui n'est pas.

ATHÉISME.

SECTION PREMIÈRE.

De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.

IL me semble que dans le dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome*, sur les athées & sur les idolâtres ; sentiment soutenu autrefois par *saint Thomas*, *saint Grégoire de Nazianze*, *saint Cyprien* & *Tertullien* ; sentiment qu'*Arnobé* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux payens ; *ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos dieux, & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun dieu, que de leur imputer des actions infames ?* sentiment établi long-tems auparavant par *Plutarque* qui dit, *qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de Plutarque que si on disait, il y a un Plutarque inconstant, colère & vindicatif ;* sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome* ; & rendu encor plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

« il y a deux portiers à la porte d'une maison ;
 » on leur demande ; peut-on parler à votre maître ?
 » il n'y est pas, répond l'un ; il y est, répond l'autre ;
 » mais il est occupé à faire de la fausse monnaie, de faux contrats, des poignards & des poisons, pour perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir ses desseins. L'athée ressemble au premier de ces portiers, le payen à l'autre. Il est donc visible que

» le payen offense plus grièvement la divinité que
» ne fait l'athée.

Avec la permission du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'est point là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées, il ne faut pas qu'il dise, mon maître n'est point ici; il faudrait qu'il dise, je n'ai point de maître; celui que vous prétendez mon maître n'existe point; mon camarade est un sot, qui vous dit que monsieur est occupé à composer des poisons & à aiguïser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné, *Bayle* dans ses discours un peu diffus, s'est oublié jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque* à ceux qui prétendent que *Plutarque* est un homme insociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'être-suprême.

Plutarque n'entame pas encor le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de savoir qui offense le plus l'être-suprême de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation, si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes, sans y penser, tombent presque toujours dans les idées du vulgaire, en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire, qu'il est colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier, est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un DIEU

récompense les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes secrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par des lieux communs qui ne signifient rien. Les partisans de *Bayle* & ses ennemis, ont presque toujours combattu sans se rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère ; *Vénus* une impudique, *Mercur*e un fripon. Mais ce n'est pas, à ce qu'il me semble, ce qu'il fallait considérer. On devait distinguer les métamorphoses d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il est très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs dédié à *Mercur*e le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le Dieu que les Romains appelaient, *Deus optimus, maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas sensé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *César* ; ni *César* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercur*e excita *Verres* à voler la Sicile, quoique *Mercur*e dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter* très-bon & très-juste, & les dieux secondaires, punissaient le parricide dans les enfers. Aussi les Romains furent très-long-tems les plus religieux observateurs des sermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la divinité. On a donc long-tems disputé sur une chimère ; & c'est ce qui arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut subsister,

sister ; il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit , & une société de philosophes au-dessus du peuple. Il est très-vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein ; & que si Bayle avait eu seulement cinq ou six cents payfans à gouverner , il n'aurait pas manqué de leur annoncer un DIEU rémunérateur & vengeur. Mais Bayle n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches , amoureux du repos , cultivant toutes les vertus sociales & surtout l'amitié , fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques , menant enfin une vie commode & innocente. il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entièrement sauvages , on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées , ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance , ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaissent rien , ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister , on peut dire , ils vivent en société , & ils sont sans DIEU ; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi , & que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares antropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toujours si , quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société , vous voudriez que ni votre débiteur , ni votre procureur , ni votre notaire , ni votre juge ne crussent en DIEU.

SECTION SECONDE.

Des athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.

Nous sommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés que par un être

Quest. sur l'Encycl. Tom. II. H

brut , aveugle , insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine , nous disons qu'il y a un bon machiniste , & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle soit. Cet argument est vieux , & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers , de poulies qui agissent suivant les loix de la mécanique , de liqueurs que les loix de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation , on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres , celui de notre petite terre autour du soleil , tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces loix , l'éloquent , mais le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère , & l'eau sur un triangle rectangle , l'étrange *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes , parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; comment , dis-je , *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique , a-t-il eu cependant un génie assez beau , un instinct assez heureux pour appeller DIEU l'éternel géomètre ; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ? *Spinoza* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.



RAISONS DES ATHÉES.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons, & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & la *Terre*, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités, pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de *Jupiter*; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que *Jupiter*, *Mars*, *Vénus*, *Mercure* & notre globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin *Saturne*, il n'y aura que sept cent vingt hasard contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles, selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent; qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances, multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, (tel qu'il

est) par le seul mouvement; donc, il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi, disent-ils, non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement, mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

Réponse.

Toute cette supposition me paraît prodigieusement chimérique pour deux raisons; la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encor une fois, *Spinoza* lui-même, admet cette intelligence, c'est la base de son système. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où *Spinoza* n'a pas osé descendre? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète est toujours au carré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun? Ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

Mais, où est l'éternel géomètre? est-il en un lieu ou en tout lieu sans occuper d'espace? je n'en fais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes cho-

ses ? je n'en fais rien. Est-il immense sans quantité & sans qualité ? je n'en fais rien. Tout ce que je fais , c'est qu'il faut l'adorer & être juste.

NOUVELLE OBJECTION D'UN ATHÉE MODERNE.

« Peut-on dire que les parties des animaux soient conformées selon leurs besoins : quels sont ces besoins ? la conservation & la propagation. Or faut-il s'étonner que des combinaisons infinies que le hasard a produites , il n'ait pu subsister que celles qui avaient des organes propres à la nourriture & à la continuation de leur espèce ? toutes les autres n'ont-elles pas dû nécessairement périr ? »

Réponse.

Ce discours rebattu d'après *Lucrèce* , est assez réfuté par la sensation donnée aux animaux & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaisons que le hasard a produites , produiraient-elles cette sensation & cette intelligence ? (ainsi qu'on vient de le dire au paragraphe précédent.) Oui , sans doute , les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible , & vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aile de mouche , les organes d'un limaçon suffisent pour vous atterrer.

Objection.

« Les physiciens modernes n'ont fait qu'étendre ces prétendus argumens , ils les ont souvent poussés jusqu'à la minutie & à l'indécence. On a trouvé

» DIEU dans les plis de la peau du rhinoceros : on
» pouvait , avec le même droit , nier son existence à
» cause de l'écaille de la tortue. »

Réponse.

Quel raisonnement ! La tortue & le rhinoceros , & toutes les différentes espèces , prouvent également dans leurs variétés infinies , la même cause , le même dessein , le même but qui sont la conservation , la génération & la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à des *Newton* & à *Locke* , tous deux adorateurs de la divinité en connaissance de cause !

Objection.

« A quoi sert la beauté & la convenance dans la
» construction du serpent ? Il peut , dit-on , avoir des
» usages que nous ignorons. Taillons-nous donc au
» moins ; & n'admirons pas un animal que nous ne
» connaissons que par le mal qu'il fait. »

Réponse.

Taillez-vous donc aussi , puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux , vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens , les quadrupèdes , les oiseaux , les poissons & les bipèdes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit ? Et vous , pourquoi

avez-vous nui tant de fois ? Pourquoi avez-vous été persécuteur , ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe ? C'est une autre question , c'est celle du mal moral & du mal physique. Il y a long-tems qu'on demande pourquoi il y a tant de serpens & tant de méchans hommes pires que les serpens ? Si les mouches pouvaient raisonner , elles se plaindraient à DIEU de l'existence des araignées ; mais elles avoueraient que ce que *Minerve* avoua d'*Aracné* dans la fable , qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinoza* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil insecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral & physique , que dire & que faire ? Se consoler par la jouissance du bien physique & moral , en adorant l'être éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encor un mot sur cet article. L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit ; & la superstition le vice des sots. Mais les fripons ! que sont-ils ? des fripons.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici une pièce de vers chrétiens , faits à l'occasion d'un livre d'athéisme sous les noms des *trois imposteurs* , qu'un M. de *Trawsmendorf* prétendit avoir retrouvé.

ÉPIQUE À L'AUTEUR DU LIVRE DES
TROIS IMPOSTEURS.

Insipide écrivain qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois imposteurs ,
D'où vient que sans esprit tu fais le quatrième ?
Pourquoi pauvre ennemi de l'essence suprême ,

Confonds-tu Mahomet avec le créateur ;
Et les œuvres de l'homme avec Dieu son auteur ? ...
Corrige le valet , mais respecte le maître :
Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre ;
Reconnaissons ce Dieu quoique très-mal servi.

De lézards & de rats mon logis est rempli ,
Mais l'architecte existe , & quiconque le nie ,
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte Zoroastre , & Minos , & Solon ,
Et le martyr Socrate , & le grand Ciceron ;
Ils ont adoré tous un maître , un juge , un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société ,
Le premier fondement de la sainte équité ,
Le frein du scélérat , l'espérance du juste.

Si les cieux dépouillés de son empreinte auguste
Pouvaient cesser jamais de le manifester ,
Si Dieu n'existait pas , il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce , & que les rois le craignent.
Rois , si vous m'opprimez , si vos grandeurs dédaignent.
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler ,
Mon vengeur est au ciel ; apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Maistoi , raisonneur faux , dont la triste imprudence.
Dans le chemin du crime ose les rassurer ,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer ?
Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis au besoin plus furs & plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? & ton nouveau fermier ,
Pour ne pas croire en Dieu , va-t-il mieux te payer ? ...
Ah ! laissons aux humains la crainte & l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés ,
Nourris de nos travaux , de nos pleurs abreuvés ;
Des Césars avilis la grandeur usurpée ,
Un prêtre au capitol où triompha Pompée ,
Des faquins en sandale , excréments des humains ,
Tremplant dans notre sang leurs détestables mains ;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines ,
Et de Paris sanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monumens.
Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
Mais de ce fanatisme ennemi formidable ,
J'ai fait adorer Dieu , quand j'ai vaincu le diable.
Je distinguais toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la superstition.
L'Europe m'en fut gré ; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées ,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.

J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin.
On les vit opposer par une erreur fatale.
Les abus aux abus , le scandale au scandale ,
Parmi les factions , ardens à se jeter ,
Ils condamnaient le pape , & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-tems désolée.
Ils ont troublé la terre & je l'ai consolée.
J'ai dit aux disputans l'un sur l'autre acharnés ,
Cessez impertinens , cessés infortunés ;
Très-fots enfans de Dieu , chérissez-vous en frères :
Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru ; les fripons écrasés ,
En ont poussé des cris du sage méprisés ;

Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme ,
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

Je vois venir de loin ces tems , ces jours sereins ,
Où la philosophie éclairant les humains ,
Doit lesconduire en paix aux pieds du commun maître.
Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu ,
Il n'amènera plus deux témoins à sa fuite , (a)
Jurer quelle est sa foi , mais quelle est sa conduite.
A l'attrayante sœur d'un gros bénéficié ,
Un amant huguenot pourra se marier :
Des trésors de Lorette amassés pour Marie ,
On verra l'indigence habillée & nourrie :
Les enfans de Sara , que nous traitons de chiens ,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le turc sans s'informer si l'iman lui pardonne ,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne.
Entre les beaux esprits on verra l'union ;
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

S E C T I O N T R O I S I È M E.

Des injustes accusations , & de la justification de Vanini.

Autrefois quiconque avait un secret dans un art : courrait risqué de passer pour un forcier ; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères ; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'é-

(a) En France , pour être
reçu procureur , notaire , gref-
fier , il faut deux témoins , qui

déposent de la catholicité du
récipiendaire.

cole , était accusé d'athéisme par les fanatiques & par les fripons , & condamné par les fots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par *Apollon* , monté sur un quadrigé ? on l'appelle *Athée* , & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'athéisme par un prêtre ; & ne pouvant faire punir son accusateur , il se retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane , (cet homme que les commentateurs admirent , parce qu'il était grec , ne songeant pas que *Socrate* était grec aussi) *Aristophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poète comique , qui n'est ni comique ni poète , n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire St. Laurent ; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le sage *Plutarque* dit de ce farceur : « Le langage » d'*Aristophane* sent son misérable charlatan : ce sont » les pointes les plus basses & les plus dégoûtantes ; il » n'est pas même plaisant pour le peuple , & il est in- » supportable aux gens de jugement & d'honneur , on » ne peut souffrir son arrogance , & les gens de bien » détestent sa malignité. »

C'est donc là , pour le dire en passant , le *Tabarin* que madame *Dacier* admiratrice de *Socrate* , ose admirer : Voilà l'homme qui prépara de loin le poison , dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs , les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier , annonçant qu'il n'y avait point de DIEU , & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier , dont le mauvais gouvernement

autorisait de si infames licences , méritait bien ce qui lui est arrivé , de devenir l'esclave des Romains , & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Russes que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares* , & qui la protègent aujourd'hui , n'auraient ni empoisonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchissons tout l'espace des tems entre la république romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs , n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II.* a des querelles avec les papes , on l'accuse d'être athée , & d'être l'auteur du livre des *trois imposteurs* , conjointement avec son chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de *l'hôpital* se déclare-t-il contre les persécutions ; on l'accuse aussi-tôt d'athéisme. (*a*) *Homo doctus, sed verus atheos*. Un jésuite , autant au-dessous d'*Aristophane* , qu'*Aristophane* est au-dessous d'*Homère* ; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes , le jésuite *Garasse* , en un mot , trouve partout des *athéistes* ; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate* ; parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite ; mais enfin , *Vanini* n'était point athée , comme on l'a prétendu ; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain , prédicateur & théologien de son métier ; disputeur à outrance sur

(*a*) *Commentarium rerum gallicarum* , L. 28.

les quiddités , & sur les universaux ; & *utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. Mais d'ailleurs , il n'y avait en lui veine qui tendit à l'athéisme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine , & la plus approuvée ; « DIEU est » son principe & sa fin , père de l'un & de l'autre , » & n'ayant besoin ni de l'un , ni de l'autre ; éternel sans être dans le tems ; présent partout sans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé ni futur ; » il est partout , & hors de tout ; gouvernant tout , » & ayant tout créé ; immuable , infini sans parties ; » son pouvoir est sa volonté , &c. »

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de *Platon* , embrassé par *Averroës* , que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand , dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel ; idée , à la vérité , plus sublime que vraie , mais qui est aussi éloignée de l'athéisme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer ; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune ; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans , contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de *Vanini* ; sa chaleur & sa grossièreté dans la dispute lui valut la haine de quelques théologiens ; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi* , ce *Francon* ami de ses ennemis , ne manqua pas de l'accuser d'être athée enseignant l'athéisme.

Ce *Francon* , ou *Franconi* , aidé de quelques témoins , eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* , sur la selette , interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de DIEU , répondit qu'il adorait avec l'église un DIEU en trois personnes. Ayant pris à terre une paille , il suffit de

ce fêtu , dit-il , pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement , & sur la nécessité d'un être suprême , sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont* qui était alors à Toulouse , rapporte ce discours dans son *histoire de France* , aujourd'hui si oubliée ; & ce même *Grammont* , par un préjugé inconcevable , prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité , ou par crainte , plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président *Grammont* ? Il est évident que sur la réponse de *Vanini* , on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il ? Ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant , qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être forcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait ; on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres , ce qui est très-aisé & très-commun , en prenant les objections pour les réponses , en interprétant avec malignité quelque phrase louche , en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait , arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort , il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime *Mersenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer , que *Vanini* était parti de Naples avec douze de ses apôtres , pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme. Quelle pitié ! Comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages ? comment aurait-il pu persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-

tout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie ? Un roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme ? Personne, avant le père *Merfenne*, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques ; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses *pensées diverses*, parle de *Vanini* comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'une société d'athées peut subsister ; il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'*Erasme*, qu'il avait eu une maîtresse nommée *Isabelle*. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort, le savant *La Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, & non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre *Athei detecti*, les *Descartes*, les *Arnaulds*, les *Pascals*, les *Mallebranches* ; heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

SECTION QUATRIÈME.

De Bonaventure Des-Périers, accusé d'athéisme.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française supposait toujours plus de crimes qu'elle n'en

commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerei* sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite *Garasse*, & le jésuite *Hardouin* trouvent partout des athéistes. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles, criant toujours qui vive, l'ennemi est aux portes, graces soient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins des gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si long-tems au sujet du *cimbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Des-Périers*, vivait au commencement du seizième siècle. Ce *Des-Périers* était domestique de *Marguerite de Valois* sœur de *François I.* Les lettres commençaient alors à naître. *Des-Périers* voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien* : il composa quatre dialogues très-insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'*Actéon*. Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révéler.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent ; aussi-tôt l'ouvrage fut recherché ; traduit en langue vulgaire & imprimé : & chaque fainéant d'y trouver des allusions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'athée. Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire *Morin* mis en prison, & l'auteur en de grandes angoises.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il se tua de son épée dans

dans le palais de *Marguerite*. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en DIEU, donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées; chacun le dit, chacun le crut: *credidi propter quod locutus sum*; j'ai cru parce que j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, & à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires, & des dictionnaires, n'ont pas manqué d'affirmer que le *cimbalum mundi* est le précurseur de *Spinoza*.

Nous avons encor un ouvrage d'un conseiller de Bourges, nommé *Catherinot*, très-digne des armes de Bourges: ce grand juge dit, nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un de *tribus impostoribus*, l'autre le *cimbalum mundi*. Eh! mon ami, si tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu?

Leminime *Merfenne*, ce facteur de *Descartes*, le même qui donne douze apôtres à *Vanini*, dit de Bonaventure Des-Périers, *c'est un monstre & un fripon, d'une impiété achevée*. Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Prosper Marchand* le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéisme: on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

DE THÉOPHILE.

Il en a été de même de *Théophile*, très-célèbre dans son tems; c'était un jeune homme de bonne compagnie, faisant très-facilement des vers médio-
Quest. sur l'Encycl. Tom. II. I

cres , mais qui eurent de la réputation ; très-instruit dans les belles-lettres , écrivant purement en latin ; homme de table autant que de cabinet , bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit , & surtout chez cet illustre & malheureux duc de *Montmorenci* qui , après avoir gagné des batailles , mourut sur un échaffaut.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites , & la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son tems , la dispute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. *Théophile* était poète & Gascon , *genus irritabile vatum & Vasconum*. Il fit une petite pièce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités ; en voici trois qui coururent toute la France .

Cette grande & noire machine ,
Dont le souple & le vaste corps
Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers , écrite de sa prison au roi *Louis XIII*. Tous les jésuites se déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux *Garrasse* & *Guerin* , déshonorèrent la chaire & violèrent les loix en le nommant dans leurs sermons , en le traitant d'athée & d'homme abominable , en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux , nommé *Voisin* , qui n'écrivait ni ne prêchait , mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefaucault* , intenta un procès criminel à *Théophile* , & suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été son écolier , & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames , ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite *Voisin* obtint par la faveur du jésuite *Caussin* confesseur du roi , un décret de prise

de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété & d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encor assouvie ! *Voisin* paya un lieutenant de la connétable nommée *le Blanc* pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui *le Blanc* criait : C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, *Garasse* publiait sa *doctrine curieuse*, dans laquelle il dit que *Pasquier*, le cardinal *Volssey*, *Scaliger*, *Luther*, *Calvin*, *Bèze*, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse & *Théophile* sont des *belistres d'athéistes & de carpocratians*. Ce *Garasse* écrivait dans son tems comme le misérable ex-jésuite *Nonotte* a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de *Garasse* était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites, & que la fureur de l'absurde *Nonotte* est le fruit de l'horreur & du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encor quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut surtout interrogé sur le *Parnasse satyrique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone*, de *Martial*, de *Catulle*, d'*Aufone*, de l'archevêque de Bénévent *Claaza*, de l'évêque d'Angoulême *Octavien de saint Gelais* & de *Mélin de saint Gelais* son fils, de l'*Aretin*, de *Chorier*, de *Marot*, de *Verville*, des épigrammes de *Rousseau*, & de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile*. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*, de *Colletet*, d'un nommé *Frenide*, & de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait

point de part à cette édition , contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites , quelque puissans qu'ils fussent alors , ne purent avoir la consolation de le faire brûler , & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux , protégé par le duc de *Montmorenci* , qui le logea dans son hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

D E D E S - B A R R E A U X .

Le conseiller au parlement *Des-Barreaux* qui dans sa jeunesse avait été ami de *Théophile* , & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce , passa constamment pour un athée : & sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à faillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un samedi , & pendant un orage mêlé de tonnerres jeter le plat par la fenêtre , en disant , *voilà bien du bruit pour une omelette au lard* , sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très-grande irrévérence , c'est insulter l'église dans laquelle il était né ; c'est se moquer de l'institution des jours maigres , mais ce n'est pas nier l'existence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation , ce fut principalement l'indiscrette témérité de *Boileau* , qui dans sa *satyre des femmes* , laquelle n'est pas sa meilleure , dit qu'il a vu plus d'une capanée.

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux ,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela est

indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le fameux sonnet qui finit ainsi :

Tonne, frappe, il est tems, rends-moi guerre pour guerre ;
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'est pas tolérable ; *rends-moi guerre*, n'est pas français ; *guerre pour guerre* est très-plat ; & *dessus quel endroit*, est détestable. Ces vers sont de l'abbé de *Lavau* ; & *Des-Barreaux* fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'est ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme sur le mausolée élevé dans saint Eustache à l'honneur de *Lulli*.

.
Laissez tomber sans plus attendre
Sur ce buste honteux votre fatal rideau ,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

DE LA MOTTE LE VAYER.

Le sage *La Motte le Vayer*, conseiller d'état, précepteur de *Monsieur* frère de *Louis XIV*, & qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'essuya pas moins de soupçons que le voluptueux *Des-Barreaux*. Il y avait encor peu de philosophie en France. Le traité de *la vertu des payens*, & les dialogues d'*Ozarius Tubero*, lui firent des ennemis. Les jansénistes surtout qui ne regardaient après *saint Augustin*. les vertus des grands-hommes de l'antiquité, que comme

des péchés splendides , se déchainèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire , *nul n'aura de vertu que nous & nos amis ; Socrate , Confucius , Marc-Aurèle , Epictète , ont été des scélérats , puisqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On est revenu aujourd'hui de cette extravagance ; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux , qu'un jour un de ces énergumènes voyant passer *La Motte le Vayer* dans la galerie du Louvre , dit tout haut : *Voilà un homme sans religion. Le Vayer , au-lieu de le faire punir , se retourna vers cet homme , & lui dit , Mon ami , j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion.*

D E S T. E V R E M O N T.

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de *saint Evremont* , mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation ; parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne , & sa mort toute philosophique , servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons surtout une *analyse de la religion chrétienne* qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie & presque tous les faits de la sainte écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens , que l'astronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome ; mais il a grand tort de vouloir combattre

tout le systême chrétien sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste , *saint Evremont* était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable & assez juste ; mais il avait peu de science, nul génie, & son goût était peu sûr : ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies , & les plus mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs , qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans les tems brillans de *Louis XIV* ; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste ceux qui l'ont appelé *athéiste* , sont d'infames calomnieurs.

D E F O N T E N E L L E .

Bernard de Fontenelle , depuis secrétaire de l'académie des sciences , eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer en 1686 , dans la *république des lettres* de Bayle , une relation de l'isle de Borneo fort ingénieuse ; c'était une allégorie sur Rome & Genève ; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs , *Mero & Enegu*. Mero était une magicienne tyrannique ; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secretes pensées , & qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait avant de venir lui baiser les pieds , adorer des os de morts ; & souvent , quand on voulait déjeuner , elle faisait disparaître le pain. Enfin ses sortilèges & ses fureurs soulevèrent un grand parti contre'elle ; & sa sœur Enegu lui enleva la moitié de son royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaifanterie ; mais l'abbé *Terfon* l'ayant commentée , elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le tems de la révocation de l'édit de

Nantes. *Fontenelle* courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, & à celui des jésuites ; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le triomphe de la religion sous Louis le grand*, imprimé à Paris chez l'Anglois en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *histoire des oracles* de Vandale, les jésuites le persécutèrent. *Le Tellier* confesseur de *Louis XIV*, rappelant l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jésuite *Voisin* avait traité *Théophile*. Il sollicita une lettre dé cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'*Argenson*, alors lieutenant de police, sauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait fallu choisir un athéiste entre *Fontenelle* & *le Tellier*, c'était sur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger auquel bien des gens de mérite ont été exposés.

D E L' A B B É D E S T. P I E R R E.

L'allégorie du mahométisme par l'abbé de St. Pierre, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé ; mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant, il ne fut point persécuté, c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux : son style n'a aucun agrément ; il était peu lu, il ne prétendait rien : ceux qui le lisaient se moquaient de lui, & le traitaient de

bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle*, il était perdu, surtout quand les jésuites régnaient encor.

D E B A R B E I R A C.

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit & commenta le fatras de *Puffendorf*; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux sources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'église n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretière *Rahab*, est visiblement le sang de JESUS-CHRIST; que *Moyse* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, est la croix sur laquelle JESUS expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de JESUS-CHRIST avec son église; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le corps humain, & la petite porte désigne l'anus, &c. &c.

Barbeirac ne peut souffrir, en fait de morale, qu'*Augustin* devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que *Jérôme* vomit contre ses adversaires, & surtout contre *Rufin* & contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, & il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme *Tertullien*, qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit : mais il laissa paraître dans sa défense un si profond mépris pour les

pères de l'église ; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence & pour leur dialectique ; il leur préfère si hautement *Confucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epictète*, qu'on voit bien que *Barbeirac* est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle & de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des saints mystères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que DIEU est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les chrétiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame ; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter ; c'est à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des *athéistes*.

D E F R É R E T.

L'illustre & profond *Fréret* était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, & à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il était persuadé avec *saint Irenée* que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice ; mais il croyait avec le *Targum* que JESUS n'était point né du tems d'*Hérode*, & qu'il faut rapporter sa naissance au tems du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière ; M. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très-éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse,

Antioche, Ancire, Thessalonique, toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de *Jean*, de judaïtes, des galiléens divisés en plusieurs sectes. Delà vient, dit-il, qu'il y eut un très-grand nombre d'évangiles tout différens les uns des autres, chaque société particulière & cachée voulant avoir le sien. *Fréret* prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été crits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables; c'est que les premiers pères de l'église citent très-souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'évangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de *saint Jacques*, & que *Justin* est le premier qui cite expressément les évangiles reçus.

Si ce dangereux système était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, & de *Luc*, n'ont été écrits que vers le tems de l'enfance de *Justin*, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son koran, & qui les virent après sa mort rédigées solennellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient : *Nous n'avons qu'un alcoran, & vous avez eu cinquante évangiles : nous avons précieusement conservé l'original, & vous avez choisi au bout de quelques siècles quatre évangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion pièce-à-pièce, la nôtre a été faite d'un seul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons changé jamais.*

Graces au ciel, nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que *Fréret* avance était vrai? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre évangiles : *saint Irenée* dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables

raisonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les évangiles , & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc , selon *Abadie* même , les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux choses essentielles ; premièrement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les évangiles ; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si *Fréret* terrasse *Abadie* , il est renversé lui-même par les miracles que nos saints évangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles , mais on lui oppose une nuée de témoins ; il nie les témoins , & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses ; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée , que pour distinguer tous les livres canoniques des faux , on les mit pêle-mêle sur une grande table , qu'on pria le saint Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes ; aussi-tôt ils tombèrent , & il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'église a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges & de la mauvaise foi , s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité , ni candeur ? Certainement *Fréret* va trop loin ; il renverse tout l'édifice au-lieu de le réparer ; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un seul DIEU , sans la médiation du CHRIST. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs ; il ne prêche que l'indulgence & la tolérance ; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme mylord *Bolingbroke* ; il ne se moque point d'eux comme le curé *Rabelais* , & le curé *Swift*. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très-instruit , très-conséquent , &

très-modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU avait daigné se faire homme & juif, & mourir en Palestine par un supplice infame, pour expier les crimes du genre humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets, & les bûchers de Cevennes, & près de cent mille ames périées dans cette province sous nos yeux ; les massacres des Vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du tems de *Charles Borromée*, les massacres des anabaptistes massacreurs & massacrés en Allemagne, les massacres des luthériens & des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecosse du tems de *Charles I.* massacré lui-même ; les massacres ordonnés par *Marie* & par *Henri VIII* son père, les massacres de la saint Barthelemi en France, & quarante ans d'autres massacres depuis *François II.* jusqu'à l'entrée de *Henri IV.* dans Paris ; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encor, parce qu'il se font juridiquement ; enfin les massacres de douze millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main : sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST depuis *Constantin*, & sans compter encor plus de vingt schismes, & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoisonnemens, les assassinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, & de quelques autres papes qui passèrent de si loin en scélératesse les *Néron*, & les *Caligula*. Enfin il remarque

que cette épouvantable chaîne presque perpétuelle de guerres de religion pendant quatorze cents années , n'a jamais subsisté que chez les chrétiens , & qu'aucun peuple , hors eux , n'a fait couler une goutte de sang pour des argumens de théologie.

On est forcé d'accorder à M. Fréret que tout cela est vrai. Mais en faisant le dénombrement des crimes qui ont éclaté , il oublie les vertus qui se sont cachées ; il oublie surtout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage , sont l'abus de la religion chrétienne , & n'en sont pas l'esprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché sur la terre , qu'est-ce que cela prouve ? On en pouvait inférer tout au plus , avec les jansénistes , que JESUS-CHRIST n'est pas venu pour tous , mais pour plusieurs , *pro nobis & pro multis*. Mais sans comprendre les hauts mystères , contentons-nous de les adorer , & surtout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéiste.

D E B O U L A N G E R .

Nous aurions plus de peine à justifier le sieur *Boulanger* , directeur des ponts & chaussées. Son *christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractérisent le savant *Fréret*. *Boulanger* est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrepide. Les horreurs dont tant d'églises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance ; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres ; les princes qui , pour leur plaisir , ont été d'infames persécuteurs ; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques , tant d'abominations dans ces querelles , les peuples égorgés ou ruinés , les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles & cimentés du sang

des hommes ; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre ; ce chaos énorme d'absurdités & de crimes , remue l'imagination du sieur *Boulanger* avec une telle puissance qu'il va , dans quelques endroits de son livre , jusqu'à douter de la providence divine. Fatale erreur que les bûchers de l'inquisition , & nos guerres religieuses excuseraient peut-être si elle pouvait être excusable. Mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se seraient égorgés les uns les autres , quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des argumens , quand il ne resterait qu'un chrétien sur la terre , il faudrait qu'en regardant le soleil , il reconnût & il adorât l'être éternel ; il pourrait dire dans sa douleur , mes pères & mes frères ont été des monstres , mais DIEU est DIEU.

A T O M E.

*E*PICURÉ aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs , qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense ; après *Epicure* *Lucrece* , qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques , & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers , *Epicure* & *Lucrece* , dis-je , admirent les atomes & le vide : *Gassendi* soutint cette doctrine , & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein , en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'*Epicure* , de *Lucrece* , de *Gassendi* & de *Newton* , changea d'avis sur le vide quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein est aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau*

qui était un homme de très-grand sens , a dit avec beaucoup de raison ,

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir ,
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu , on regarde les corps les plus durs comme des cribles , & ils sont tels en effet. On admet des atomes , des principes infécables , inaltérables , qui constituent l'immutabilité des élémens & des espèces ; qui font que le feu est toujours feu soit qu'on l'apperçoive , soit qu'on ne l'apperçoive pas ; que l'eau est toujours eau , la terre toujours terre , & que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiseau.

Epicure & Lucrèce avaient déjà établi cette vérité , quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atomes :

Sunt igitur solida pollentia simplicitate ,
Le soutien de leur être est la simplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable , il est à croire que l'univers ne serait qu'un chaos ; & en cela *Epicure & Lucrèce* paraissent de vrais philosophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule , ne sont autre chose que l'espace non résistant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des tems proportionnels à leurs aires ; ainsi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules , ce furent leurs adversaires.

Mais lorsqu'en suite *Epicure* nous dit que ses atomes ont décliné par hasard dans le vide , que cette déclinaison a formé par hasard les hommes & les animaux , que les yeux par hasard se trouvèrent au haut de la tête , & les pieds au bout des jambes , que les oreilles n'ont point

point été données pour entendre ; mais que la déclinaison des atomes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servis fortuitement pour écouter : cette démente qu'on appelait *physique*, a été traitée de ridicule à très-juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-tems ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont de bon d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits plus soumis ont adopté la création dans le tems, & les plus hardis ont admis la création de tout tems ; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant ; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand être, de l'être suprême & universel ; mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes, tous ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens. Ce que nous appellons *hasard* n'est, & ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encor les philosophes de penser, que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atomes, un effet du hasard ? ni *Spinoza*, ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans son poème de la religion.

O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment ?
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?

Ces vers sont assurément en pure perte ; personne ne fait son dieu du hasard, personne n'a dit qu'une hirondelle en broyant, en arrondissant son ciment ait

Quest. sur l'Encycl. Tom. II. K

élevé son hardi bâtiment par hasard. On dit au contraire qu'elle fait son nid par les loix de la nécessité, qui est l'opposé du hasard. Le poète Rousseau tombe dans le même défaut dans une épître à ce même Racine.

De là font nés Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'homme
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hasard;
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'homme du monde entier toute l'économie* ? Où a-t-il vu que *ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets* tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix ? Où a-t-il vu *ces insensibles atomes qui forment des fantômes conduits par le hasard* ? C'est ne connaître ni son siècle, ni la philosophie, ni la poésie, ni sa langue, que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaissant philosophe ! l'auteur des *épigrammes sur la sodomie & la bestialité* devait-il écrire si magistralement & si mal sur des matières qu'il n'entendait point du tout, & accuser des philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point ?

Je reviens aux atomes : la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divisées pour servir d'élémens inaltérables ; ou si tout se

divisé continuellement & se change en d'autres élémens. Le premier systême semble rendre raison de tout ; & le second de rien ; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers élémens des choses n'étaient pas indestructibles , il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres , & les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu ; & que tout serait détruit par le feu.

On fait que *Robert Boyle* à qui la physique eut tant d'obligations dans le siècle passé , fut trompé par la fausse expérience d'un chymiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte , *Newton* abusé par *Boyle* comme *Boyle* l'avait été par son chymiste , avait déjà pensé que les élémens pouvaient se changer les uns dans les autres : & c'est ce qui lui fit croire que le globe perdait toujours un peu de son humidité , & faisait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi DIEU ferait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage , *manum emendatricem desideraret*.

Leibnitz se récria beaucoup contre cette idée , & probablement il eut raison cette fois contre *Newton*. *Mundum tradidit disputationi eorum*.

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre , *Newton* croyait aux atomes insécables , indestructibles , ainsi que *Gassendi* & *Boerhaave* , ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car si l'eau s'était changée en terre , ses élémens se seraient divisés & perdus.

Cette question rentre dans cette autre question fameuse de la matière divisible à l'infini. Le mot d'*atome* signifie *non partagé* , sans parties. Vous le divisez par la pensée ; car si vous le divisez réellement , il ne serait plus atome.

Vous pouvez diviser un grain d'or en dix-huit

millions de parties visibles ; un grain de cuivre dissous dans l'esprit de sel ammoniac , a montré aux yeux plus de vingt-deux milliards de parties ; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément , l'atome échappe au microscope , vous ne divisez plus que par imagination.

Il en est de l'atome divisible à l'infini comme de quelques propositions de géométrie. Vous pouvez faire passer une infinité de courbes entre le cercle & sa tangente ; oui , dans la supposition que ce cercle & cette tangente sont des lignes sans largeur , mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établissez de même que des asymptotes s'approcheront sans jamais se toucher ; mais c'est dans la supposition que ces lignes sont des longueurs sans largeur , des êtres de raison.

Ainsi vous représentez l'unité par une ligne , ensuite vous divisez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît ; mais cette infinité de fractions ne fera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'est pas démontré en rigueur que l'atome soit indivisible ; mais il paraît prouvé qu'il est indivisé par les loix de la nature.

A V A R I C E.

AVARITIES , *amor habendi*, desir d'avoir , avidité , convoitise.

A proprement parler , l'*avarice* est le desir d'accumuler soit en grains , soit en meubles , ou en fonds , ou en curiosités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnoie.

Nous n'appellons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carrosse , & qui n'en prêtera

pas deux à son ami ; ou bien qui ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne destinées pour sa table , ne vous en j'enverra pas une demi-douzaine quand il saura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans , vous ne vous avisez pas d'exiger qu'il vous en présente un de cinquante louis ; vous le regardez comme un homme fort magnifique , & point du tout comme un avare.

Celui qui dans les finances , dans les fournitures des armées , dans les grandes entreprises gagne deux millions chaque année , & qui se trouvant enfin riche de quarante-trois millions sans compter ses maisons de Paris & son mobilier , dépensa pour sa table cinquante mille écus par année , & prêta quelquefois à des seigneurs de l'argent à cinq pour cent , ne passa point dans l'esprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir. Le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté. Il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la vingtième partie de son revenu , & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père de famille qui ayant vingt mille livres de rente n'en dépensera que cinq ou six , & qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfans , est réputé par ses voisins *avaricieux* , *pince-maille* , *ladre verd* , *vilain* , *fesse-Matthieu* , *gagne denier* , *grippe-sou* , *cancre* ; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant , ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le crépus dont je viens de parler ; il dépense cinq fois plus à proportion. Mais voici la raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent

avare, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le sellier, & quelques demoiselles gagnent beaucoup avec notre crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ferré, ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire, sont abandonnés à *Flaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voisin, disait-il n'y a pas longtemps, on en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*.

A U G U R E.

N E faut-il pas bien être possédé du démon de l'étymologie pour dire avec *Peiron*, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gür*? *Au*, selon ces savans, devait signifier le foie chez les Basques & les Bas-Bretons; parce que *asu*, qui (disent-ils) signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge* dans cette langue celtique, dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé sa curiosité absurde (car il faut appeler les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du caldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Kiscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers

idiomes de la langue primitive , de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages des oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets , dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très-naturelles & très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printemps ; & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours : il semble qu'il les appelle ; les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux , & que leur vol présageait nos destinées , qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique & intéressante de *Joseph* vendu par ses frères , & devenu premier ministre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ses rêves , infèrent que *Joseph* était savant dans la science des augures , de ce que l'intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères :
(a) *Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître dans laquelle il boit , & avec laquelle il a coutume de prendre les augures ?* *Joseph* ayant fait venir ses frères devant lui , leur dit : *Comment avez-vous pu agir ainsi ? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures ?*

Juda convient au nom de ses frères , (b) que *Jo-*

(a) Gen. ch. XLIV. v. 5. & suivans.

(b) Gen. ch. XLIV. v. 26.

seph est un grand devin ; que c'est DIEU qui l'a inspiré ; DIEU a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Ils prenaient alors Joseph pour un seigneur égyptien. Il est évident , par le texte , qu'ils croyaient que le DIEU des Egyptiens & des Juifs avait découvert à ce ministre le vol de sa tasse.

Voilà donc les augures , la divination très-nettement établie dans le livre de la genèse , & si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le lévitique , où il est dit : (a) *Vous ne mangerez rien où il y ait du sang , vous n'observerez ni les augures , ni les songes ; vous ne couperez point votre chevelure en rond , vous ne vous raserez point la barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse , elle dure encor : cela s'appelle *voir dans le verre*. Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution , se tourner vers l'Orient , prononcer *abraxa per dominum nostrum* ; après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération , il faut qu'ils aient leurs cheveux ; une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'Orléans , & encor plus dans les tems précédens.

Pour les augures ils ont péri avec l'empire romain ; les évêques ont seulement conservé le bâton augural qu'on appelle *croffe* , & qui était une marque distinctive de la dignité des augures ; & le symbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables ; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers tems. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir :

(a) Ch. XIX. v. 26. & 27.

car les ames faibles qui pratiquent encor tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui se donnent au diable, font tous servir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages que *Cicéron*, qui était du collège des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures. Mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron* à la fin de son livre dit, qu'il faut détruire la superstition & non pas la religion. Car, ajoute-t-il, la beauté de l'univers & l'ordre des choses célestes nous force de reconnaître une nature éternelle & puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature, en extirpant toutes les racines de la superstition ; car c'est un monstre qui vous poursuit, qui vous presse de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un présage, une victime immolée, un oiseau, un caldéen, un aruspice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par hasard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiète. Le sommeil même qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne sert qu'à les redoubler par des images funestes.

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques Romains ; il parlait à tous les hommes & à tous les siècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI. Jules II. & Léon X.* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au sang de *St. Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* surnommé *Auguste* eut la faiblesse de croire qu'un poisson, qui sortait hors de la mer sur le rivage d'*Actium*, lui présageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, & que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appellait *Nicolas*, qui signifie vainqueur des peuples, *Octave* ne douta plus

de la victoire ; & qu'ensuite il fit ériger des statues d'airain à l'ânier , à l'âne & au poisson sautant. Il assure même que ces statues furent placées dans le capitolé.

Il est fort vraisemblable que ce tyran habile se moquait des superstitions des Romains , & que son âne , son ânier , & son poisson n'étaient qu'une plaisanterie. Cependant il se peut très bien qu'en méprisant toutes les sottises du vulgaire , il en eût conservé quelques-unes pour lui. Le barbare & dissimulé *Louis XI.* avait une foi vive à la croix de St. Lo. Presque tous les princes , excepté ceux qui ont eu le tems de lire & de bien lire , ont un petit coin de superstition.

AUGUSTE OCTAVE.

ON a demandé souvent sous quelle dénomination , & à quel titre *Octave* citoyen de la petite ville de Velettri , surnommé *Auguste* , fut le maître d'un empire qui s'étendait du mont Taurus au mont Atlas , & de l'Euphrate à la Seine. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel , ce titre avait été trop funeste à *Jules César*. *Auguste* ne le porta que onze jours ; la crainte de périr comme son prédécesseur , & les conseils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres mesures. Il accumula insensiblement sur sa tête toutes les dignités de la république. Treize consulats , le tribunat renouvelé en sa faveur de dix ans en dix ans , le nom de *prince du sénat* , celui d'*empereur* qui d'abord ne signifiait que général d'armée , mais auquel il fut donné une dénomination plus étendue ; ce sont là les titres qui semblèrent légitimer sa puis-

sance. Le sénat ne perdit rien de ses honneurs, & conserva même toujours de très-grands droits. *Auguste* partagea avec lui toutes les provinces de l'empire ; mais il retint pour lui les principales : enfin , maître de l'argent & des troupes , il fut en effet souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange , c'est que *Jules César* ayant été mis au rang des dieux après sa mort , *Auguste* fut dieu de son vivant. Il est vrai qu'il n'était pas tout-à-fait dieu à Rome ; mais il l'était dans les provinces , il y avait des temples & des prêtres ; l'abbaye d'Eney à Lyon était un beau temple d'*Auguste*. *Horace* lui dit :

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains mêmes , d'assez bons courtisans pour avoir dans leurs maisons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguste*. Il fut donc en effet canonisé de son vivant , & le nom de *Dieu* devint le titre ou le sobriquet de tous les empereurs suivans.

Caligula se fit dieu sans difficulté ; il se fit adorer dans le temple de *Castor* & de *Pollux* , sa statue était posée entres ces deux gemeaux ; on lui immolait des paons , des faisans , des poules de Numidie ; jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de *Dieu* avant qu'il fût condamné par le sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de *Dieu* signifîât chez ces monstres ce qu'il signifie parmi nous. Le blasphème ne pouvait être porté jusques-là : *divus* voulait dire précisément *sanctus*.

De la liste des proscriptions , & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie* , il y a loin jusqu'à la divinité. Il y eut onze conspirations contre ce dieu , si

l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réussit ; & de tous ces misérables qui usurpèrent les honneurs divins , *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la république romaine périt ; car *César* n'avait été dictateur que dix mois , & *Auguste* régna plus de quarante années.

D E S M O E U R S D' A U G U S T E .

On ne peut connaître les mœurs que par les faits , & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des loix , fût longtemps un des plus infames débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie* faite après l'horreur des proscriptions , démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions , que de barbarie dans sa conduite.

*Quod fuit glaphyram Antonius , hanc mihi pœnam
Fulvia constituit , se quoque uti futuam.*

*Aut futue aut pugnemus , ait : quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula ? signa canant.*

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sextes Pompée* lui reprocha des faiblesses infames. *Effeminatum insectatus est*. Antoine avant le triumvirat déclara que *César* , grand-oncle d'*Auguste* , ne l'avait adopté pour son fils , que parce qu'il avait servi à ses plaisirs , *adoptionem avunculi stupro meritum*.

Lucius César lui fit le même reproche , & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme con-

fulaire à son mari au milieu d'un souper ; il passa quelque tems avec elle dans un cabinet voisin , & la ramena ensuite à table , sans que lui , ni elle , ni son mari en rougissent.

Nous avons encor une lettre d'*Antoine* à *Auguste* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges non inieris Testullam , aut Terentillam , aut Ruffilam , aut Salviam , aut omnes. Anne refert ubi , & in quam arrigas.* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs , avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déesses , & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin , on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?

Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* , prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain , qui était beaucoup plus honnête homme que lui , que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julia* , & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable , que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* & de *Julie* ; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle : & il enleva le même jour *Livie* à son mari , grosse de *Tibère* , autre

monstre qui lui succéda : voilà l'homme à qui *Horace* difait :

*Res italas armis tuteris , moribus ornes ,
Legibus emendes , &c.*

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Georgiques* , qu'*Auguste* est un des plus grands dieux , & qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs , ou s'il fera le protecteur des villes , ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

*An Deus immensi venias maris , ac tua nautæ
Numina sola colant , tibi serviat ultima Thule.*

L'*Arioste* parle bien plus sensément comme aussi avec plus de grace , quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant :

» *Non fu sì santo ne benigno Augusto ,*
» *Come la tomba di Virgilio suona ;*
» *L'aver avuto in poësia buon gusto ,*
» *Sa proscriptione iniqua gli perdona &c.*

Tyran de son pays , & scélérat habile ,
Il mit Pérouse en cendre & Rome dans les fers ;
Mais il avait du goût , il se connut en vers.
Auguste au rang des dieux est placé par Virgile.

D E S C R U A U T É S D' A U G U S T E .

Autant qu'*Auguste* se livra long-tems à la dissolution la plus effrénée , autant son énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des festins & des fêtes qu'il ordonna des proscriptions ; il y eut près de

trois cents sénateurs de proscrits , deux mille chevaliers & plus de cent pères de famille obscurs , mais riches , dont tout le crime était dans leur fortune. *Oclave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent , & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemins qu'on fait expirer sur la roue.

Oclave , immédiatement avant la guerre de *Pérouse* , donna à ses soldats vétérans , toutes les terres des citoyens de *Mantoue* & de *Crémone*. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne , par un homme sans pudeur , sans loi , sans honneur , sans probité , fourbe , ingrat , avare , sanguinaire , tranquille dans le crime , & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encor le gouvernement d'*Auguste* , parce que Rome goûta sous lui la paix , les plaisirs & l'abondance ; *Sénèque* dit de lui , *clementiam non voco lassam crudelitatem*. Je n'appelle point clémence la lassitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire , & qu'il vit qu'étant maître absolu , il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que *Clément* ; car après la bataille d'*Actium* il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César* , & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césarion* , fils de *César* & de *Cléopâtre* , que lui-même avait reconnu pour roi d'*Egypte*.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe , il le fit appliquer en sa présence à la torture ; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur , il lui arracha lui-même les yeux ; si on en croit *Suétone*.

On fait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite*, ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone* qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque* ; & ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée : l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, *Auguste* lui eût accordé le vain honneur du consulat : mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan subalterne ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers ; & il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie, *Auguste* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada, dit *Sénèque*, que

le

le pardon lui ferait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi de jouir en paix du fruit de ses rapines , & de ne pas assassiner tous les jours les fils & les petits-fils des proscrits quand ils sont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent ? il fut un politique prudent après avoir été un barbare ; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus* , à *Trajan* , aux *Antonins*. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens qu'on faisait aux empereurs à leur avènement , c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste* , & meilleur que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit & heureux.

Louis Racine , fils du grand *Racine* , & héritier d'une partie de ses talens , semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poésie , qu'*Horace* & *Virgile* gâtèrent *Auguste* , qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner *Auguste* par leurs louanges. Ces expressions pourraient faire croire que les éloges si basement prodigués par ces deux grands poètes , corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme , indifférent au crime & à la vertu , se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre , uniquement attentif à son seul intérêt , n'ensanglantant la terre & ne la pacifiant , n'employant les armes & les loix , la religion & les plaisirs que pour être le maître , & sacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir seulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montauron* , & d'avoir dit à ce receveur ; *ce que vous avez de commun*
Quest. sur l'Encycl. Tom. II. L

avec *Auguste*, c'est surtout cette générosité avec laquelle... car enfin, quoi qu'*Aufte* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine* en condamnant justement l'abaissement de *Corneille* & la lâcheté du siècle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleusement un passage du petit carême de *Massillon*. On est aussi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.

Père *Massillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Massillon*, *est modus in rebus*, & c'est ce qui manque net à tous les faiseurs de sermons.

A U G U S T I N.

C E n'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'église que je considère ici *saint Augustin*, natif de *Tajaste*; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que *saint Augustin* avait environ quatorze ans lorsque son père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage & la bienfaisance qu'un père se baignât avec son fils; & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les pa-

triciens à Rome , les chevaliers romains ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple , qui allait au bain pour un liard , fût scrupuleux observateur des bien-séances des riches ?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire & d'argent sur des tapis de pourpre , sans draps , avec sa concubine , sa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec son amant. Les enfans , les précepteurs , les domestiques avaient leurs chambres séparées ; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne faisait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaste en Afrique. Le père d'*Augustin* menait son fils au bain des pauvres.

Ce. saint raconte que son père le vit dans un état de virilité qui lui causa une joie vraiment paternelle , & qui lui fit espérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo* , comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à *sainte Monique* sa femme.

Saint Augustin qui était un enfant très-libertin , avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit , (a) qu'ayant à peine vingt ans il apprit sans maître la géométrie , l'arithmétique & la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses , que dans l'Afrique , que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie* , les corps & les esprits sont plus avancés que chez nous ?

Où sont à Paris , à Strasbourg , à Ratisbonne , à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique , les mathématiques , la musique , sans aucun secours , & qui soient pères à quatorze ans ?

Ce n'est point sans doute une fable , qu'*Atlas* prince de Mauritanie , appelé *filz du ciel* par les Grecs , ait été un célèbre astronome , qu'il ait fait construire une

(a) *Confession* liv. IV. chap. XVI.

sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siècles. Les anciens , qui exprimaient tout en allégories , comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom , parce qu'elle élève son sommet dans les nues , & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès , & enseignèrent l'Espagne & l'Italie pendant plus de cinq siècles. Les choses sont bien changées. Le pays de *saint Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre , l'Italie , l'Allemagne , la France qui étaient plongées dans la barbarie , cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc , dans cet article , que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur & philosophe. Il se pousse dans le monde , il est professeur de rhétorique ; il se fait manichéen ; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait baptiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus* : il devient évêque ; il devient père de l'église. Son *système sur la grace* est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans , des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le système de *saint Augustin* mot pour mot , sous le nom de *Janfénius* , de *saint Cyran* , d'*Arnaud* , de *Quesnel*. (Voyez *Grace*.) Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est pas aussi grande que celle de l'Afrique , & s'il y a rien de permanent sur la terre ?



A V I G N O N.

AVIGNON & son comtat sont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion , l'ambition , la fourberie & le fanatisme. Ce petit pays , après mille vicissitudes , avoit passé au douzième siècle dans la maison des comtes de Toulouse , descendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI. comte de Toulouse , dont les aïeux avoient été les principaux héros des croisades , fut dépouillé de ses états par une croisade que les papes suscitèrent contre lui. La cause de la croisade étoit l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte étoit , que dans plusieurs de ses villes , les citoyens pensoient à-peu-près comme on pense depuis plus de deux cents ans en Angleterre , en Suède , en Dannemarck , dans les trois quarts de la Suisse , en Hollande , & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'étoit pas une raison pour donner au nom de DIEU les états du comte de Toulouse au premier occupant , & pour aller égorger & brûler ses sujets. un crucifix à la main , & une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre , appelée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On sait que *Raimond VI.* fut traîné à une église de saint Giles devant un légat nommé *Milon* , nud jusqu'à la ceinture , sans bas & sans sandales , ayant une corde au cou , laquelle étoit tirée par un diacre , tandis qu'un second diacre le fouettoit , qu'un troisième diacre chantoit un *miserere* avec des moines , & que le légat étoit à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses états, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges ; il vit ses villes en cendre, & mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII.* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales, c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises les dimanches & les jours de fêtes au son des cloches, & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *saint Louis*, y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage, mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix, parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII. vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Citeaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Seive, trois cents à celle de Belleperche, le tout pour le salut de son âme, comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'église négociait toujours.

Il est très-remarquable que dans l'instrument de cette paix, le comte de Toulouse met toujours le légat avant le roi. « Je jure & promets au légat & au roi d'observer de bonne foi toutes ces choses, & de les faire observer par mes vassaux & sujets, &c. »

Ce n'était pas tout, il céda au pape *Grégoire IX.* le comtat Venaisin au-delà du Rhône, & la suzeraineté de

soixante & treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjudgea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que dans un instrument public l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Frédéric II*. Les terres du comte à la gauche du Rhône étaient un fief impérial. *Frédéric II*. ne ratifia jamais cette extorsion.

Alphonse, frère de *saint Louis*, ayant épousé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Frédéric II*. au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou* comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *saint Louis*, pressé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaissin à l'église romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout ; que cette cession était absolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les loix.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France* reine de Naples, descendante du frère de *saint Louis*, accusée avec trop de vraisemblance d'avoir empoisonné son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que

le 12 juin 1348 ; on y stipula pour prix de la vente la somme de quatre vingt mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari , mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc , Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste , qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI.* acquit la Provence , il l'acquît avec tous ses droits , & voulut les faire valoir en 1464 , comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir , que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime , mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise , fait par *Louis XIV* en 1664 avec *Alexandre VII* , il est dit , qu'on lèvera tous les obstacles , afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi , & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il causait de grandes pertes ; & le pape n'en profitait guère.

Louis XIV. rentra deux fois dans ses droits ; mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico* , *Clément XIII* , l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi

comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième, avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général, chargé des ordres du roi entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, & lui dit, *Monsieur, le roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin delà à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le tems.

AUSTÉRITÉS,

MORTIFICATIONS, FLAGELLATIONS.

QUE des hommes choisis, amateurs de l'étude se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde; qu'ils se soient occupés d'adorer DIEU, & de régler les tems de l'année, comme on le dit des anciens brachmanes, des mages, il n'est rien là que de bon & d'honnête. Il ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enivrante, & du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie & décence. S'ils furent savans, les autres hommes les consultèrent: S'ils furent justes, on les respecta & on les aimait. Mais la superstition, la gueuserie, la vanité ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour apaiser les dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déesse de Syrie qui se fouettaient en son honneur, des prêtres d'*Isis* qui en faisaient autant à certains jours;

des prêtres de Dodone nommés *Saliens* qui se faisaient des blessures ; des prêtres de *Bellone* qui se donnaient des coups de sabre ? des prêtres de *Diane* qui s'ensanglantaient à coups de verges , des prêtres de *Cybèle* qui se faisaient eunuques , des faquirs des Indes qui se chargèrent de chaînes ? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités ?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec de la titimale , & qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans , n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonceaient des clous dans les fesses , & qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays ?

Enfin , la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette ; mais c'est pour expier vos fautes. Je marche tout nud , mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens. Je me nourris d'herbe & de colimaçons ; mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise. Je m'attache un anneau de fer à la verge ; pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux dieux , qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous ferez accoutumés à me respecter ; vous n'aurez pas de peine à m'obéir. Je ferai votre maître au nom des dieux. Et si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés , je le ferai empâler pour apaiser la colère céleste.

Si les premiers faquirs ne prononcèrent pas ces paroles , il est bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces austérités affreuses furent peut-être les origines des sacrifices de sang humain. Des gens qui répandaient leur sang en public à coups de verges , & qui se raillaient les bras & les cuisses pour se donner de la

considération , firent aisément croire à des sauvages imbéciles qu'on devait sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher ; qu'il fallait immoler sa fille pour avoir un bon vent ; précipiter son fils du haut d'un rocher pour n'être point attaqué de la peste ; jeter une fille dans le Nil pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des juifs. (a) Leurs dévots se fouettaient & se fouettent encor les uns & les autres , comme faisaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (b)

Parmi nous , les abbés fouettèrent leurs moines , les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. *Saint Augustin* écrit à *Marcellin le tribun* , qu'il faut fouetter les donatistes comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.

On prétend que ce n'est qu'au dixième siècle que les moines & les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence , s'établit si bien , que le confesseur de *saint Louis* lui donnait très-souvent le fouet. *Henri II.* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de *Canterbéri*. (c) *Raimond* comte de *Toulouse* fut fouetté la corde au cou par un diacre , à la porte de l'église de *saint Giles* , devant le légat *Milon* , comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII.* (d) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III.* à venir aux quatre grandes fêtes aux portes de la cathédrale de *Paris* , présenter des verges aux chanoines pour les fouetter , en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre , que le pape lui avait ôtée après la lui avoir donné en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était

(a) Voyez *confession*.

(b) Voyez *Apulée*.

(c) En 1209.

(d) En 1223.

fort indulgent en ne faisant pas fouetter le roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encor dans saint Pierre de Rome les grands pénitenciers, de longues baguettes au-lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV.* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* & *Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encor une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du troisième siècle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes gens presque nus, une poignée de verge dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jalousies des fenêtres, & se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe; on en voit encor beaucoup en Italie, en Espagne (a) & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du seizième siècle, que les confesseurs fouettaient leurs pénitentes sur les fesses. Une histoire des Pays-Bas, composée par *Meteren*, (b) rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes toutes nues.

Le jésuite *Edmond Auger* confesseur de *Henri III.* (c) engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans.

Dans plusieurs couvens de moines & des religieuses, on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quel-

(a) *Meteren*, *Historia belgica anno 1570.*

(b) *Histoire des flagellans.* pag. 198.

(c) *De Thou* liv. XXVIII.

quefois d'étranges impudicités , sur lesquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile sacré , & dont le sexe & la profession méritent les plus grands égards. (Voyez *expiation.*)

A U T E L S ,

TEMPLES , RITES , SACRIFICES , &c.

IL est universellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent , ni temples , ni autels , ni cierges , ni encens , ni eau bénite , ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis , selon les tems & les lieux , & surtout selon les besoins des fideles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène* , d'*Athenagore* , de *Théophile* , de *Justin* , de *Tertullien* , que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement , dans ces commencemens , la permission de bâtir des temples , mais c'est qu'ils avaient une aversion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant deux cent cinquante ans. Cela se démontre par *Minutius Felix* , qui vivait au troisième siècle. *Vous pensez* , dit-il aux Romains , *que nous cachons ce que nous adorons parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel simulacre érigerons-nous à DIEU puisque l'homme est lui-même le simulacre de DIEU ? Quel temple lui bâtirons-nous , quand le monde , qui est son ouvrage , ne peut le contenir ? Comment enfermerai-je la puissance d'une telle majesté dans une seule maison ? ne vaut-il pas bien*

mieux lui consacrer un temple dans notre esprit & dans notre cœur ?

« Putatis autem nos occultare quod colimus, si de-
 » lubra & aras non habemus ? Quod enim simulacrum
 » DEO fingam, cum si recte existimes sit DEI homo
 » ipse simulacrum ? templum quod ei extruam, cum
 » totus hic mundus ejus opere fabricatus eum capere
 » non possit, & cum homo latius maneam, intrā
 » unam adiculam vim tantæ majestatis includam ?
 » Nonne melius in nostrā dedicandus est mente ? In
 » nostro imo consecrandus est pectore ? »

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'église était alors très-nombreuse. On avait besoin de décorations & de rites qui auraient été jusques-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible long-tems méconnu, & pris seulement pour une petite secte de juifs dissidens.

Il est manifeste que dans le tems où ils étaient confondus avec les juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les juifs qui payaient très-chèrement leurs synagogues s'y feraient opposés ; ils étaient mortels ennemis des chrétiens, & il étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrétiens ne faisaient semblant de mépriser les temples & les autels, que comme le renard disait, que les raifins étaient trop verts

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai DIEU.

La providence, en faisant agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie, résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes, mais ils avaient encor en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits ponti-

ficaux ; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu à peu sous *Constantin* & sous ses successeurs ; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui , dans notre Occident , les bonnes femmes qui entendent le dimanche une basse messe en latin , servie par un petit garçon , s'imaginent que ce rite a été observé de tout tems , qu'il n'y en a jamais eu d'autre , & que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun , est diabolique & toute récente. Une messe basse est sans contredit quelque chose de très-respectable , puisqu'elle a été autorisée par l'église. Elle n'est point du tout ancienne , mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être aujourd'hui pas une seule cérémonie qui ait été en usage du tems des apôtres. Le saint Esprit s'est toujours conformé aux tems. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans saint Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions , également divin dans le galetas & dans le superbe édifice de *Jules II. de Léon X. de Paul III. & de Sixte V.* (Voyez *Eglise primitive.*)

A U T E U R S.

AUTEUR est un nom générique qui peut , comme le nom de toutes les autres professions , signifier du bon & du mauvais , du respectable ou du ridicule , de l'utile & de l'agréable , ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes , qu'on dit également l'auteur de la nature & l'auteur des chansons du pont-neuf , ou l'auteur de l'année littéraire.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses ; du titre , de l'épître dédicatoire & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième , c'est d'écrire.

Quant au titre , s'il a la rage d'y mettre son nom , ce qui est souvent très-dangereux , il faut du moins que ce soit sous une forme modeste ; on n'aime point à voir un ouvrage pieux qui doit renfermer des leçons d'humilité par , *messire ou monseigneur un tel , conseiller du roi en ses conseils , évêque & comte d'une telle ville*. Le lecteur qui est toujours malin , & qui souvent s'ennuie , aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de *l'imitation de JESUS-CHRIST* n'y a pas mis son nom.

Mais les apôtres , dites vous , mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'est pas vrai , ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula son livre *évangile de saint Matthieu* , c'est un hommage qu'on lui rendit depuis. *Saint Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire , & qui dédie son livre à *Théophile* , ne l'intitule point *évangile de Luc*. Il n'y a que *saint Jean* qui se nomme dans l'apocalipse ; & c'est ce qui fit soupçonner que ce livre était de *Cérinthe* qui prit le nom de *Jean* pour autoriser cette production.

Quoi qu'il en puisse être des siècles passés , il me paraît bien hardi dans ce siècle de mettre son nom & ses titres à la tête de ses œuvres. Les évêques n'y manquent pas ; & dans les gros *in-4°*. qu'ils nous donnent sous le titre de *mandemens* , on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houpes ; ensuite il est dit un mot de l'humilité chrétienne , & ce mot est suivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui sont , ou d'une autre communion , ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucault* n'intitula point

ses

ses pensées par monseigneur le duc de la Rochefoucault pair de France , &c.

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation dans laquelle il y a de très-beaux morceaux , soit annoncée par *Monsieur , &c.* ci-devant professeur de l'université , docteur en théologie , recteur , précepteur des enfans de M. le duc de membre d'une académie & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court , plus philosophique , moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités , personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée à la vanité dédaigneuse :

*Delà vient cet amas d'ouvrages mercénaires ,
Stances , odes , sonnets , épîtres lumineaires
Où toujours le héros passe pour sans pareil ,
Et fût-il louche & borgne , est réputé soleil.*

Qui croirait que *Rohaut* soit-disant physicien , dans sa dédicace au duc de *Guise* , lui dit , *que ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques , les loix fondamentales de l'état , & les droits des souverains.* Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* feraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait *Henri IV* ?

On ne fait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent , comme les capucins chez nous viennent présenter des salades à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement ; & jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit , excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres* dans le même sens que

Quest. sur l'Encycl. Tom. II.

M

des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de *Raphaël*, & que le cocher de Vertamont était poète.

Les préfaces sont un autre écueil ; Le *Moi* est haïssable , disait *Pascal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez ; car vous devez savoir que l'amour-propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui ; s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée, devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissemens du public..... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de suffrages illustres, votre pièce est oubliée pour jamais.

Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troisième acte, & que la princesse découvre trop tard dans le quatrième les tendres sentimens de son cœur pour son amant ; à cela je réponds que..... Ne réponds point, mon ami, car personne n'a parlé ni ne parlera de ta princesse. Ta pièce est tombée parce qu'elle est ennuyeuse & écrite en vers plats & barbares ; ta préface est une prière pour les morts ; mais elle ne les ressuscitera pas.

D'autres attestent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur système sur les possibles, sur les supralapiaires ; sur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens, & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que personne ne t'entend, puisque personne ne te lit.

On est inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des insipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux systèmes fondés sur d'anciennes rêveries, & de petites historiottes prises dans des histoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre ?

fongez qu'il doit être neuf & utile , ou du moins infiniment agréable.

Quoi ! du fond de votre province vous m'assassinerez de plus d'un *in-4^o*. pour m'apprendre qu'un roi doit être juste , & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula* ? vous ferez imprimer vos sermons qui ont endormi votre petite ville inconnue ! vous mettrez à contribution toutes nos histoires pour en extraire la vie d'un prince sur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux !

Si vous avez écrit une histoire de votre tems , ne doutez pas qu'il ne se trouve quelque éplucheur de chronologie , quelque commentateur de gazette qui vous relèvera sur une date , sur un nom de baptême , sur un escadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors , corrigez-vous vite.

Si un ignorant , un folliculaire se mêle de critiquer à tort & à travers , vous pouvez les confondre , mais nommez-le rarement , de peur de souiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style , ne répondez jamais ; c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade , contentez-vous de vous bien porter , sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé. Et surtout , souvenez-vous que le public s'embarrasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain , & vingt folliculaires font l'extrait , la critique , l'appologie , la satire de ces compilations , dans l'idée d'avoir aussi du pain ; parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont les vendredis demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie , qui ne les regardent pas , parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques.

Ils s'en retournent avec une permission tacite de faire vendre & débiter par tout le royaume , leurs *historiettes* ,

leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Regis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes sur les anguilles*; un *nouveau choix de vers*, un *système sur l'origine des cloches*; les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ses gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit, de leurs *opuscules*, tout le mal qu'il peut. Les lésés viennent se plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on se bat à coups de poing chez l'apothicaire *Le Lièvre*; la scène finit par mener le folliculaire au Four-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs* !

Ces pauvres gens se partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendiants; mais n'ayant point fait de vœux, leur société ne dure que peu de jours; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoi qu'ils n'aient nul bénéfice à espérer. Et cela s'appelle *des auteurs* !

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profession. C'est un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever son fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la société à vingt-quatre, parce que le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain; il devient folliculaire; il infecte la basse littérature & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs* !

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire ou dans la philosophie, qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont, parmi les gens de lettres, ce que les frêlons sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie; mais surtout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuse à raconter une singulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, professeur en théologie. Il lit dans la *philosophie de l'histoire* de ce bon abbé *Bazin*, que jamais aucun auteur n'a cité un passage de *Moyse* avant *Longin*, qui vécut & mourut du tems de l'empereur *Aurélien*. Aussi-tôt le zèle de *saint François* s'allume : *Viret* crie que cela n'est pas vrai, que plusieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moyse*; que *Joseph* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* est un impie qui veut détruire les sept sacremens. Mais, cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'est dire il a vécu, il a écrit en tel tems. Le citer c'est rapporter un de ses passages, comme *Moyse* le dit dans son exode, comme *Moyse* a écrit dans sa genèse. Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un seul passage de *Moyse*, quoiqu'il soit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité vous êtes un auteur bien malin, mais on saura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV.* seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages; on y a trouvé des propositions erronées, des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'aient pas été censurés !

A U T O R I T É.

MISÉRABLES humains , soit en robe verte , soit en turban , soit en robe noire , ou en surplis , soit en manteau & en rabat , ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison ; ou consentez à être bafoués dans tous les siècles comme les plus impertinens de tous les hommes , & à subir la haine publique comme les plus injustes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnez *Galilée* , & moi je vous en parle pour la cent & unième ; & je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire , je veux qu'on grave à la porte de votre St. Office.

Ici sept cardinaux assistés de frères mineurs , firent jeter en prison le maître à penser de l'Italie , âgé de soixante & dix ans ; le firent jeûner au pain & à l'eau parce qu'il instruisait le genre humain & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathédries d'*Aristote* , & on statua favorablement & équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le flagirite , dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté qui n'a pas de grandes facultés , fit un décret contre les idées innées , & fit ensuite un décret pour les idées innées , sans que ladite faculté fût seulement informée par ses bedauts de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation , & parties ont été assignées par exploit.

On a faisi à la douane des pensées vingt-un volumes *in-folio*, dans lesquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toujours trois angles ; qu'un père est plus âgé que son fils, que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, & on décida pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*, & on se pavana dans le quartier de l'université.

A X E.

D'OU vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur ? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, & s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, & qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'un période d'un nombre prodigieux d'années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur ; & que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur ; que les Egyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté ? Ce mouvement de l'écliptique formerait un période d'environ deux millions d'années ; ce n'est point cela qui effraie ; car la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-neuf mille ans, qui fait la précession des équinoxes ; & il est aussi aisé à la nature de produire une rotation de vingt mille

siècles , qu'une rotation de deux cent quatre-vingt-dix siècles.

On s'est trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient , selon *Hérodote* , une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition , dont parle *Hérodote* , n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique ; c'est tout autre chose.

Les prétendus savans d'Egypte disaient que le soleil , dans l'espace de onze mille années , s'était couché deux fois à l'orient & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coïncidé ensemble , quand toute la terre aurait eu la sphère droite , & que partout les jours eussent été égaux aux nuits , le soleil ne changerait pas pour cela son coucher & son lever. La terre aurait toujours tourné sur son axe d'occident en orient , comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le soleil à l'orient n'est qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte , & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les satyres qui chantaient & dansaient à la suite d'*Osiris* , avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde , avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain ; & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé ; avec le roi *Psaméticus* qui donna sa fille à un voleur pour le récompenser de lui avoir pris son argent très-adroitement , &c. &c. &c. &c. &c.

Ancienne histoire , ancienne astronomie , ancienne physique , ancienne médecine , (à *Hippocrate* près) ancienne géographie ; ancienne métaphysique , tout cela n'est qu'ancienne absurdité , qui doit faire sentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a , sans doute , plus de vérité dans deux pages

de l'encyclopédie concernant la physique , que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie , dont pourtant on regrette la perte.

B A B E L.

BABEL signifiait , chez les orientaux , DIEU le père , la puissance de DIEU , la porte de DIEU , selon que l'on prononçait ce nom. C'est delà que Babylone fut la ville de DIEU , la ville sainte. Chaque capitale d'un état était la ville de DIEU , la ville sacrée. Les Grecs les appellèrent toutes *Hierapolis* , & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc la tour du père DIEU.

Joseph à la vérité dit , que Babel signifiait *confusion*. Calmet dit après d'autres , que *Bilba* , en Caldéen signifie *confondue* ; mais tous les orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de *confusion* serait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant *Rabelais* , qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce* à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit , les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse tour de Babel. *Saint Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé *Jacult* , lui en donnait quatre-vingt & un mille. *Paul Lucas* en a vu les restes , & c'est bien voir à lui ; mais ces dimensions ne sont pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu savoir comment les enfans de Noé , (a) ayant partagé entr'eux les isles des nations , s'éta-

(a) Genèse ch. X. v. 5.

blissant en divers pays dont chacun eut sa langue, ses familles & son peuple particulier, tous les hommes se trouvèrent ensuite dans la plaine de Sénaar pour y bâtir une tour, en disant : (a) Rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre.

La genèse parle des états que les fils de Noé fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie vinrent tous à Sénaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la construction de la tour de Babel en 1771; c'est-à-dire, cent quinze ans après la destruction du genre humain, & pendant la vie même de Noé.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité; tous les arts renaquirent en bien peu de tems. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né, selon la bible, environ quatre cents ans après le déluge; & déjà on voyait une suite de rois puissans en Egypte & en Asie. *Bochart* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systèmes & de mots phéniciens & caldéens qu'ils n'entendent point; ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'isle de Chypre pour Tyr; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné, après plusieurs siècles, les livres sacrés pour nous rendre plus gens de bien, & non pour faire de nous des géographes & des chronologistes & des étymologistes.

Babel est Babylone; elle fut fondée, selon les historiens Persans, (b) par un prince nommé *Támu-rath*. La seule connaissance qu'on ait de ses antiquités,

(a) Ch. XI. v. 2 & 4.

(b) Voyez la *bibliothèque orientale*.

consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cent trois années, envoyées par *Callisthène* par ordre d'*Alexandre*, à son précepteur *Aristote*. A cette certitude se joint une probabilité extrême qui lui est presque égale ; c'est qu'une nation qui avait une suite d'observations célestes depuis près de deux mille ans, était rassemblée en corps de peuple, & formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques assignées au déluge, n'ait été connu ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'est pas moins triste qu'il ne soit resté sur la terre, chez les auteurs profanes, aucun vestige de la tour de Babel : rien de cette histoire de la confusion des langues ne se trouve dans aucun livre : cette aventure si mémorable fut aussi inconnue de l'univers entier que les noms de *Noé*, de *Matusalem*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve*.

Cet embarras afflige notre curiosité. *Hérodote* qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Réhu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* est inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques Arabes & quelques Persans modernes qui aient fait mention de *Nembrod* en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de siècles ; mais heureusement c'est un guide infailible.

Hérodote qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de son tems, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de

Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Milyta*, déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour se prostituer aux étrangers ; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des *mille & une nuit* ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cent soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mézerai* s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cent soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Ste. Geneviève, & de se prostituer à tous les passans pour de l'argent ?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encor plus absurde dans le siècle des *Xerxès* où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le serait dans celui de *Charlemagne*. Les orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de tems immémorial. On voit même dans *l'histoire juive*, que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi ; (a) *Samuel*, pour les en détourner & pour conserver son autorité, dit, qu'un roi les tyrannisera, qu'il prendra la dixme des vignes & des blés pour donner à ses eunuques. Les rois accomplirent cette prédiction, car il est dit dans le troisième livre des rois ; que le roi *Achab* avait des eunuques ; & dans

(a) Livre I. des rois ch. VIII. v. 15. ch. XXII. v. 9. ch. VIII. v. 6. ch. IX. v. 52.

ch. XXIV. v. 12. & ch. XXV. v. 19.

le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Johachim* & *Jédéchias* en avaient aussi.

Il est parlé long-tems auparavant dans la genèse des eunuques du pharaon, (a) & il est dit que *Putiphar*, à qui *Joséph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone, une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur faisait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaste bordel comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces sottises ; *non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.*

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses Babyloniennes se prostituaient par pitié au premier venu, parce qu'il est dit, dans la sainte écriture, que les Ammonites faisaient passer leurs enfans par le feu en les présentant à *Moloch*. Mais cet usage de quelques hordes barbares, cette superstition de faire passer ses enfans par les flammes, ou même de les brûler sur des bûchers en l'honneur de je ne sais quel *Moloch*, ces horreurs iroquoises d'un petit peuple infame ont-elles quelque rapport avec une prostitution si incroyable chez la nation la plus jalouse & la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui se passe chez les Iroquois fera-t-il parmi nous une preuve des usages de la cour d'Espagne ou de celle de France ?

Il apporte encor en preuve la fête des Lupercales

(a) Chap. XXXVII. v. 36.

chez les Romains , pendant laquelle , dit-il , des jeunes gens de qualité & des magistrats respectables couraient nuds par la ville , un fouet à la main , & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui se présentaient à eux sans rougir , dans l'espérance d'obtenir par-là une plus heureuse délivrance.

Premièrement , il n'est point dit que ces Romains de qualité courussent tout nuds ; *Plutarque* , au contraire , dit expressément dans ses demandes sur les Romains , qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

En second lieu , il semble à la manière dont s'exprime le défenseur des coutumes infâmes , que les dames romaines se troussaient pour recevoir les coups de fouet sur leur ventre nud ; ce qui est absolument faux.

Troisièmement , cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone , qui ordonne aux femmes & aux filles du roi , des satrapes & des mages , de se vendre & de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain , ni les mœurs des nations ; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs qui presque tous se contredisent , il faut alors proposer son sentiment avec modestie , il faut savoir douter , secouer la poussière du collège , & ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote , ou *Ctésias* , ou *Diodore* de Sicile rapportent un fait ; vous l'avez lu en grec ; donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'*Euclide* ; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons . mais tous les esprits ne se corrigeront pas si-tôt ; & il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivées tout-d'un-coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte

écriture. Nous n'expliquons , nous n'examinons même aucun miracle : nous les croyons d'un foi vive & sincère comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'empire romain a produit plus de confusion & plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguste* jusques vers le tems des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant six siècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une seule langue. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les loix sous lesquelles vivaient cent nations, étaient écrites en latin ; & le grec servait d'amusement : le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille parlait pour l'Asie mineure, sûr d'être entendu partout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamasque qui voyage dans les petits cantons Suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'est un des plus grands fléaux de la vie.



B A C C H U S.

DE tous les personnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane , *Bacchus* est le plus important pour nous. Je ne dis pas par la belle invention que tout l'univers , excepté les Juifs , lui attribua , mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les aventures véritables de *Moyse*.

Les anciens poëtes font naître *Bacchus* en Egypte ; il est exposé sur le Nil ; & c'est delà qu'il est nommé *Misès* par le premier *Orphée* , ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux* , à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa* , qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare , qu'il passa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes , de femmes & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer ; l'*Hidaspe* en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter ; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrsé ; il grava ses loix sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moyse*.

Vossius est , je pense , le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a poussé tout aussi loin ; mais il ajoute , dans sa *démonstration évangélique* , que non-seulement *Moyse* est *Bacchus* , mais qu'il est encor *Osiris* & *Tiphon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin ; *Moyse* , selon lui , est *Esculape* , *Amphion* , *Apollon* , *Adonis* , *Priape* même. Il est assez

plaisant

plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moyse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis & Moyse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape*, est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent chez les gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de *Moyse* pouvait être comparée au sceptre de *Priape*; (a) *sceptrum tribuitur Priapo, virga Mosi*. Ces démonstrations ne sont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de *Troye*, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans sa cuisse.

Nous nous arrêtons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'*Egypte*, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés juifs ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes, & ensuite les Grecs n'aient voulu imiter l'histoire de *Moyse*. La difficulté consistera seulement à savoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

A l'égard des Egyptiens, il est très-vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moyse*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien *Joseph* & *Philon* n'auraient pas manqué de se prévaloir de ce mot. *Joseph* dans sa réponse à *Apion* se fait un devoir de citer tous les auteurs d'*Egypte* qui ont fait mention de *Moyse*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ces mi-

(a) *Demonst. Evangel.* pag. 79. 87. & 110.

racles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur Egyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du passage miraculeux de la mer Rouge &c. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moyse* avec le profane *Bacchus*.

Il est de la plus grande évidence que si un seul auteur Egyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moyse*, toute la synagogue d'Alexandrie, toute l'église disputante de cette fameuse ville, aurait cité ce mot, & en aurait triomphé, chacune à sa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire : c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun Egyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui ensanglanta le Nil, & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée ? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic*, un Sicambre subjuga la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons, les Danois & les Normands vinrent tour-à-tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le criait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moyse*, de *Josué*, de *Gédéon*, de *Samson* & de tant de prophètes : l'univers s'est tû cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai, puisque tout cela se trouve dans la sainte écriture approuvée par l'église ; de l'autre il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la providence, & soumettons-nous.

Les Arabes qui ont toujours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables in-

ventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs ! On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au tems des *Ptolomées* ; ils regardaient cette communication comme un sacrilège ; & *Joseph* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours ; & le poète tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Joseph* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si long-tems inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté, qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias* ; & cet exemplaire encor avait été long-tems oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, selon le quatrième livre des rois, six cent vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, & dans les tems les plus florissans de la Grèce. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encor leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdras* les restaurât au bout de soixante & dix ans ; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Matusalem*, de *Sech*, d'*Enoch*, de *Cain*,

d'*Eve* , de son funeste serpent , de l'arbre de la science , tous ces noms leur ont été de tout tems inconnus : & ils n'eurent une faible connoissance du peuple juif que long-tems après la révolution que fit *Alexandre* en Asie & en Europe. L'historien *Joseph* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa réponse à *Appion* qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit : car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude* ; & *Joseph* écrivit sous *Vespasien*.

(a) « Comme le pays que nous habitons est éloigné de la mer , nous ne nous appliquons point au commerce , & n'avons point de communication avec les autres nations. Nous nous contentons de cultiver nos terres qui sont très-fertiles ; & travaillons principalement à bien élever nos enfans , parce que rien ne nous paraît si nécessaire que de les instruire dans la connoissance de nos saintes loix , & dans une véritable piété qui leur inspire le desir de les observer. Ces raisons ajoutées à ce que j'ai dit & à cette manière de vie qui nous est particulière , font voir que dans les siècles passés nous n'avons point eu de communication avec les Grecs , comme ont eu les Egyptiens & les Phéniciens..... Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation n'étant point voisine de la mer , n'affectant point de rien écrire , & vivant en la manière que je l'ai dit , elle ait été peu connue ? »

Après un aveu aussi authentique du Juif le plus entêté de l'honneur de sa nation qui ait jamais écrit , on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de *Bacchus* dans les livres sacrés des Hébreux , ni même aucune autre fable , comme le sacrifice d'*Iphigénie* , celui du fils d'*Idoménée* , les travaux d'*Hercule* , l'aventure d'*Euridice* &c. la quantité d'anciens récits qui se ressemblent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les

(a) Réponse de *Joseph*. Traduction d'*Arnaud d'Andilli*. chap. V.

Hébreux ont mis en histoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux esprits se rencontrent ? Enfin , DIEU l'a permis ; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient dit les mêmes choses que les Juifs ? Ne lisons l'ancien testament que pour nous préparer au nouveau ; & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfaisance , de modération , d'indulgence , & d'une véritable charité.

D E B A C O N ,

E T D E L' A T T R A C T I O N .

LE plus grand service peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philosophie , a été de deviner l'attraction.

Il disait sur la fin du seizième siècle , dans son livre de *la nouvelle méthode de savoir* ,

« Il faut chercher s'il n'y aurait point une espèce
» de force magnétique qui opère entre la terre & les
» choses pesantes , entre la lune & l'océan , entre les
» planètes.... Il faut ou que les corps graves soient
» poussés vers le centre de la terre , ou qu'il en soient
» mutuellement attirés ; & , en ce dernier cas , il est
» évident que plus les corps en tombant s'approchent
» de la terre , plus fortement ils s'attirent.... Il faut
» expérimenter si la même horloge à poids ira plus
» vite sur le haut d'une montagne ou au fond d'une
» mine. Si la force des poids diminue sur la montagne
» & augmente dans la mine , il y a apparence que la
» terre a une vraie attraction. »

Environ cent ans après , cette attraction , cette gravitation , cette propriété universelle de la matière , cette cause qui retient les planètes dans leurs orbites ,

qui agit dans le soleil , & qui dirige un fêtu vers le centre de la terre , a été trouvée , calculée & démontrée par le grand *Newton* ; mais quelle sagacité dans *Bacon* de Verulam de l'avoir soupçonnée lorsque personne n'y pensait ?

Ce n'est pas là de la matière subtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois sur eux-mêmes quoique tout fût plein ; ce n'est pas de la matière globuleuse formée des ces dés , ni de la matière cannelée. Ces grotesques furent reçus pendant quelque tems chez les curieux ; c'était un très-mauvais roman ; non-seulement il réussit comme *Cyrus* & *Pharamond* , mais il fut embrassé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon* , *Galilée* , *Toricelli* & un très-petit nombre de sages , il n'y avait alors que des aveugles en physique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée ; & lorsqu' enfin on eut découvert & démontré l'attraction , la gravitation & ses loix , on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers ressorts de la nature , ne sont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les causes du mouvement , du ressort , de la génération , de l'immutabilité des espèces , du sentiment , de la mémoire , de la pensée , ne sont elles pas très-occultes ?

Bacon soupçonna , *Newton* démontra l'existence d'un principe jusqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là , jusqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut assez sage en démontrant les loix de l'attraction pour dire qu'il en ignorait la cause , il ajouta que c'était peut-être une impulsion , peut-être une substance légère prodigieusement élastique , répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'appivoiser par ces *peut-être* , les esprits effarouchés du mot d'*attraction* , & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand & universel phénomène , s'expliqua ainsi , lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encor fort à la mode.

« On voit l'or , le plomb , le papier , la plume tomber également vite & arriver au fond du récipient en même tems dans la machine pneumatique.

» Ceux qui tiennent encor pour le plein de *Descartes* , pour les prétendus effets de la matière subtile , ne peuvent rendre aucune bonne raison de ce fait ; car les faits sont leurs écueils. Si tout était plein , quand on leur accorderait qu'il pût y avoir alors du mouvement , (ce qui est absolument impossible) au-moins cette prétendue matière subtile remplirait exactement le récipient ; elle y ferait en aussi grande quantité que de l'eau ou du mercure qu'on y aurait mis ; elle s'opposerait au-moins à cette descente si rapide des corps : elle résisterait à ce large morceau de papier selon la surface de ce papier , & laisserait tomber la balle d'or ou de plomb beaucoup plus vite. Mais ces chûtes se font au même instant ; donc il n'y a rien dans le récipient qui résiste ; donc cette prétendue matière subtile ne peut faire aucun effet sensible dans ce récipient ; donc il y a une autre force qui fait la pesanteur.

» En vain dirait-on qu'il reste une matière subtile dans ce récipient , puisque la lumière le pénètre. Il y a bien de la différence ; la lumière qui est dans ce vase de verre n'en occupe certainement pas la cent millième partie ; mais , selon les cartésiens , il faut que leur matière imaginaire remplisse bien plus exactement le récipient que si je le supposais rempli d'or , car il y a beaucoup de vide dans l'or ; & ils n'en admettent point dans leur matière subtile.

» Or , par cette expérience , la pièce d'or qui pèse

» cent mille fois plus que le morceau de papier , est
» descendue aussi vite que le papier ; donc la force qui
» l'a fait descendre a agi cent mille fois plus sur lui que
» sur le papier , de même qu'il faudra cent fois plus
» de force à mon bras pour remuer cent livres que pour
» remuer une livre ; donc cette puissance qui opère la
» gravitation , agit en raison directe de la masse des
» corps. Elle agit en effet tellement sur la masse des
» corps , non selon les surfaces , qu'un morceau d'or
» réduit en poudre , descend dans la machine pneuma-
» tique aussi vite que la même quantité d'or étendue
» en feuille. La figure du corps ne change ici en rien
» leur gravité ; ce pouvoir de gravitation agit donc sur
» la nature interne des corps , & non en raison des su-
» perficies.

» On n'a jamais pu répondre à ces vérités pressantes
» que par une supposition aussi chimérique que les tour-
» billons. On suppose que la matière subtile prétendue ,
» qui remplit tout le récipient , ne pèse point. Etrange
» idée , qui devient absurde ici ; car il ne s'agit pas dans
» le cas présent d'une matière qui ne pèse pas ; mais
» d'une matière qui ne résiste pas. Toute matière résiste
» par sa force d'inertie. Donc si le récipient était plein ,
» la matière quelconque qui le remplirait résisterait in-
» finiment ; cela paraît démontré en rigueur.

» Ce pouvoir ne réside point dans la prétendue ma-
» tière subtile. Cette matière serait un fluide ; tout
» fluide agit sur les solides en raison de leurs super-
» ficies ; ainsi le vaisseau présentant moins de surface
» par sa proue , fend la mer qui résisterait à ses flancs.
» Or quand la superficie d'un corps est le carré de son
» diamètre , la solidité de ce corps est le cube de ce
» même diamètre ; le même pouvoir ne peut agir à la
» fois en raison du cube & du carré ; donc la pesan-
» teur , la gravitation n'est point l'effet de ce fluide.
» De plus , il est impossible que cette prétendue matière

» subtile ait d'un côté assez de force pour précipiter un
» corps de cinquante-quatre mille pieds de haut en une
» minute , (car telle est la chute des corps) & que de
» l'autre elle soit assez impuissante pour ne pouvoir
» empêcher le pendule du bois le plus léger de re-
» monter de vibration en vibration dans la machine
» pneumatique donc cette matière imaginaire est sup-
» posée remplir exactement tout l'espace. Je ne craindrai
» donc point d'affirmer , que , si l'on découvrait jamais
« une impulsifion , qui fût la cause de la pesanteur des
» corps vers un centre , en un mot , la cause de la
» gravitation , de l'attraction universelle , cette impul-
» sion serait d'une toute autre nature que celle qui nous
» est connue. »

Cette philosophie fut d'abord très-mal reçue ; mais il y a des gens dont le premier aspect choque & auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile ; mais l'auteur du *spectacle de la nature* , n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à l'esprit humain , lorsqu'à la fin de son *histoire du ciel* il a voulu donner des ridicules à *Newton* , & ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molière* ?

(a) Il vaudrait mieux, dit-il , se tenir en repos que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer & à mesurer des actions imaginaires , & qui ne nous apprennent rien , &c.

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée* , *Kepler* & *Newton* nous ont appris quelque chose. Ce discours de M. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que M. *Algarotti* rapporte dans le *Neutoniano per le dame* , d'un brave Italien qui disait : *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruisse ?*

Pluche va plus loin , (b) il raille ; il demande com-

(a) Tom. II. pag. 299.

(b) Pag. 300.

ment un homme dans une encognure de l'église Notre-Dame n'est pas attiré & collé à la muraille ?

Huyghens & Newton auront donc en vain démontré , par le calcul de l'action des forces centrifuges & centripètes , que la terre est un peu aplatie vers les poles. Vient un *Pluche* qui vous dit froidement , (*a*) que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air , & que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil*

Voilà , je l'avoue , une plaisante raison. Il s'agissait alors de savoir si , par les loix mathématiques , le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent soixante & dix-huitième ; & on veut nous persuader que si la chose est ainsi , ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales , mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent soixante & dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante & dix-sept.

Le même *Pluche* continuant ses railleries de collègue , dit ces propres paroles : « Si l'attraction a pu élargir » l'équateur.... qui empêchera de demander si ce n'est » pas l'attraction qui a mis en saillie le devant du globe » de l'œil , ou qui a élané au milieu du visage de » l'homme ce morceau de cartilage qu'on appelle le » nez ? (*b*) »

Ce qu'il y a de pis , c'est que l'*histoire du ciel & le spectacle de la nature* contiennent de très-bonnes choses pour les commercans , & que les erreurs ridicules prodiguées à côté de vérités utiles , peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encor formés.

(*a*) Pag. 319.

(*b*) En effet , *Maupertuis* , dans un petit livre intitulé *la*

Vénus physique , avança cette étrange opinion.

B A D A U T.

QUAND on dira que *badaut* vient de l'italien *badare*, qui signifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre son tems*, on ne dira rien que d'assez vraisemblable. Mais il serait ridicule de dire avec le dictionnaire de Trévoux que *badaut* signifie *sot*, *niais*, *ignorant*, *stolidus*, *stupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauts partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

B A I S E R.

J'EN demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoiselles ; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les favans & les gens sérieux auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baiser dans les comédies du tems de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la

mère coquette de Quinault demande des baisers à Laurette : elle lui dit ;

*Tu n'es donc pas content ? vraiment c'est une honte ;
Je t'ai baisé deux fois.*

Champagne lui répond ;

Quoi , tu baisses par compte ?

Les valets demandaient toujours des baisers aux foubrettes ; on se baissait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade & très-insupportable , surtout dans des acteurs assez vilains , qui faisaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers , qu'il en aille chercher dans le *Pastor Fido* ; il y a un chœur entier où il n'est parlé que de baisers (a) ; & la pièce n'est fondée que

(a) *Bacci pur bocca curiosa e scaltra*

O seno, ô fronté, ô mano : unqua non fia

Che parte alcuna in bella donna bacci,

Che bacciatrice fia.

Se non la bocca ; ove l'una alma, & l'altra

Corre, e si baccia anche ella, e con vivaci

Spiriti pellegrini

Dà vita al bel' tesoro,

Di baccianti rubini &c.

Il y a quelque chose de semblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baisers dans votre ardente flamme,

Si vous pressez belle gorge & beaux bras,

C'est vainement ; ils ne les rendent pas.

Baisez la bouche , elle répond à l'ame.

L'ame se colle aux lèvres de rubis,

Aux dents d'ivoire , à la langue amoureuse.

Ame contre ame alors est fort heureuse.

Deux n'en font qu'une ; & c'est un paradis.

sur un baiser que *Mirtillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu du Colin-Maillard , *un baccio molto saporito*.

On connaît le chapitre sur les baisers , dans lequel *Jean de la Caza* archevêque de Bénévent dit , qu'on peut se baiser de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement ; & il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiser était une manière de saluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés avant de tuer *César* , lui baisèrent le visage , la main & la poitrine. *Tacite* dit , que lorsque son beau-père *Agricola* revint de Rome , *Domitien* le reçut avec un froid baiser , ne lui dit rien , & le laissa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à saluer son supérieur en le baisant , appliquait sa bouche à sa propre main , & lui envoyait ce baiser qu'on lui rendait de même si on voulait.

On employait même ce signe pour adorer les Dieux. *Job* , dans sa parabole , (a) qui est peut-être le plus ancien de nos livres connus , dit , « qu'il n'a point » adoré le soleil & la lune comme les autres Arabes , » qu'il n'a point porté sa main à sa bouche en regardant » ces astres. »

Il ne nous est resté , dans notre Occident , de cet usage si antique , que la civilité puérile & honnête , qu'on enseigne encor dans quelques petites villes aux enfans , de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baisant ; c'est ce qui rend l'assassinat de *César* encor plus odieux. Nous connaissons assez les baisers de *Judas* ; ils sont devenu proverbe.

(a) *Job* chap. XXXI.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza* autre capitaine, lui dit ; (a) *Bon jour mon frère, & il prit de sa main le menton d'Amaza pour le baiser, & de l'autre main il tira sa grande épée & l'assassina d'un seul coup, si terrible que toutes ses entrailles lui sortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiser dans les autres assassinats assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna *Judith* au capitaine *Holoferne* avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi ; mais il n'en est pas fait mention, & la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de *Shakespear* nommée *Othello*, cet *Othello* qui est un Nègre, donne deux baisers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens, mais des partisans de *Shakespear* disent que c'est la belle nature, surtout dans un Nègre.

Lorsqu'on assassina *Jean Galeas Sforza* dans la cathédrale de Milan le jour de St. Etienne, les deux *Médicis* dans l'église de la *Reparata*, l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres ; du moins on ne les baïsa pas.

Il y avait chez les anciens je ne fais quoi de symbolique & de sacré attaché au baiser, puisqu'on baïfait les statues des dieux & leurs barbes, quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés les baïsaient aux mystères de *Cérès* en signe de concorde.

Les premiers chrétiens & les premières chrétiennes se baïsaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baiser, le baiser de paix, le baiser de frère & de sœur,

(a) Liv. II. des rois chap. II.

agion filéma. Cet usage dura plus de quatre siècles , & fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baisers de paix , ces agapes d'amour , ces noms de *frère* & de *sœur* , qui attirèrent long-tems aux chrétiens peu connus , ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtresses de *Vesta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone* & dans d'autres auteurs profanes que les dissolus se nommaient *frère* & *sœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-sept sociétés chrétiennes différentes , comme il y en eut neuf chez les Juifs en comptant les deux espèces de Samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnostique* qui fut d'abord si honorable & qui signifiait *savant* , *éclairé* , *pur* , devint un terme d'horreur & de mépris , un reproche d'hérésie. *Saint Epiphane* au troisième siècle prétendait qu'ils se chatouillaient d'abord les uns les autres , hommes & femmes , qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques , & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers ; que le mari disait à sa femme , en lui présentant un jeune initié , *fais l'agape avec mon frère* ; & qu'ils faisaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste langue française (a) ce que *saint Epiphane* ajoute en grec. Nous

(a) En voici la traduction littérale en latin : (*) « Postquam „ enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum , insuper „ blasphemiam suam in cœlum extendunt. Et suscipit quidem muliercula , itemque vir fluxum à masculo in proprias suas manus , „ & stant ad cœlum intuentes , & immunditiam in manibus habentes , „ & precantur nimirum stratiotici quidem & gnostici appellati , „ ad patrem , ut aiunt , universorum , offerentes ipsum hoc quod

(*) *Epiphane* contra hæres. liv. I. tom. II.

dirons seulement que peut-être on en imposa un peu à ce saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle; & que tous les hérétiques ne sont pas de vilains débauchés.

La secte des piétistes, en voulant imiter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, & en s'appellant *mon frère, ma sœur*; c'est ce que m'avoua, il y a vingt-ans, une piétiste fort jolie & fort humaine. L'ancienne

„ in manibus habent & dicunt : offerimus tibi hoc donum corpus
 „ CHRISTI. Et sic ipsum edunt, assumentes suam ipsorum immun-
 „ diciam, & dicunt, hoc est corpus CHRISTI, & hoc est pascha.
 „ Ideo patiuntur corpora nostra, & coguntur confiteri passionem
 „ CHRISTI. Eodem verò modo etiam de foemina, ubi contigerit
 „ ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsa immun-
 „ ditiei sanguinem acceptum in communi edunt, & hic est (inquiunt)
 „ sanguis CHRISTI. „

Traduction française.

„ Après s'être tous prostitués, ils étaient leur infamie à la face
 „ du ciel. Les hommes & les femmes mettent dans leurs mains la
 „ liqueur qu'ils ont répandue. Ils les élèvent en se tenant debout;
 „ & tant stratotiques que gnostiques ils adressent en cette posture
 „ leurs prières à DIEU qu'ils appellent le père de l'univers; ils
 „ lui offrent la semence qui est dans leurs mains; & ils disent,
 „ nous te présentons cette offrande du corps de CHRIST; c'est
 „ ainsi qu'ils le mangent en avalant avec lui leur propre semence;
 „ & ils disent, c'est-là le corps de CHRIST, c'est la pâque; c'est
 „ pourquoi nos corps souffrent & sont contraints de confesser la
 „ passion de CHRIST. Si une femme de cette communauté a ses
 „ règles, ils prennent ce sang, ils en boivent avec elle : c'est,
 „ disent-ils, le sang de CHRIST. „

Comment *saint Epiphane* osa-t-il reprocher des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés chrétiennes si elle n'avait pas donné lieu à ses accusations? & comment osa-t-il les accuser s'ils étaient innocens? ou *saint Epiphane* était le plus extravagant des calomnieux, ou ces gnostiques étaient les dissolus les plus infâmes, & en même tems les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment sauver le berceau de notre église triomphante des horreurs d'un tel scandale? Certes rien n'est plus propre à nous faire rentrer en nous-même, à nous faire sentir notre extrême misère.

coutume

coutume de baiser sur la bouche , les piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre manière de saluer les dames en France , en Allemagne , en Italie , en Angleterre ; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche , & même en Espagne. Ce qui est singulier , c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France où les dames eurent toujours plus de liberté que partout ailleurs , mais *chaque pays à ses cérémonies* , & il n'y a point d'usage si général , que le hasard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité , un affront , qu'une dame honnête , en recevant la première visite d'un seigneur , ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume* , dit Montagne , (a) & *injurieuse à nos dames d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite , pour mal plaisant qu'il soit*. Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille & laide , il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; & c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agappes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les orientaux , afin qu'elles ne baisassent que leurs pères & leurs frères. Coutume long-tems introduire en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur , & delà plus bas ; tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate ; les petites glandes des lèvres , leur tissu spongieux , leurs mammelons veloutés , leur peau fine , chatouilleuse , leur donne un sentiment exquis & voluptueux ,

(a) Liv. III. chap. V.

Quest. sur l'Encycl. Tom. II.

lequel n'est pas fans analogie avec une partie plus cachée & plus sensible encor. La pudeur peut souffrir d'un baïser long-tems savouré entre deux piétistes de dix-huit ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine, les tourtelles & les pigeons, sont les seules qui connaissent les baïfers; delà est venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on ait abusé. Le baïser destiné par la nature à la bouche, a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On fait de quoi les templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce sujet intéressant, quoique Montagne dise, *il en faut parler sans vergogne; nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir, & nous n'oserions prononcer qu'entre les dents choses agréables.*

B A L A , B A T A R D S.

BALA servante de *Rachel*, & *Zelpha* servante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob*; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, aussi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux sœurs *Lia* & *Rachel*. Il est vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au-lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierry bâtard de *Clovis*, hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par son père.

Plusieurs rois d'Espagne & de Naples ont été bâtards.

En Allemagne, il n'en est pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs, &

n'ont point d'état. En France, depuis long-tems, le bâtard d'un roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome ; mais il est prince sans difficulté dès que le roi le reconnaît pour le fils de son péché, fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes, ils n'eurent point de terres ; & la raison est que leurs pères n'en avaient point ; mais on les appella depuis *patriarches*, comme qui dirait archipères.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il est vrai que le pape *Jean XI.* était bâtard du pape *Sergius III.* & de la fameuse *Marozie* : mais un exemple n'est pas une loi.

B A N N I S S E M E N T.

BANNISSEMENT à tems ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire passer pour tels.

On bannissait, il n'y a pas long-tems, du ressort de la juridiction, un petit voleur, un petit faussaire, un coupable de voie de fait. Le résultat était qu'il devenait grand voleur, grand faussaire, & meurtrier dans une autre juridiction. C'est comme si nous jetions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommodaient dans les nôtres.

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens, se sont fort tourmentés, pour savoir au juste si un homme qu'on a banni de sa patrie est encor de sa patrie. C'est à-peu-près comme si on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu est encor un des joueurs.

S'il est permis à tout homme par le droit naturel de se

choisir sa patrie , celui qui a perdu le droit de citoyen peut à plus forte raison se choisir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ses anciens concitoyens ? Il y en a mille exemples. Combien de protestans Français naturalisés en Hollande , en Angleterre , en Allemagne , ont servi contre la France , & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères ! Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perse ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encor pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni ; car après tout ; il semble moins malhonnête de tirer l'épée pour se venger , que de la tirer pour de l'argent.

B A N Q U E R O U T E .

ON connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards , des Juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change , les remises en pays étranger étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinaient ; mais cela ne s'appellait point *banqueroute* ; on disait *déconfiture* ; ce mot est plus doux à l'oreille. On se servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais *rompture* ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie , *banco-rotto* , *bançarotta* , *gambarotta* & la *justicia non im-
picar*. Chaque négociant avait son banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ses affaires , qu'il se déclarait *fallito* , & qu'il abandonnait son bien à ses

créanciers moyennant qu'il en retint une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très-galant-homme. On n'avait rien à lui dire, son ban était cassé, *banco rotto*, *banca rotta*; il pouvait même dans certaines villes garder tous ses biens & frustrer ses créanciers, pourvu qu'il s'afsît le derrière nud sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute*, payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés & les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a fallu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont partout regardées comme un vol, & les coupables partout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine; les banquerouties frauduleux furent soumis à la peine de mort aux états d'Orléans sous *Charles IX.* & aux états de Blois en 1586; mais ces édits renouvelés par *Henri IV.* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ses biens à ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier soit un fort mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV.*; & pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume

fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 & 1726 à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls; c'est une juridiction de marchands très-experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des loix du royaume que de la finance. Comme l'état faisait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables, banqueroutiers frauduleux; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingt mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui outre l'*importance* de sa charge & de sa personne, possédait encor une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela. Et monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens de lettres, s'enfuit & ne paya rien.



B A P T Ê M E.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens ; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens , de tems immémorial , se plongeaient , & se plongent encor dans le Gange. Les hommes qui se conduisent toujours par les sens , imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

*O nimium faciles qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aqua.*

Le vieux *Boudier* , à l'âge de quatre-vingts ans , traduisit comiquement ces deux vers :

C'est une drôle de maxime
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même , DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple Hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine ; ils étaient appelés *profélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision ; mais seulement à embrasser les sept préceptes des noachides , & à ne sacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les profélytes de justice étaient circoncis & baptisés ; on baptisait aussi les femmes profélytes , toutes nues , en présence de trois hommes.

Les Juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le

peuple. C'est pourquoi on courut à *saint Jean* qui baptisait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet usage ayant été long-tems un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur même ; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous juifs. Les chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-tems la circoncision. Les chrétiens de *saint Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de saint Jean-Baptiste, rapportées par saint Luc ; *Je baptise par l'eau, mais celui qui vient après moi baptisera par le feu.*

Les selenciens, les herminiens & quelques autres en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont *saint Luc* & *saint Matthieu* parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui après s'être plongés dans l'eau s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes ; & JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin à ces superstitions ridicules. (a)

(a) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie écrit par un initié & inséré dans *Lucien. Plutarque*,

dans son *traité de la superstition*, dit, que cette déesse donnait des ulcères au gras de jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de

Dans les premiers siècles du christianisme , rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *Saint Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

D U B A P T Ê M E D E S M O R T S .

On baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *saint Paul* dans sa lettre aux Corinthiens : *Si on ne ressuscite point , que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ?* C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes , ou l'on recevait le baptême en leur nom , comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les âmes de ses amis & de ses parens.

Saint Epiphane & *saint Chrysostome* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes , & principalement chez les marcionites , on mettait un vivant sous le lit d'un mort ; on lui demandait s'il voulait être baptisé ; le vivant répondait oui ; alors on prenait

l'anguille &c. dit , (*) *Si vous n'observez pas ces commandemens vous serez maudits &c. . . . Le Seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans les gras des jambes.* C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuse.

Le baptême par le feu , c'est-

à-dire ces stigmates , étaient presque partout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel* ; (**) *Tuez tout , vieillards , enfans , filles , excepté ceux qui seront marqués du thau.* Voyez dans l'apocalypse , (***) *Ne frappez point la terre , la mer & les arbres jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de DIEU sur le front.* Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.

(*) Chap. XXVIII. v. 35.

(**) Chap. IX. v. 9.

(***) Chap. VII. v. 4 & 5.

le mort , & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée ; *saint Paul* en fait mention , mais il ne la condamne pas ; au contraire , il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

D U B A P T Ê M E D' A S P E R S I O N .

Les Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins , vers la fin du huitième siècle , ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie , & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids , substituèrent la simple aspersion ; ce qui les fit souvent anathématiser par l'église grecque.

On demanda à *saint Cyprien* évêque de Carthage , si ceux-là étaient réellement baptisés , qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? Il répond dans sa soixante & seizième lettre , « que plusieurs églises ne croyaient » pas que ces arrosés fussent chrétiens ; que pour lui il « pense qu'ils sont chrétiens , mais qu'ils ont une grace » infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois » fois selon l'usage. »

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce tems on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans , des cautions , qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains* , afin que l'église s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens , & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi , dans les premiers siècles , les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens que ceux-ci l'étaient des mystères d'*Isis* & de *Cérès Eleusine*.

Cyrille d'Alexandrie , dans son écrit contre l'empereur *Julien* , s'exprime ainsi : *Je parlerais du baptême , si je ne craignais que mon discours ne parvint à ceux*

qui ne sont pas initiés. Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères, ses associations, ses catéchumènes, ses initiés, ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ses pénitens une nouvelle vie. *Initium novæ vitæ*, & delà le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes était d'être plongés tout nuds dans une cuve d'eau froide ; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle, on commença à baptiser des enfans ; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin, qu'il fallait le leur administrer au bou de huit jours ; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'église grecque est encor dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés ; selon les pères de l'église les plus rigoureux. Mais *Fierre Chrisologue* au cinquième siècle imagina les *limbes*, espèce d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, faubourgs d'enfer, où vont les petits enfans morts sans baptême, & où les patriarches restaient avant la descente de JESUS-CHRIST aux enfers. De sorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était descendu aux limbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable ? On a répondu que non. Si on pouvait baptiser avec de l'eau-rose ? & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure ; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

L'empereur *Julien* le philosophe , dans son immortelle satire des *Césars* , met ces paroles dans la bouche de *Constance* fils de *Constantin* : « Quiconque se sent » coupable de vol , de meurtre , de rapine , de sacrilège & de tous les crimes les plus abominables , dès » que je l'aurai lavé avec cette eau , il sera net & pur. » Cette critique paraît très-injuste ; car non-seulement chez les chrétiens , mais chez tous les autres peuples qui recevaient l'initiation du baptême , il fallait que le baptême fût accompagné du repentir & d'une pénitence ; l'eau ne lavait l'ame qu'en qualité de symbole ; c'était la vertu qui devait la purifier. Voyez *Expiation*.

A l'égard des enfans incapables de pécher , le baptême seul les purifiait. Il ne faut pas oublier que dans le siècle passé il s'éleva une petite secte de quelques fanatiques qui prétendirent qu'on devait tuer tous les enfans nouvellement baptisés , que c'était leur faire le plus grand bien possible , en les préservant des crimes qu'ils auraient commis s'ils avaient vécu , & en leur procurant la vie éternelle. On sait assez qu'il n'y a rien de si saint que les hommes n'aient corrompu.

Les anabaptistes & quelques autres communions qui sont hors du giron , ont cru qu'il ne fallait baptiser ; initier personne qu'en connaissance de cause. Vous faites promettre , disent-ils , qu'on sera de la société chrétienne ; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant , un parrain : mais c'est un abus d'un ancien usage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établissement. Quand des inconnus , hommes faits , femmes & filles adultes venaient se présenter aux premiers disciples pour être reçus dans la société , pour avoir part aux aumônes , ils avaient besoin d'une caution qui répondît de leur fidélité ; il fallait s'assurer d'eux ; ils juraient d'être à vous : mais un enfant est dans un cas diamétralement opposé. Il est arrivé souvent qu'un enfant baptisé par des Grecs à

Constantinople , a été ensuite circoncis par des Turcs ; chrétien à huit jours , musulman à treize ans , il a trahi les sermens de son parrain. C'est une des raisons que les anabaptistes peuvent alléguer ; mais cette raison qui serait bonne en Turquie , n'a jamais été admise dans des pays chrétiens , où le baptême assure l'état d'un citoyen. Il faut se conformer aux loix & aux rites de sa patrie.

Les Grecs rebaptisent les Latins qui passent d'une de nos communions latine à la communion grecque ; l'usage était dans le siècle passé que ces catéchumènes prononçaient ces paroles : *Je crache sur mon père & sur ma mère qui m'ont fait mal baptiser.* Peut-être cette coutume dure encor & durera long-tems dans les provinces.

BARAC ET DÉBORA,

ET PAR OCCASION DES CHARS DE GUERRE.

NOUS ne prétendons point discuter ici en quel tems *Barac* fut chef du peuple juif , pourquoi étant chef , il laissa commander son armée par une femme , si cette femme nommée *Débora* avait épousé *Lapidoth* ; si elle était la parente ou l'amie de *Barac* , ou même sa fille ou sa mère ; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara* général des armées du roi *Jabin* , lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cent mille fantassins , dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre , si l'on en croit l'historien *Joseph.* (a)

Nous laisserons même ce *Jabin* roi d'un village nommé *Azor* , qui avait plus de troupes que le grand Turc.

(a) Antiq. jud. liv. V.

Nous plaignons beaucoup la destinée de son grand-visir *Sazara* qui ayant perdu la bataille en Galilée , faute de son chariot à quatre chevaux & s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait , & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête , quand il fut endormi. Nous en sommes très-fâchés ; mais ce n'est pas cela dont il s'agit : nous voulons parler des chariots de guerre.

C'est au pied du mont Thabor , auprès du torrent de Cifon , que se donna la bataille. Le mont Thabor est une montagne escarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne & les rochers voisins est une petite plaine semée de gros cailloux , & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine est de quatre à cinq cents pas. Il est à croire que le capitaine *Sazara* n'y rangea pas ses trois cent mille hommes en bataille ; ses trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il est à croire que les Hébreux n'avaient point des chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes ; mais les Asiatiques s'en servaient dans les grandes plaines.

Confucius , ou plutôt *Confutze* dit positivement , (a) que de tems immémorial les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en usage long-tems avant la guerre de Troie , puisqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle ; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babel ; les roues ni l'essieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans

(a) Liv. III.

les grandes plaines , surtout quand les chars étaient en grand nombre & qu'ils couraient avec impétuosité , garnis de longues piques & de faux : mais quand on y fut accoutumé , il parut si aisé d'éviter leur choc , qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa , dans la guerre de 1741 , de renouveler cette ancienne invention & de la rectifier.

Un ministre d'état fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen , on pourrait s'en servir avec avantage , en les cachant derrière la cavalerie , dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer , & les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre serait inutile & même dangereuse , dans un tems où le canon seul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre , autant de canons pour les protéger , qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars seraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons , que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité , que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons ; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perses.



B A R B E.

TOUS les naturalistes nous assurent que la sécrétion qui produit la barbe , est la même que celle qui perpétue le genre humain. Les eunuques , dit-on , n'ont point de barbe ; parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans lesquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes , & de la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuissans n'ont point de barbe , par la raison qu'ils manquent de cette liqueur , laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans , s'unir à la lymphe nourricière , & lui fournir de petits oignons de poils sous le menton , sur les joues , &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes ; on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce , les plus vigoureux , les plus prêts à tout ; & on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur , ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues , & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes & les femmes sont tous velus de la tête aux pieds , blondes ou brunes ; bruns ou blonds , tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence , surtout dans nos climats froids , c'est que les poils des dames , & surtout des blondes , sont plus folets , plus doux , plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes , dont la peau semble très-unie , mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours , s'ils avaient une queue.

Cette affinité constante entre le poil & la liqueur féminale , ne peut guère se contester dans notre hémisphère.

misphère. On peut seulement demander pourquoi les eunuques & les impuissans étant sans barbe ont pourtant des cheveux ? La chevelure serait-elle d'un autre genre que la barbe , & que les autres poils ? N'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur féminale ? Les eunuques ont des sourcils & des cils aux paupières ; voilà encor une nouvelle exception. Cela pourrait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les suppositions les mieux établies. Les systèmes sont comme les rats qui peuvent passer par vingt petits trous , & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémisphère entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe & de la semence. Les Américains de quelque contrée , de quelque couleur , de quelque stature qu'ils soient , n'ont ni barbe au menton , ni aucun poil sur le corps ; excepté les sourcils & les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu , converti , combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale ; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps , & ils se moquent comme ils le doivent , des écrivains qui , se copiant les uns les autres , disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils se l'arrachent avec des pinces ; comme si *Christophe Colomb* , *Fernand Cortez* & les autres conquérans avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec lesquelles nos dames arrachent les poils follets , & en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-tems que les Esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau-monde : mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili , au Pérou , en Canada , ainsi que dans notre continent barbu. La viri-

lité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc une différence spécifique entre ces bipèdes, & nous, de même que leurs lions, qui n'ont point de crinière, ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique.

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, & est encor l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit, &, si on l'ose dire, de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV.* jusques vers l'année 1672. Sous *Louis XIII.* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV.* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I.* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis long-tems passée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par respect pour les usages de leurs pères, se faisaient raser, tandis que les courtisans en pourpoint & en petit manteau portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambassade, priaient ses confrères de souffrir qu'il laissât croître sa barbe sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes, ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.



BATAILLON.

ORDONNANCE MILITAIRE.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé ; a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie , & on changera encor les calculs par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré , les moyens de faire ce quarré plein ou vide , & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens , qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui est déjà à l'article *bataillon* , & nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés , ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur quatre hommes de hauteur , leur donne , selon plusieurs officiers , un front fort étendu , & des flancs très-faibles : le flottement , suite nécessaire de ce grand front , ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement sur l'ennemi , & la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés ; alors il est obligé de se mettre en quarré , & il devient presque immobile : voilà , dit-on , ses défauts.

Ses avantages , ou plutôt son seul avantage ; c'est de donner beaucoup de feu , parce que tous les hommes qui le composent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compense pas ses défauts , surtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus ensuite pour

donner & recevoir des coups de fusil , & l'armée , qui la première s'ennuie de ce rapage , a perdu la bataille. L'artillerie française est très-bonne , mais le feu de son infanterie est rarement supérieur & fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation française attaque avec la plus grande impétuosité , & qu'il est très-difficile de résister à son choc : le même homme qui ne peut pas souffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il est immobile , & qu'il aura peur même , volera à la batterie , ira avec rage , s'y fera tuer ou enclouera le canon ; c'est ce qu'on a vu plusieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce serait augmenter inutilement cet article que de citer des faits connus ; on fait que le maréchal de Saxe voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison , *les Français l'emporteront sur leurs ennemis* , dit Folard , *si on les abandonne dessus ; mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la bayonnette avec l'ennemi , & , pour le faire avec plus d'avantage , mettre les bataillons sur un front moins étendu , & en augmenter la profondeur , ses flancs seraient plus sûrs , sa marche plus prompte , & son attaque plus forte.

(*Cet article est de M. D. P. officier de l'état major.*)

A D D I T I O N.

Remarquons que l'ordre , la marche , les évolutions des bataillons , tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en usage , ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire , par *Machiavel* secrétaire de Florence. Bataillons sur trois , sur quatre , sur cinq de hauteur ; bataillons marchans à l'ennemi ; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute ;

bataillons de quatre de profondeur soutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanquées de cavalerie , tout est de lui : il apprit à l'Europe l'art de la guerre. On la faisait depuis long tems , mais on ne la savait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ses troupes , selon sa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers & les soldats se moquassent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en sa présence , & il se réserva pour le conseil.

C'est une chose singulière , que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un soldat. Il exige d'abord la *gagliardia* , & cette gaillardise signifie *vigueur alerte* ; il veut des yeux vifs & assurés dans lesquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux , la poitrine large , le bras musculeux , les flancs arrondis , peu de ventre , les jambes & les pieds secs , tous signes d'agilité & de force.

Mais il veut surtout que le soldat ait de l'honneur , & que ce soit par honneur qu'on le mène. « La guerre , » dit-il , ne corrompt que trop les mœurs ; & il rappelle le proverbe italien , qui dit , *La guerre forme les voleurs , & la paix leur dresse des potences.* »

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie française ; & il faut avouer que jusqu'à la bataille de Rocroi , elle a été fort mauvaise. C'était un étrange homme que ce *Machiavel* , il s'amusait à faire des vers , des comédies , à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement , & à enseigner aux princes l'art de se parjurer , d'assassiner & d'empoisonner dans l'occasion ; grand art que le pape *Alexandre VI* , & son bâtard *César Borgia* pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel* , sur tant de différens sujets , il n'y a pas un mot qui

rende la vertu aimable , pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu ; mais il la peint comme nécessaire.

B A T A R D.

NOUS n'ajouterons que deux mots à l'article *bâtard* de l'Encyclopédie.

En Espagne , les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Transjamar* ne fut point regardé comme roi illégitime , quoi qu'il fût enfant illégitime ; & cette race de bâtards , fondue dans la maison d'Autriche , a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V.*

La race d'*Arragon* , qui régnait à Naples du tems de *Louis XII.* était bâtarde. Le comte de Dunois signait , *le bâtard d'Orléans* ; & l'on a conservé long-tems des lettres du duc de Normandie roi d'Angleterre signées , *Guillaume le bâtard.* (Voyez à l'article *Loi* comme toutes les loix & tous les usages se contredisent.)

B A Y L E.

MAIS se peut-il que *Louis Racine* ait traité Bayle de *cœur cruel & d'homme affreux* dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau* , qui est assez peu connue , quoi qu'imprimée ?

Il compare *Bayle* , dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi d'un œil content , *Marius* dans sa fu te ,
Contemplant les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante , comme dit Pope , *similé unlike*. Marius n'avait point détruit Carthage comme Bayle avait détruit de mauvais argumens. Marius ne voyait point ces ruines avec plaisir ; au contraire , pénétré d'une douleur sombre & noble , en contemplant la vicissitude des choses humaines , il fit cette mémorable réponse , *Dis au proconsul d'Afrique que tu as vu Marius sur les ruines de Carthage. (a)*

Nous demandons en quoi Marius peut ressembler à Bayle ?

On consent que Louis Racine donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à Marius , à Sylla , aux trois triumvirs , &c. &c. &c. Mais à Bayle ! *détestable plaisir* , *cœur cruel* , *homme affreux* ! il ne fallait pas mettre ces mots dans la sentence portée par Louis Racine , contre un philosophe qui n'est convaincu que d'avoir pesé les raisons des manichéens , des pauliciens , des ariens , des eutichiens , & celles de leurs adversaires. Louis Racine ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait se souvenir que Bayle combattit Spinoza trop philosophe , & Jurieu qui ne l'était point du tout. Il devait respecter les mœurs de Bayle , & apprendre de lui à raisonner. Mais il était janséniste , c'est-à-dire il savait les mots de la langue du jansénisme & les employait au hasard.

(a) Il semble que ce grand mot soit au-dessus de la pensée de Lucain.

Solatia fati

Carthago Mariusque tulit , pariterque jacentes.

Ignovere deis.

Carthage & Marius couchés sur le même sable , se consolèrent & pardonnèrent aux dieux ; mais ils ne sont contents ni dans Lucain , ni dans la réponse du Romain.

Vous appelleriez avec raison *cruel & affreux*, un homme puissant qui commanderait à ses esclaves sous peine de mort, d'aller faire une moisson de froment où il aurait semé des chardons; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laisserait mourir de faim les autres; qui tuerait son fils aîné pour laisser un gros héritage au cadet. C'est-là ce qui est affreux & cruel; *Louis Racine*! On prétend que c'est là le dieu de tes jansénistes: mais je ne le crois pas.

O gens de parti! gens attaqués de la jaunisse, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penseur d'un père qui avait cent fois plus de gout que de philosophie, adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle*? A *Rousseau*, à un poète qui pensait encor moins, à un homme dont le principal mérite avait consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la sodomie & la bestialité, qui traduisait tantôt un psaume & tantôt une ordure du moyen de parvenir, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Gilon*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déferait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers? Le voici; *Rousseau* avait fait des vers pour les jansénistes qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchaînée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont heurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle*; il est leur concitoyen, il est de leur siècle, sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole*; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiset*, ni le révérend père *Caussin*. C'est la source de la haine jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur , en rendant son testament valide malgré la sévérité de la loi. La démente de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inséré cet article pour faire l'éloge du meilleur des dictionnaires , éloge qui sied pourtant si bien dans celui-ci ; mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre , si je puis , l'esprit de parti odieux & ridicule.

B D E L L I U M.

ON s'est fort tourmenté pour savoir ce que c'est que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phison , fleuve du paradis terrestre , *qui tourne dans le pays d'Évilath où il vient de l'or*. Calmet en compilant rapporte que, (a) selon plusieurs compilateurs, le bdellium est l'escarboucle, mais que ce pourrait bien être aussi du crystal ; ensuite que c'est la gomme d'un arbre d'Arabie ; puis il nous avertit que ce sont des capres. Beaucoup d'autres assurent que ce sont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochart* qui puissent éclaircir cette question. J'aurais voulu que tous ces commentateurs eussent été sur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là , fait voir évidemment , dit *Calmet* , que c'est le pays de Colchos : la toison d'or en est une preuve. C'est dommage que les choses aient si fort changé depuis. La Mingrelie , ce beau pays si fameux par les amours de *Médée* & de *Jason* , ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium , que de taureaux qui jettent feu & flamme , & de dragons qui gardent les toisons : tout change dans

(a) Notes sur le chap. II. de la genèse.

ce monde : & si nous ne cultivons pas bien nos terres , & si l'état est toujours endetté , nous deviendrons Mingrelie.

B E A U.

PUISQUE nous avons cité *Platon* sur l'amour , pour-quoi ne le citerions-nous pas sur le beau , puisque le beau se fait aimer ? On sera peut-être curieux de savoir , comment un grec parlait du beau , il y a plus de deux mille ans.

« L'homme expié dans les mystères sacrés , quand il » voit un beau visage décoré d'une forme divine , ou » bien quelque espèce incorporelle , sent d'abord un » frémissement secret , & je ne fais quelle crainte res- » pectueuse ; il regarde cette figure comme une divi- » nité. quand l'influence de la beauté entre dans » son ame par les yeux , il s'échauffe ; les ailes de son » ame sont arrosées , elles perdent leur dureté qui rete- » nait leur germe , elles se liquéfient ; ces germes en- » flés dans les racines de ses ailes s'efforcent de sortir » par toute l'espèce de l'ame , (car l'ame avait des ailes » autrefois) &c. »

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon* ; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté , le grand beau , le to kalon ? il vous répondra que c'est sa crapaud avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête , une gueule large & plate , un ventre jaune , un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée , le beau est pour lui une peau noire huileuse , des yeux enfoncés , un nez épaté.

Interrogez le diable , il vous dira que le beau est une paire de cornes , quatre griffes & une queue. Consultez enfin les philosophes , ils vous répondront par du galimathias ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence , au to kalon.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe ; que cela est beau ! disait-il. Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je ; c'est , dit-il , que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but , lui dis-je ; voilà une belle médecine ? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle , & que pour donner à quelque chose le nom de *beauté* , il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il conviut que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens , & que c'était-là le to kalon , le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce , parfaitement traduite ; elle fit bailler tous les spectateurs. Oh oh ! dit-il , le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut après bien des réflexions , que le beau est souvent très-relatif , comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome ; & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin ; & il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *César* , ennemis mortels l'un de l'autre , se portent un défi , non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson en tierce & en quarte comme chez nous ; mais à qui défendra le mieux le camp des Romains , que les barbares vont attaquer. L'un des deux , après avoir repoussé les ennemis , est prêt de succomber ; l'autre vole à son secours , lui sauve la vie & achève la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami ; un fils pour son père ; l'Algonquin , le Français , le Chi-

nois diront tous que cela est fort *beau*, que ces actions leur font plaisir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale ; de celle-ci de Zoroastre ; *dans le doute si une action est juste, abstiens-toi. . .* ; de celle-ci de Confucius ; *oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.*

Le nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera sans hésiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens, l'imagination & ce qu'on appelle l'*esprit*, est donc souvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'*Illiade* ; mais personne ne vous niera que le dévouement de *Codrus* pour son peuple ne soit fort beau, supposé qu'il soit vrai.

Le frère *Attiret*, jésuite, natif de Dijon, était employé comme dessinateur dans la maison de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maison des champs, dit-il, dans une de ses lettres à M. *Dassaut*, est plus grande que la ville de Dijon. Elle est partagée en mille corps de logis, sur une même ligne ; chacun de ces palais a ses cours, ses parterres, ses jardins & ses eaux ; chaque façade est ornée d'or, de vernis & de peintures. Dans le vaste enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt jusqu'à soixante pieds. Les vallons sont arrosés d'une infinité de canaux qui vont au loin se rejoindre pour former des étangs & des mers. On se promène sur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toises de long sur quatre de large. Ces barques portent des salons magnifiques ; & les bords de ces canaux, de ces mers & de ces étangs sont couverts de maisons toutes dans des goûts différens. Chaque maison est

accompagnée de jardins & de cascades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'est semblable ; le plus vaste de tous est entouré d'une colonnade , derrière laquelle sont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maisons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de distance en distance ; ces ponts sont bordés de balustrades de marbre blanc sculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & sur ce rocher un pavillon quarré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais , toutes les maisons , tous les jardins de cet enclos immense ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'empereur donne quelque fête , tous ces bâtimens sont illuminés en un instant ; & de chaque maison on voit un feu d'artifice.

Ce n'est pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer* , est une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaisseaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtisans se déguisent en marchands , en ouvriers de toute espèce ; l'un tient un café , l'autre un cabaret , l'un fait le métier de filou , l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur , l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur disent qu'il est honteux de tant disputer sur le prix , qu'ils font de mauvaises pratiques. Leurs majestés répondent qu'ils ont à faire à des fripons ; les marchands se fâchent & veulent s'en aller ; on les apaise : l'empereur achète tout & en fait des loteries pour toute sa cour. Plus loin sont des spectacles de toute espèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Versailles ,

il le trouva petit & triste. Des Allemands qui s'extasiaient en parcourant les bosquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût si difficile. C'est encor une raison qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

B É K E R ,

OU DU MONDE ENCHANTÉ , DU DIABLE , DU
LIVRE D'ENOCH , ET DES SORCIERS.

CE *Balthasar Béker*, très-bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, & encor plus de la précision, fit beaucoup de bruit en son tems par son gros livre du *Monde enchanté*.

Un *Jacques-Georges de Chauffepie*, prétendu continuateur de *Bayle*, assure que *Béker*, apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raisons pour croire que ce fut à Franeker. On est fort en doute & fort en peine à la cour sur ce point d'histoire.

Le fait est que du tems de *Béker* ministre du St. évangile, (comme on dit en Hollande) le diable avait encor un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les espèces au milieu du dix-septième siècle, malgré *Bayle* & les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La forcellerie, les possessions, & tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient souvent des suites funestes.

Il n'y avait pas un siècle que le roi *Jacques* lui-même, surnommé par Henri IV. *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine, & du pouvoir papal, avait fait imprimer sa *démonologie*, (quel livre pour un roi !) & dans cette *démonologie Jac-*

ques reconnaît des enforcellemens , des incubes , des succubes ; il avoue le pouvoir du diable & du pape , qui , selon lui , a le droit de chasser *Satan* du corps des possédés , tout comme les autres prêtres.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652 , du tems de ce même *Béker* , une pauvre fille nommée *Magdelaine Chaudron* , à qui on persuada qu'elle était forcrière ?

Voici la substance très-exacte de ce que porte le procès verbal de cette sottise affreuse , qui n'est pas le dernier monument de cette espèce.

« *Michelle* ayant rencontré le diable en sortant de
» la ville , le diable lui donna un baiser , reçut son
» hommage , & imprima sur sa lèvre supérieure & à
» son teton droit , la marque qu'il a coutume d'ap-
» pliquer à toutes les personnes qu'il reconnaît pour
» ses favorites. Ce sceau du diable est un petit seing
» qui rend la peau insensible , comme l'affirment tous
» les jurisconsultes démonographes.

« Le diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'enfor-
» celer deux filles. Elle obéit à son seigneur ponc-
» tuellement. Les parens des filles l'accusèrent juri-
» diquement de diablerie ; les filles furent interro-
» gées & confrontées avec la coupable. Elles attes-
» tèrent qu'elles sentaient continuellement une four-
» millière dans certaines parties de leur corps , &
» qu'elles étaient possédées. On appella les méde-
» cins , ou du moins ceux qui passaient alors pour
» médecins. Ils visitèrent les filles ; ils cherchèrent
» sur le corps de *Michelle* le sceau du diable , que
» le procès verbal appelle les *marques sataniques*.
» Ils y enfoncèrent une longue aiguille , ce qui était
» déjà une torture douloureuse. Il en sortit du sang ,
» & *Michelle* fit connaître par ses cris que les mar-
» ques sataniques ne rendent point insensible. Les
» juges ne voyant pas de preuve complète que

» *Michelle Chaudron* fût forcière ; lui firent donner
 » la question , qui produit infailliblement ces preu-
 » ves : cette malheureuse cédant à la violence des
 » tourmens , confessa enfin tout ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encor la marque sa-
 » tanique. Ils la trouvèrent à un petit feing noir sur
 » une de ses cuisses. Ils y enfoncèrent l'aiguille ; les
 » tourmens de la question avaient été si horribles ,
 » que cette pauvre créature expirante sentit à peine
 » l'aiguille ; elle ne cria point : ainsi le crime fut avéré.
 » Mais comme les mœurs commençaient à s'adou-
 » cir , elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue
 » & étranglée. »

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne reten-
 tissaient encor de pareils arrêts. Cette imbécillité bar-
 bare a duré si long-tems , que de nos jours , à Vurtz-
 bourg en Franconie , on a encor brûlé une forcière
 en 1750.

De telles horreurs dont l'Europe était pleine , dé-
 terminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On
 eut beau lui dire , en prose & en vers , qu'il avait
 tort de l'attaquer , attendu qu'il lui ressemblait beau-
 coup , étant d'une laideur horrible ; rien ne l'arrêta ;
 il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan* ,
 & s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas.
 « S'il y avait un diable , disait-il , il se vengerait de la
 » guerre que je lui fais. »

Béker ne raisonnait que trop bien , en disant que
 le diable le punirait s'il existait. Les ministres ses
 confrères prirent le parti de *Satan* & déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunié aussi

Au nom de Dieu. Genève imite Rome

Comme le singe est copiste de l'homme.

Béker entre en matière dès le second tome. Selon
 lui ,

lui, le serpent qui séduisit nos premiers parens n'était point un diable, mais un vrai serpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baléne réelle. C'était si bien un vrai serpent, que toute son espèce qui marchait auparavant sur ses pieds, fut condamnée à ramper sur le ventre. Jamais ni serpent, ni autre bête n'est appelée *Satan* ou *Belzébuth* ou *Diable* dans le pentateuque. Jamais il n'y est question de *Satan*.

Le Hollandais destructeur de *Satan*, admet à la vérité des anges, mais en même tems il assure qu'on ne peut prouver par la raison qu'il y en ait; & s'il y en a, dit-il, dans son chapitre huitième du tome second, *il est difficile de dire ce que c'est. L'écriture ne nous dit jamais ce que c'est, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi consiste la nature d'un esprit. . . . La bible n'est pas faite pour les anges, mais pour les hommes. JESUS n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de scrupule sur les anges, il n'est pas étonnant qu'il en ait sur les diables; & c'est une chose assez plaisante de voir toutes les contorsions où il met son esprit pour se prévaloir des textes qui lui semblent favorables, & pour éluder ceux qui lui sont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il est plus prolix que les amis mêmes de ce saint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son tems à le lire. Et je suis persuadé que si le diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté* de *Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Quest. sur l'Encycl. Tom. II.

Q

Un des plus grands embarras de ce théologien Hollandais , est d'expliquer ces paroles : *JESUS fut transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le diable , par le Knathbull*. Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébut* tant qu'il voudra , mais il faut de nécessité qu'il l'admette ; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le diable , il faut s'en informer chez le jésuite *Schottus* ; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Beker*.

En ne consultant que l'histoire , l'ancienne origine du diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane* le mauvais principe , corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut , tandis qu'*Oshireth* , que nous nommons *Osiris* , fait avec *Ishet* ou *Isis* tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perses , (a) *Mozazor* chez les Indiens , s'était révolté contre DIEU , & était devenu le diable ; mais enfin DIEU , lui avait pardonné. Si *Beker* & les foci niens avaient su cette anecdote de la chute des anges indiens & de leur rétablissement , ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel , & pour faire espérer leur grace aux damnés qui liront leurs livres.

On est obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien testament ; mais il en est question dans le nouveau.

On attribua vers le tems de l'établissement du christianisme , un livre à *Enoch septième homme après Adam* , concernant le diable & ses associés. *Enoch* dit , que le chef des anges rebelles , était *Semioxah* ; qu'*Araciël* ,

(a) Voyez l'article *Bracmane*.

Atareulf, Ozampsifer étaient ses lieutenans : que les capitaines des anges fideles étaient *Raphaël, Gabriel, Uriel* &c. mais il ne dit point que la guerre se fit dans le ciel ; au contraire on se battit sur une montagne de la terre , & ce fut pour des filles. *Saint Jude* cite ce livre dans son épître ; DIEU a gardé , dit-il , dans les ténèbres enchainés jusqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine , & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de *Caïn* , desquels *Enoch* septième homme après *Adam* a prophétisé.

Saint Pierre , dans sa seconde épître , fait allusion au livre d'*Enoch* , en s'exprimant ainsi : DIEU n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais il les a jetés dans le Tartare avec des cables de fer.

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels. Cependant il fut encor plus inflexible sur les diables que sur les anges : il ne se laissa point subjuguier par le livre d'*Enoch* , septième homme après *Adam* : il soutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie , que ce n'est qu'un réchauffé , & que nous ne sommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelions *Lucifer* l'esprit malin , que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Enoch* appellent *Semixah* ou , si on veut , *Semexiah* ? C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Isaïe* lui-même l'appelle parabole. Il dit dans son quatorzième chapitre au roi de Babylone ; *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins se sont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hauteffe est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu*

tombée du ciel étoile du matin Helel ? toi qui pressais les nations , tu es abattue en terre !

On traduifit ce mot caldéen hébraïfé *Helel* , par *Lucifer*. Cette étoile du matin , cette étoile de *Vénus* fut donc le diable , *Lucifer* , tombé du ciel , & précipité dans l'enfer. C'est ainfi que les opinions s'établiflent , & que fouvent un feul mot , une feule fyllabe mal entendus , une lettre changée ou fupprimée ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soracé* on a fait *saint Orefte* , du mot *Rabboni* on a fait *saint Rabboni* , qui rabonnit les maris jaloux , ou qui les fait mourir dans l'année ; de *Semo sancus* on a fait *saint Simon* le magicien. Ces exemples font innombrables.

Mais que le diable foit l'étoile de *Vénus* , ou le *Se-miaxah* d'Enoch , ou le *Satan* des Babylo niens , ou le *Mozazor* des Indiens , ou le *Typhon* des Egyptiens , Béker a raifon de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une fi énorme puiffance que celle dont nous l'avons cru revêtu jufqu'à nos derniers tems. C'est trop que de lui avoir immolé la femme de Vurtzbourg , *Magdelaine Chaudron* , le curé *Gaufredi* , la maréchale d'*Ancre* , & plus de cent mille forciers en treize cents années dans les états chrétiens. Si *Balthazar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable , il aurait été très-bien reçu mais quand un curé veut anéantir le diable , il perd fa cure.



BETHSAMÈS, ou BETHSHEMESH.

DES CINQUANTE MILLE ET SOIXANTE ET DIX
JUIFS MORTS DE MORT SUBITE POUR AVOIR
REGARDÉ L'ARCHE DES CINQ TROUS DU C...
D'OR PAYÉS PAR LES PHILISTINS ET DE L'IN-
CRÉDULITÉ DU DOCTEUR KENNICOTT.

LES gens du monde seront peut-être étonnés que ce mot soit le sujet d'un article, mais on ne s'adresse qu'aux savans, & on leur demande des instructions.

Bethshemesh ou Bethsamès, était un village appartenant au peuple de DIEU, situé à deux milles au nord de Jérusalem, selon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du tems de Samuël, & leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille, où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent sévèrement punis par le Seigneur. (a) *Per-
cussit eos in secretiori parte natium & ebullierunt villæ
& agri..... & nati sunt mures, & facta est confusio
mortis magna in civitate.* Mot-à-mot, *Il les frappa dans
la plus secrette partie des fesses, & les granges & les
champs bouillirent, & il naquit des rats, & une grande
confusion de mort se fit dans la cité.*

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or & cinq ans d'or, & en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, selon l'express commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats & les cinq

(a) Liv. de Samuel ou I. des Rois, chap. V. & VI.

anus , sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau , & que personne ne conduisait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes , l'arche & les présens droit à Bethsamès ; les Bethsamites s'approchèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encor plus sévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le seigneur frappa de mort subite soixante & dix personnes du peuple , & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott* Irlandais , a fait imprimer en 1768 un commentaire français sur cette aventure , & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire , *docteur en théologie , membre de la société royale de Londres , de l'académie Palatine , de celle de Gottingue & de l'académie des inscriptions de Paris*. Tout ce que je fais , c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper ; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini* ; à Rome chez *Monaldini* , à Venise chez *Pasquali* , à Florence chez *Cambiagi* , à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey* , à la Haye chez *Gosse* , à Leyde chez *Jaquau* , à Londres chez *Béquet* , qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure , appelée en anglais *Pamphlet* , que le texte de l'écriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les bibles s'accordent dans ces expressions , soixante & dix hommes du peuple , & cinquante mille de la populace ; *de populo septuaginta viros , & quinquaginta millia plebis*.

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend mylord évêque d'Oxford , qu'autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque ; mais que depuis

dix-sept ans sa grandeur & lui sont bien revenus de leurs préjugés après la lecture réfléchie de ce chapitre.

Nous ne ressemblons point au docteur Kennicott ; & plus nous lisons ce chapitre , plus nous respectons les voies du Seigneur qui ne sont pas nos voies.

Il est impossible , dit Kennicott , à un lecteur de bonne foi , de ne se pas sentir étonné & affligé à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un seul village , & encor c'était cinquante mille hommes occupés à la moisson.

Nous avouons que cela supposerait environ cent mille personnes au moins dans ce village. Mais M. le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* , que sa postérité se multiplierait comme le sable de la mer ?

Les juifs & les chrétiens , ajoute-t-il , ne se sont point fait de scrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette destruction de cinquante mille soixante & dix hommes.

Nous répondons que nous sommes chrétiens , & que nous n'avons nulle répugnance à ajouter foi à tout ce qui est dans les saintes écritures. Nous répondrons avec le révérend père *Dom Calmet* , que s'il fallait rejeter tout ce qui est extraordinaire & hors de la portée de notre esprit ; il faudrait rejeter toute la Bible. Nous sommes persuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même , ne devaient éprouver que des événemens marqués au sceau de la Divinité , & absolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous osons même avancer que la mort de ces cinquante mille soixante & dix hommes est une des choses des moins surprenantes qui soient dans l'ancien testament.

On est saisi d'un étonnement encor plus respectueux , quand le serpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent , quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-dessus de toutes les montagnes , quand on

voit les plaies de l'Egypte & six cent trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & suspendue, quand *Josué* arrête le soleil & la lune à midi, quand *Samson* tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne... tout est miracle sans exception dans ces tems divins ; & nous avons le plus profond respect pour tous ces miracles , pour ce monde ancien qui n'est pas notre monde , pour cette nature qui n'est pas notre nature ; pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne , c'est la liberté que prend *M. Kennicott* d'appeller *déistes* & *athées* ceux qui en révérent la Bible plus que lui , font d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions & médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam , la plus ancienne , la plus nombreuse de toutes , & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

B I B L I O T H È Q U E.

UNE grande bibliothèque a cela de bon , qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cent mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer ; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même , on ne lit point la plupart de ces livres-là ; & on ne pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaint d'être confondue & ignorée dans l'Océan ; un génie eut pitié d'elle ; il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient , & fut le principal ornement du trône du grand-Mogel. Ceux qui ne sont que compilateurs , imitateurs , commentateurs , éplucheurs de phrases , critiques à la petite semaine ; enfin ceux

dont un génie n'a point eu pitié , resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que dans cette immense collection de livres , il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais , du-moins de suite ; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage , pour quiconque veut s'instruire , de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique , & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier , moins encor par le nombre & la rareté des volumes , que par la facilité , & la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point souvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cent mille hommes , qu'on ne peut vivre avec tous , & qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres , que de celle des citoyens.

Un homme , qui veut s'instruire un peu de son être , & qui n'a pas de tems à perdre , est bien embarrassé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes* , *Spinoza* , *Bayle* qui a écrit contr'eux , *Leibnitz* qui a disputé , contre *Bayle* , *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz* , *Mallebranche* qui diffère d'eux tous , *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche* , *Stillingsfleet* qui croit avoir vaincu *Locke* , *Sudworth* qui pense être au-dessus d'eux tous , parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuil-

leté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres , comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde sont les cinq *King* des Chinois , le *Shastabah* des brames , dont M. *Holwell* nous a fait connaître des passages admirables ; ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre* , les fragmens de *Sanchoniaton* q' *Eusebe* nous a conservés , & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du pentateuque qui est au dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encor la prière du véritable *Orphée* , que l'hiérophante récitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers. Il est un ; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux & par eux. Il voit tout , & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

St. Clément d'Alexandrie , le plus savant des pères de l'église , ou plutôt le seul savant dans l'antiquité profane , lui donne presque toujours le nom d'*Orphée de Thrace* , d'*Orphée le théologien* , pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères . (a)

Lui seul il est parfait ; tout est sous son pouvoir.

Il voit tout l'univers , & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée* , ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* ornent bien une bibliothèque.

(a) *Strom.* liv. V.

Auguste avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La statue d'*Apollon* y présidait. L'empereur l'orna des bustes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques considérables en Europe. Choisissez ce qui vous convient , & tâchez de ne vous pas ennuyer. Voyez *Livres*.

SOUVERAIN BIEN.

LE bien-être est rare. Le souverain bien en ce monde ne pourrait-il pas être regardé comme souverainement chimérique ? Les philosophes Grecs discutèrent longuement à leur ordinaire cette question. Ne vous imaginez-vous pas , mon cher lecteur , voir des mendiants qui raisonnent sur la pierre philosophale ?

Le souverain bien ! quel mot ! autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu , ou le souverain ragoût , le souverain marcher , le souverain lire , &c.

Chacun met son bien où il peut , & en a autant qu'il peut à sa façon , & à bien petite mesure.

*Quid dem , quid non dem , renuis tu quod jubet alter.
Castor gaudet equis , ovo prognatus eodem
Pugnis &c.*

Castor veut des chevaux , Pollux veut des lutteurs :
Comment concilier tant de goûts , tant d'humeurs !

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec

tant de force , qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose , comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à nous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine , & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices , ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de *Crantor* ; il fait comparaître aux jeux olympiques la richesse , la volupté , la santé , la vertu ; chacune demande la pomme : la richesse dit : c'est moi qui suis le souverain bien , car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit , la pomme m'appartient , car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté , & que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres , parce qu'avec de l'or , des plaisirs & de la santé , on peut se rendre très-misérable si on se conduit mal. La vertu eut la pomme.

La fable est très-ingénieuse ; elle le ferait encore plus si *Crantor* avait dit que le souverain bien est l'assemblage des quatre rivales réunies , vertu , santé , richesse , volupté : mais cette fable ne résout ni ne peut résoudre la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien : c'est un devoir ; elle est d'un genre différent , d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte , sans appui , sans amis , privé du nécessaire , persécuté , enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien , est très-malheureux ; & le persécuteur insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur ; dites que vous aimez l'un , & que vous détestez l'autre ; mais avouez

que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan. (a)

BIENS D'ÉGLISE.

SECTION PREMIÈRE

L'ÉVANGILE défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'accumuler des trésors & de conserver leurs biens temporels. (b) *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.* -- (c) *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* (d) *Et omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire & Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *saint Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix. *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'église possédait déjà des biens-fonds considérables sur la fin du troisième siècle, puisque *Dioclétien & Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les églises comme l'étaient les temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'église acquit de riches terres. *Saint Jérôme* s'en plaignit dans une de

(a) Cet article est un de ceux qu'on retrouve ailleurs, mais il est ici plus complet.

(b) Matth. chap. VI. v. 19.

(c) Ibid. v. 25.

(d) Ibid. v. 29.

ses lettres à *Eustochie* ; « Quand vous les voyez , dit-il , » aborder d'un air doux & sanctifié les riches veuves » qu'ils rencontrent , vous croiriez que leur main » ne s'étend que pour leur donner des bénédictions , » mais c'est au contraire pour recevoir le prix de leur hy- » pocrisie. »

Les saints prêtres recevaient sans demander. *Valentinien I.* crut devoir défendre aux ecclésiastiques de rien recevoir des veuves & des femmes par testament , ni autrement. Cette loi , que l'on trouve au *Code Théodosien* , fut révoquée par *Martien* & par *Justinien*.

Justinien , pour favoriser les ecclésiastiques , défendit aux juges par sa nouvelle XVIII. chap. II. d'annuler les testamens faits en faveur de l'église , quand même ils ne seraient pas revêtus des formalités prescrites par les loix.

Anastase avait statué en 491 , que les biens d'église se prescriraient par quarante ans. *Justinien* inséra cette loi dans son code ; (a) mais ce prince qui changea continuellement la jurisprudence , étendit cette prescription à cent ans. Alors quelques ecclésiastiques , indignes de leur profession , supposèrent de faux titres ; (b) ils tirèrent de la poussière de vieux testamens , nuls selon les anciennes loix , mais valables suivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les possessions qui jusques-là avaient été regardées comme sacrées , furent envahies par l'église. Enfin , l'abus fut si criant , que *Justinien* lui-même fut obligé de rétablir les dispositions de la loi d'*Anastase* par sa nouvelle CXXXI. chap. VI.

Les tribunaux français ont long-tems adopté le chap. XI. de la nouvelle XIII. quand les legs faits à l'église n'avaient pour objet que des sommes d'argent , ou des effets mo-

(a) Cod. tit. de *fund. patrimon.*

(b) Cod. loi XXIV. de *sacrosanctis ecclesiis.*

biliers ; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilège en France.

Pour les immeubles , presque tous les rois de France depuis *Philippe le hardi* , ont défendu aux églises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les loix , c'est l'édit de 1749 , rédigé par le chancelier d'*Aguesseau*. Depuis cet édit , l'église ne peut recevoir aucun immeuble , soit par donation , par testament , ou par échange , sans lettres-patentes du roi enregistrées au parlement.

S E C T I O N S E C O N D E .

Les biens d'église pendant les cinq premiers siècles de notre ère , furent régis par des diacres qui en faisaient la distribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquième siècle ; on partagea les biens de l'église en quatre parts , on en donna une aux évêques , une autre aux clercs , une autre à la fabrique , & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage , les évêques se chargèrent seuls des quatre portions ; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très-pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt le 18 Avril 1651 , qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres , passé lequel tems , saisie serait faite du sixième de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort , &c.

En France l'église n'aliène pas valablement ses biens sans de grandes formalités , & si elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation , on juge que l'on peut prescrire sans titre , par une possession de quarante ans , les biens d'église ; mais s'il paraît un titre , & qu'il soit défectueux , c'est-à-dire , que toutes les for-

malités n'y aient pas été observées, l'acquéreur, ni ses héritiers ne peuvent jamais prescrire. Et delà cette maxime, *melius est non habere titulum, quam habere vitiosum*. On fonde cette jurisprudence sur ce que l'on présume que l'acquéreur dont le titre n'est pas en forme est de mauvaise foi, & que suivant les canons, un possesseur de mauvaise foi ne peut jamais prescrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être présumé usurpateur ? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée soit une présomption de mauvaise foi ? Doit-on dépouiller le possesseur sur cette présomption ? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'oirie de son père, le possède avec mauvaise foi, parce que celui de ses ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité !

Les biens de l'église nécessaires au maintien d'un ordre respectable, ne sont point d'une autre nature que ceux de la noblesse & du tiers-état ; les uns & les autres devraient être assujettis aux mêmes règles. On se rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette jurisprudence équitable.

Il semble que les prêtres & les moines qui aspirent à la perfection évangélique, ne devraient jamais avoir de procès ; (a) & *ei qui vult tecum iudicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium*.

St. Basile entend sans doute parler de ce passage, lorsqu'il dit, (b) qu'il y a dans l'évangile une loi expresse, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. *Calvien* a entendu de même ce passage. (c) *Jubet Christus ne litigemus nec solum jubet, sed in tantum hoc jubet ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur*.

Le

(a) Matth. chap. V. v. 40.

(b) Homel. de legend. græc.

(c) *De gubern. Dei. lib. III.*
pag. 47. édit. de Paris 1645.

Le quatrième concile de Carthage a aussi réitéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebustransitoriis litigit.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un évêque abandonne ses droits ; il est homme , il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné ; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il est prêtre.

(Ces deux sections sont de M. Christin célèbre avocat au parlement de Besançon , qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.)

DE LA PLURALITÉ DES BÉNÉFICES, DES ABBAYES EN COMMANDE, ET DES MOINES QUI ONT DES ESCLAVES.

Section troisième.

Il en est de la pluralité des gros bénéfices , archevêchés , évêchés , abbayes , de trente , quarante , cinquante , soixante mille florins d'Empire , comme de la pluralité des femmes ; c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Un prince de l'Empire , cadet de sa maison , serait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un seul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre , ne peut guère parvenir à deux bénéfices ; du moins rien n'est plus rare.

Le pape qui disait qu'il était dans la règle ; qu'il n'avait qu'un seul bénéfice , & qu'il s'en contentait , avait très grande raison.

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin* évêque de Poitiers , fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le chauve* lui fit ces deux présens. L'abbaye était celle de St. Germain-des-Prés-les-Paris. C'était un gros morceau , mais pas si gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebrouin* nous voyions force gens d'église posséder plusieurs abbayes.

Alcuin diacre, favori de *Charlemagne*, possédait à la fois celles de St. Martin-de-Tours, de Ferrières, de Comeri & quelques autres. On ne saurait trop en avoir ; car si on est un saint, on édifie plus d'ames ; & si on a le malheur d'être un honnête homme du monde, on vit plus agréablement.

Il se pourrait bien que dès ce tems-là ces abbés fussent commendataires ; car ils ne pouvaient réciter l'office dans sept ou huit endroits à la fois. *Charles Martel* & *Pepin* son fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle est la différence entre un abbé commendataire & un abbé qu'on appelle *régulier* ? La même qu'entre un homme qui a cinquante mille écus de rente pour se réjouir, & un homme qui a cinquante mille écus pour gouverner.

Ce n'est pas qu'il ne soit loisible aux abbés réguliers de se réjouir Aussi. Voici comme s'exprimait sur leur douce joie *Jean Trithème* dans une de ses harangues, en présence d'une convocation d'abbés bénédictins.

Neglecto superum cultu spretoque tonantis

Imperio, Baccho indulgent venerique nefanda, &c.

En voici une traduction, ou plutôt une imitation faite par une bonne ame, quelque tems après *Jean Trithème*.

- « Ils se moquent du ciel & de la providence,
- » Ils aiment mieux Bacchus & la mère d'amour ;
- » Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit & le jour.
- » Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance.

- » Ils s'abreuvent dans l'or , l'or est sur leurs lambris ;
- » L'or est sur leurs catins qu'on paie au plus haut prix.
- » Et passant mollement de leur lit à la table ,
- » Ils ne craignent ni loix , ni rois , ni dieu , ni diable.

Jean Thrithême , comme on voit , était de très-méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que disait *César* avant les ides de Mars : *Ce n'est pas ces voluptueux que je crains , ce sont ces raisonneurs maigres & pâles.* Les moines qui chantent le *pervigilium veneris* pour matines , ne sont pas dangereux. Les moines argumentans , prêchans , cabalans , ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Trithême*.

Les moines ont été aussi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai* qu'ils l'avaient été par l'abbé *Trithême*.

Il leur applique , dans son apocalypse de *Meliton* , ces paroles d'*Osée* : *Vaches grasses qui frustrez les pauvres , qui dites sans cesse , Apportez & nous boirons , le Seigneur a juré par son saint nom que voici les jours qui viendront sur vous ; vous aurez agacement de dents & disette de pain en toutes vos maisons.*

La prédiction ne s'est pas accomplie ; mais l'esprit de police qui s'est répandu dans toute l'Europe en mettant des bornes à la cupidité des moines , leur a inspiré plus de décence.

Il faut convenir malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus , qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminens en science & en vertu ; que s'ils ont fait de grands maux ils ont rendu de grands services , & qu'en général on doit les plaindre encor plus que les condamner.



DES BIENS DE L'ÉGLISE.

Section quatrième.

Tous les abus grossiers qui durèrent dans la distribution des bénéfices depuis le dixième siècle jusqu'au seizième, ne subsistent plus aujourd'hui, & s'ils sont inséparables de la nature humaine, ils sont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un Maillard ne dirait plus aujourd'hui en chaire, *O domina quæ facitis placitum domini episcopi* &c. *O madame qui faites le plaisir de monsieur l'évêque*; si vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame sa mère était fort privée de monsieur l'évêque.

On n'entend plus en chair un cordelier Menot criant, deux crosses, deux mitres, & adhuc non sunt contenti. Entre vous, mesdames, qui faites à monsieur l'évêque le plaisir que savez, & puis dites, oh oh! il fera du bien à mon fils, ce sera un des mieux pourvus en l'église, *isti protonotarii qui habent illas dispensas ad tria, immò in quindecim beneficia, & sunt simoniaci & sacrilegi: & non cessant arripere beneficia, incompatibilia: idem est eis. Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulabantur archidiaconatus, abbatie, duo prioratus, quatuor aut quinque præbendæ, & dabuntur hæc omnia pro recompensatione.*

Si ces protonotaires qui ont des dispenses pour trois, ou même quinze bénéfices, sont simoniaques & sacrilèges, & si on ne cesse d'accrocher des bénéfices incompatibles, c'est même chose pour eux. Il vaque un bénéfice; pour l'avoir on vous donnera une poignée d'autres bénéfices, un archidiaconat, des abbayes, deux prieurés, quatre ou cinq prébendes, & tout cela pour faire la compensation.

Le même prédicateur dans un autre endroit s'exprime ainsi : « Dans quatre plaideurs qu'on rencontre » au palais , il y a toujours un moine ; & si on leur » demande ce qu'ils font là , un cléricus répondra , notre » chapitre est bandé contre le doyen , contre l'évêque » & contre les autres officiers , & je vais après les » queues de ces messieurs pour cette affaire. Et toi , » maître moine , que fais-tu ici ? Je plaide une abbaye » de huit cent livres de rente pour mon maître. Et » toi , moine blanc ? Je plaide un petit prieuré pour moi. » Et vous , mendiants , qui n'avez terre , ni sillon , que » battez-vous ici le pavé ? Le roi nous a octroyé du sel , » du bois & autres choses : mais ses officiers nous les » déniaient. Ou bien , un tel curé par son avarice & envie » nous veut empêcher la sépulture & la dernière volonté d'un qui est mort ces jours passés , tellement » qu'il nous est force d'en venir à la cour. »

Il est vrai que ce dernier abus , dont retentissent tous les tribunaux de l'église catholique romaine , n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encor , c'est celui d'avoir permis aux bénédictins , aux bernardins , aux chartreux même , d'avoir des mainmortables , des esclaves. On distingue sous leur domination dans plusieurs provinces de France & en Allemagne ,

Esclavage de la personne.

Esclavage des biens.

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans , s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura , mis entre les mains d'un notaire de Paris , devient dans Paris même

la proie de ceux qui originairement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que son père a bâtie ; & les moines , bien loin de lui donner cette aumône , s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père , & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de sa dot. Cette dot , ces créances , ce bien paternel , tout appartient de droit divin aux moines. Les créanciers , la veuve , les enfans , tout meurt dans la mendicité.

L'esclavage réel est celui qui est affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maison dans l'empire de ces moines , & y demeure un an & un jour , devient leur serf pour jamais. Il est arrivé quelquefois qu'un négociant Français ; père de famille , attiré par ses affaires dans ce pays barbare , y ayant pris une maison à loyer pendant une année , & étant mort ensuite dans sa patrie , dans une autre province de France , sa veuve , ses enfans ont été tout étonnés de voir des huissiers venir s'emparer de leurs meubles , avec des paréatis , les vendre au nom de *saint Claude* , & chasser une famille entière de la maison de son père.

L'esclavage mixte est celui qui étant composé des deux , est ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrationnable , & ce que les brigands n'oseraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémissans dans un triple esclavage sous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté ! chacun demande comment les gouvernemens souffrent ces fatales contradictions ? C'est que les moines sont riches ; & leurs esclaves sont pauvres. C'est que les moines , pour conserver leur droit d'*attila* , sont des présens aux commis , aux maîtresses de ceux qui pourraient interposer leur autorité pour réprimer une telle oppression. Le fort écrase tou-

jours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines soient les plus forts ?

Quel horrible état que celui d'un moine dont le couvent est riche ! la comparaison continuelle qu'il fait de sa servitude & de sa misère avec l'empire & l'opulence de l'abbé, du prieur, du procureur, du secrétaire, du maître des bois &c, lui déchire l'âme --- à l'église & au réfectoire. Il maudit le jour où il prononça ses vœux imprudens & absurdes : il se désespère ; il voudrait que tous les hommes fussent aussi malheureux que lui. S'il a quelque talent pour contrefaire les écritures, il l'emploie en faisant de fausses chartes pour plaire au sous-prieur ; il accable les paysans qui ont le malheur inexprimable d'être vassaux d'un couvent : étant devenu bon faussaire, il parvient aux charges : & comme il est fort ignorant, il meurt dans le doute & dans la rage.

T O U T E S T B I E N .

JE vous prie, messieurs, de m'expliquer le *tout est bien*, car je ne l'entends pas.

Cela signifie-t-il, *tout est arrangé, tout est ordonné*, suivant la théorie des forces mouvantes ? je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun se porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que personne ne souffre ? vous savez combien cela est faux.

Votre idée est-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre sont *bien* par rapport à DIEU & le réjouissent ? Je ne crois point cette horreur, ni vous non plus.

De grace, expliquez-moi le *tout est bien*. Platon le

raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raison, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie, le tétraèdre³, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine ? pourquoi ne lui pas permettre la sphère, qui est encor plus régulière, & même le cône, la pyramide à plusieurs faces, le cylindre ? &c.

DIEU choisit, selon lui, nécessairement le meilleur des mondes possibles ; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens, quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette transgression, n'est plus le meilleur des globes ; il l'était auparavant : il pourrait donc l'être encore ; & bien des gens croient qu'il est le pire des globes, au lieu d'être le meilleur.

Leibnitz, dans sa *Théodicée*, prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre ; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre ignorance, selon notre coutume ; & puisque l'Evangile ne nous a rien révélé sur cette question, nous demeurons sans remords dans nos ténèbres.

Leibnitz qui parle de tout, a parié du péché originel aussi ; & comme tout homme à système fait entrer dans son plan tout ce qui peut le contredire, il imagina que la désobéissance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédients nécessaires de toute la félicité possible. *Calla, calla senor don Carlos : todo che se haze e por su ben.*

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ! faire dans la misère, des enfans misérables & criminels qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? Quoi ! éprouver toutes les

maladies , sentir tous les chagrins , mourir dans la douleur , & pour rafraîchissement être brûlé dans l'éternité des siècles ; ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal , cela peut être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le salon d'*Apolon* ; mais , qu'il mette la tête à la fenêtre , il verra des malheureux ; qu'il ait la fièvre , il le fera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite , & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Laclance* , père de l'église , qui dans son chap. XIII. de la colère de DIEU , fait parler ainsi *Epicure* : « Ou DIEU veut ôter » le mal de ce monde , & ne le peut : ou il le peut , » & ne le veut pas ; ou il le peut , ni ne le veut ; » ou enfin il le veut & le peut. S'il le veut & ne » le peut pas , c'est impuissance , ce qui est contraire » à la nature de DIEU ; s'il le peut & ne le veut » pas , c'est méchanceté , & cela est non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut ni ne le peut , » c'est à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le veut » & le peut (ce qui seul de ces parties convient à » DIEU), d'où vient donc le mal sur la terre ? »

L'argument est pressant , aussi *Laclance* y répond fort mal , en disant que DIEU veut le mal , mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que DIEU ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal , & puis , nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abyme dont per-

sonne n'a pu voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & des législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perses. Les manichéens adoptèrent, comme on fait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce nombre regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légère ; que d'avoir supposé deux êtres tout puissans, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un traité comme les deux médecins de *Molière* : passez-moi l'émetique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les platoniciens, prétendit, dès le premier siècle de l'église, que DIEU avait donné notre monde à faire à ses derniers anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussière par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un DIEU tout puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon qui a senti l'objection, la prévient en disant, que l'ange qui présidait à l'atelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage ; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante ; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la

drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au-lieu de l'ambrosie qui était leur mets naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores, mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garde-robe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici, c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vite. Ils y allèrent, on les y laissa; & c'est depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables?

Je passe vite de ce quatrième ciel à mylord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de mylord *Bolingbroke*, & que mylord *Shaftsbury* avait auparavant inséré dans ses *caractéristiques*. Lisez dans *Shaftsbury* le chapitre des *moralistes*, vous y verrez ces paroles :

« On a beaucoup à répondre à ces plaintes des
» défauts de la nature. Comment est-elle sortie si
» impuissante & si défectueuse des mains d'un être
» parfait? mais je nie qu'elle soit défectueuse... sa
» beauté résulte des contrariétés, & la concorde uni-
» verselle naît d'un combat perpétuel... Il faut que
» chaque être soit immolé à d'autres; les végétaux aux
» animaux, les animaux à la terre... & les loix du
» pouvoir central & de la gravitation, qui donnent
» aux corps célestes leur poids & leur mouvement, ne

» seront point dérangés pour l'amour d'un chétif animal ,
 » qui tout protégé qu'il est par ces mêmes loix , sera
 » bientôt par elles réduit en poussière. »

Bolingbroke , Shaftsbury , & Pope leur metteur en œuvre , ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien* , ne veut dire autre chose , sinon que le tout est dirigé par des loix immuables ; qui ne le fait pas ? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez après tous les petits enfans , que les mouches sont nées pour être mangées par des araignées , les araignées par des hirondelles , les hirondelles par des pigrièches , les pigrièches par des aigles , les aigles pour être tués par les hommes , les hommes pour se tuer les uns les autres , & pour être mangés par les vers , & ensuite par les diables , au moins mille sur un.

Voilà un ordre net , & constant parmi les animaux de toute espèce ; il y a de l'ordre partout. Quand une pierre se forme dans ma vessie , c'est une mécanique admirable , des suc pierreux passent petit-à-petit dans mon sang , ils se filtrent dans les reins , passent par les urètres , se déposent dans ma vessie , s'y assemblent par une excellente attraction newtonienne ; le caillou se forme , se grossit , je souffre des maux mille fois pires que la mort , par le plus bel arrangement du monde ; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubal-lam* , vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le perinée , saisit ma pierre avec ses pincettes , elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécessaire ; & par le même mécanisme je meurs dans des tourmens affreux ; *tout cela est bien* , tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables , j'en tombe d'accord , & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles , il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles , & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux* , dit *Pope*

dans sa quatrième épître sur le tout est bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général.*

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort, & de la damnation.

La chute de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appelez *santé générale* ; mais *Shafsbury* & *Bolingbroke* ont osé attaquer le péché originel ; *Pope* n'en parle point ; il est clair que leur système sappe la religion chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce système a été approuvé depuis peu par plusieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce système est consolant. DIEU, dit *Pope*, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme, ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de savon, ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de mylord *Shafsbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ses loix éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme ? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces loix éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce système *du tout est bien*, ne représente l'auteur de toute la nature, que comme un roi puissant & mal-faisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cent mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette &

dans les larmes , pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console , elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal , demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-pensant , il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême ; aussi ne savons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges Romains quand ils n'entendaient pas une cause , *N. L. non liquet* , cela n'est pas clair. Imposons surtout silence aux scélérats , qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines , y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impostures , en recourant à la foi & à la providence. Copions la fin de l'épître en vers sur le désastre de Lisbonne : (a)

Mon malheur , dites-vous , est le bien d'un autre être.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts ,
Le beau soulagement d'être mangé des vers !
Tristes calculateurs des misères humaines ,
Ne me consolez point ; vous aigrissez mes peines :
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

(a) Une partie de cet article se trouve ailleurs , mais moins étendue ; de plus il est bon d'in-

culquer ces vérités au lecteur dans plus d'un ouvrage.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie ,
Tous les êtres sentans nés sous la même loi ,
Vivent dans la douleur , & meurent comme moi.

Le vautour acharné sur sa timide proie ,
De ses membres sanglans se rapaît avec joie :
Tout semble *bien* pour lui , mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière ,
Sanglant , percé de coups , sur un tas de mourans ,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.

Ainsi du monde entier tous les membres gémissent ;
Nés tous pour les tourmens , l'un par l'autre ils périssent :
Et vous composerez , dans ce chaos fatal ,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel , superbe & misérable !
Vous criez , *Tout est bien* , d'une voix lamentable.
L'univers vous dément , & votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Elémens , animaux , humains , tout est en guerre.
Il le faut avouer , le *mal* est sur la terre :

Son principe secret ne nous est point connu.
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ?
Est-ce le noir *Typhon* (a) , le barbare *Arimane* (b) ,
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne ?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux ,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu , la bonté même ,

(a) Principe du mal chez les
Egyptiens.

(b) Principe du mal chez les
Perfes.

Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime ,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
 Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
 De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître :
 Il ne vient point d'autrui (a), puisque Dieu seul est maître.
 Il existe pourtant. O tristes vérités !
 O mélange étonnant de contrariétés !
 Un Dieu vint consoler notre race affligée
 Il visita la terre , & ne l'a point changée ; (b)
 Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
 Il le pouvait , dit l'autre , & ne l'a point voulu ;
 Il le voudra sans doute. Et tandis qu'on raisonne ,
 Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne ,
 Et de trente cités dispersent les débris ,
 Des bords sanglans du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme est né coupable , & Dieu punit sa race ,
 Ou ce maître absolu de l'être & de l'espace ,
 Sans courroux , sans pitié , tranquille , indifférent ,
 De ses premiers décrets fuit l'éternel torrent :
 Ou la matière informe à son maître rebelle ,
 Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle ;
 Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce séjour mortel (c)

N'est

(a) C'est-à-dire d'un autre principe.

(b) Un philosophe Anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avènement , comme le monde moral. C'est apparemment le philosophe Anglais de *Rabelais*.

(c) Voilà avec l'opinion des deux principes toutes les solutions qui se présentent à l'esprit

humain dans cette grande difficulté ; & la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre. Mais qu'il est affreux d'avoir encor à disputer tous les jours sur la révélation , de voir la société chrétienne insociable , divisée en cent sectes sur la révélation , de se calomnier , de se persécuter , de se détruire pour

N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
 Nous effuyons ici des douleurs passagères.
 Le trépas est un bien qui finit nos misères.
 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans doute.
 Il n'est rien qu'on connaisse, & rien qu'on ne redoute.
 La nature est muette, on l'interroge en vain.
 On a besoin d'un Dieu, qui parle au genre humain
 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
 De consoler le faible, & d'éclairer le sage.
 L'homme au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
 Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point, par quels nœuds invisibles
 Dans le mieux ordonné des univers possibles,
 Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
 Mêlé à nos vains plaisirs de réelles douleurs ;
 Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
 Subit également ce mal inévitable ;
 Je ne conçois pas plus comment tout serait *bien* :
 Je suis comme un docteur, hélas ! je ne fais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;
 La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
 De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
 Il rampe, il souffre, il meurt, tout ce qui naît expire ;
 De la destruction la nature est l'empire.

la révélation, de faire des saint
 Barthelemi pour la révélation,
 d'assassiner *Henri III.* & *Henri*
IV. pour la révélation ! de faire
 couper la tête au roi *Charles I.*

pour la révélation, de traîner
 un roi de Pologne tout sanglant
 pour la révélation ! O Dieu ré-
 vélez-nous donc qu'il faut être
 humain & tolérant !

Un faible composé de nerfs & d'ossemens
 Ne peut être insensible au choc des élémens ;
 Ce mélange de sang , de liqueurs , & de poudre ,
 Puisqu'il fut assemblé , fut fait pour se dissoudre.
 Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
 Fut soumis aux douleurs ministres du trépas.
 C'est-là ce que m'apprend la voix de la nature.
 J'abandonne *Platon* , je rejette *Epicure*.
Bayle en fait plus qu'eux tous : je vais le consulter :
 La balance à la main , *Bayle* enseigne à douter. (a)
 Assez sage , assez grand , pour être sans système ,
 Il les a tous détruits , & se combat lui-même :
 Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins ,
 Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
 Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.
 L'homme étranger à soi , de l'homme est ignoré.
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ? (b)
 Atomes tourmentés sur cet amas de boue ,
 Que la mort engloutit , & dont le sort se joue ,
 Mais atomes pensans , atomes dont les yeux
 Guidés par la pensée ont mesuré les cieux ;
 Au sein de l'infini nous élançons notre être ,
 Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.

Ce monde , ce théâtre , & d'orgueil & d'erreur ,
 Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
 Tout se plaint , tout gémit en cherchant le bien-être ;
 Nul ne voudrait mourir ; nul ne voudrait renaître. (c)

(a) Voyez les notes à la fin du poëme.

(b) Voyez les notes à la fin du poëme.

(a) On trouve difficilement

une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue , & repasser par les mêmes événemens.

Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs ,
Par la main du plaisir nous effuyons nos pleurs.
Mais le plaisir s'envole , & passe comme une ombre ,
Nos chagrins , nos regrets , nos pertes sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux , s'il n'est point d'avenir ,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

*Un jour tout sera bien , voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui , voilà l'illusion.*
Les sages me trompaient , & Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs , soumis dans ma souffrance ,
Je ne m'élève point contre la providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois ,
Chanter des doux plaisirs les séduisantes loix.
D'autres tems , d'autres mœurs : instruit par la vieillesse ,
Des humains égarés partageant la faiblesse ,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer ,
Je ne fais que souffrir , & non pas murmurer.

Un calife autrefois à son heure dernière ,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
*Je t'apporte , ô seul Roi , seul Etre illimité ,
Tout ce que tu n'as point dans ton immensité ,
Les défauts , les regrets , les maux & l'ignorance.*
Mais il pouvait encor ajouter l'espérance.

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'Etre des êtres que les choses soient autrement qu'elles sont. C'est un rude système , je n'en fais pas assez pour oser seulement l'examiner.

B L A S P H É M E.

C'EST un mot grec qui signifie, *atteinte à la réputation*. *Blasphemia* se trouve dans *Démonsthène*. De là vient, dit *Ménage*, le mot de *blâmer*. *Blasphème* ne fut employé dans l'église grecque que pour signifier *injure faite à DIEU*. Les Romains n'employèrent jamais cette expression, ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenser l'honneur de DIEU comme on offense celui des hommes.

Il n'y a presque point de synonyme. *Blasphème* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *sacrilège*. On dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain, qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on appelle *juré le nom de DIEU*, c'est un *blasphémateur*; mais on ne dira pas, c'est un *sacrilège*. L'homme *sacrilège* est celui qui se parjure sur l'évangile; qui étend sa rapacité sur les choses sacrées, qui détruit les autels, qui trempe sa main dans le sang des prêtres.

Les grands *sacrilèges* ont toujours été punis de mort chez toutes les nations, & surtout les *sacrilèges* avec effusion de sang.

L'auteur des *instituts au droit criminel*, compte parmi les crimes de lèse-majesté divine au second chef, l'inobservation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobservation accompagnée d'un mépris marqué; car la simple négligence est un péché, mais non pas un *sacrilège*, comme il le dit. Il est absurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la *simonie*, l'enlèvement d'une religieuse, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'est un grand exemple des erreurs où tombent les *jurisconsultes*, qui n'ayant pas été appelés à faire des loix, se mêlent d'interpréter celles de l'état.

Les blasphèmes prononcés dans l'ivresse , dans la colère , dans l'excès de la débauche , dans la chaleur d'une conversation indiscrete , ont été soumis par les législateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple , l'avocat que nous avons déjà cité , dit que les loix de France condamnent les simples blasphémateurs à une amende pour la première fois , double pour la seconde , triple pour la troisième , quadruple pour la quatrième. Le coupable est mis au carcan pour la cinquième récidive , au carcan encor pour la sixième , & la lèvre supérieure est coupée avec un fer chaud ; & pour la septième fois on lui coupe la langue. Il fallait ajouter que c'est l'ordonnance de 1666.

Les peines sont presque toujours arbitraires ; c'est un grand défaut dans la jurisprudence. Mais aussi ce défaut couvre une porte à la clémence , à la compassion ; & cette compassion est d'une justice étroite : car il serait horrible de punir un emportement de jeunesse , comme on punit des empoisonneurs & des parricides. Une sentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction , n'est qu'une assassinat commis avec le glaive de justice.

N'est-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blasphème dans un pays , fut souvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope , aura pu être scandalisé de voir porter en cérémonie un oignon , un chat , un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Isheth* , d'*Oshireth* , & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête , ou ne se fera point mis à genoux en voyant passer en procession les parties génitales du genre humain plus grandes que nature. Il en aura dit son sentiment à souper , il aura même chanté une chanson dans laquelle les matelots Tyriens se moquaient des absurdités égyptiennes. Une servante de cabaret l'aura entendu ; sa conscience ne lui

permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité sur la poitrine ; & on fait comment l'image de la vérité est faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blasphémateur Tyrien à une mort affreuse & confisque son vaisseau. Ce marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie.

Numa voit que sa petite horde de Romains est un ramas de flibustiers latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent , bœufs , moutons , volailles , filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne , & que la nymphe lui a donné des loix de la part de *Jupiter*. Les sénateurs le traitent d'abord de blasphémateur , & le menacent de le jeter de la roche *Tarpienne* la tête en bas. *Numa* se fait un parti puissant. Il gagne des sénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle ; elle les convertit. Ils convertissent le sénat & le peuple. Bientôt ce n'est plus *Numa* qui est un blasphémateur. Ce nom n'est plus donné qu'à ceux qui doutent de l'existence de la nymphe.

Il est triste parmi nous que ce qui est blasphème à Rome , à Notre-Dame de Lorette ; dans l'enceinte des chanoines de San Gennaro , soit piété dans Londres , dans Amsterdam , dans Stockholm , dans Berlin , dans Copenhague , dans Berne , dans Basse , dans Hambourg. Il est encor plus triste que dans le même pays , dans la même ville , dans la même rue , on se traite réciproquement de blasphémateur.

Que dis-je , des dix mille Juifs qui sont à Rome , il n'y en a pas un seul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blasphèment ; & réciproquement les cent mille chrétiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens (*a*) qui la remplissaient

(*a*) Joviens , adorateurs de *Jupiter*.

du tems de *Trajan* , croient fermement que les Juifs s'assembloient les samedis dans leurs synagogues pour blasphémer.

Un cordelier accorde sans difficulté le titre de blasphémateur au dominicain , qui dit que la Ste. Vierge est née dans le péché originel , quoique les dominicains aient une bulle du pape qui leur permet d'enseigner dans leurs couvens la conception maculée ; & qu'outre cette bulle ils aient pour eux la déclaration expresse de *St. Thomas* d'Aquin.

La première origine de la scission , faite dans les trois quarts de la Suisse & dans une partie de la Basse-Allemagne , fut une querelle dans l'église cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom & un dominicain nommé *Vigand*.

Tous deux étaient ivres , selon l'usage de ce tems-là. L'ivrogne cordelier qui prêchait , remercia DIEU dans son sermon de ce qu'il n'était pas jacobin , jurant qu'il fallait exterminer les jacobins blasphémateurs qui croyaient la Ste. Vierge née en péché mortel & délivrée du péché par les seuls mérites de son fils : l'ivrogne jacobin lui dit tout haut , vous en avez menti , blasphémateur vous-même. Le cordelier descend de chaire un grand crucifix de fer à la main , en donne cent coups à son adversaire & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage que les dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne ; & en Suisse. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouverent le moyen de faire imprimer dans Berne les stigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs frères laïcs nommé *Jetzer* ; ce fut la Ste. Vierge elle-même qui lui fit cette opération ; mais elle emprunta la main du sous-prieur qui avait pris un habit de femme , & entouré sa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère laïc exposé tout

en sang sur l'autel des dominicains de Berne à la vénération du peuple , cria enfin au meurtre , au sacrilège : les moines , pour l'apaiser , le communiquèrent au plus vite avec une hostie saupoudrée de sublimé corrosif ; l'excès de l'acrimonie lui fit rejeter l'hostie. (a)

Les moines alors l'accusèrent devant l'évêque de Lausanne d'un sacrilège horrible. Les Bernois indignés accusèrent eux-mêmes les moines , quatre d'entr'eux furent brûlés à Berne le 31 Mai 1509 à la porte de Marfilly.

C'est ainsi que finit cette abominable histoire qui déterminâ enfin les Bernois à choisir une religion (mauvaise à la vérité à nos yeux catholiques ,) mais dans laquelle ils seraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de semblables sacrilèges est incroyable. C'est à quoi l'esprit de parti conduit.

Les jésuites ont soutenu pendant cent ans que les jansénistes étaient des blasphémateurs , & l'ont prouvé par mille lettres de cachet. Les jansénistes ont répondu par plus de quatre mille volumes , que c'était les jésuites qui blasphémaient. L'écrivain des *gazettes ecclésiastiques* prétend que tous les honnêtes gens blasphèment contre lui ; & il blasphème du haut de son grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphème contre lui & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante , c'est que jamais en aucun pays de la terre chez les idolâtres

(a) Voyez les *voyages de Burnet* évêque de Salisbury , l'*Histoire des dominicains de Berne* par Abraham Ruchat professeur à Lausanne , le *procès verbal de la condamnation des dominicains* , & l'*Original*

du *procès* conservé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait est rapporté dans l'*histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations*. Puisse-t-elle être partout : personne ne la connaît en France il y a vingt ans.

les plus fous , aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un DIEU suprême , éternel & tout-puissant. Ce n'est pas sans doute pour avoir reconnu cette vérité qu'on fit boire la ciguë à *Socrate* , puisque le dogme d'un DIEU suprême étoit annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hasard de ne pas reconnaître les Dieux secondaires ; ce fut sur cet article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphème les premiers chrétiens par la même raison ; mais les partisans de l'ancienne religion de l'empire , les joviens , qui reprochaient le blasphème aux premiers chrétiens , furent enfin condamnés eux-mêmes comme blasphémateurs sous *Théodose II*. *Driden* a dit :

*This side to day and the other to morow burn's
And they are all god's al' mithy in their turn's*

Tel est chaque parti , dans sa rage obstiné ,
Aujourd'hui condamnant & demain condamné.

B L E D o u B L É.

S E C T I O N P R E M I È R E.

Origine du mot , & de la chose.

IL faut être pyrrhonien outré pour douter que pain vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du tems de *César* ; où avaient-ils pris ce mot de *blé* ? On prétend que c'est de *bladum* , mot employé dans la latinité barbare

du moyen âge , par le chancelier Desvignes , de *Vienneis* , à qui l'empereur *Frédéric II.* fit , dit-on , crever les yeux.

Mais les mots latins de ces siècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudesques latinisés. *Bladum* venait donc de notre *blead* ; & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens disaient *biada* ; & les pays , où l'ancienne langue romance s'est conservée , disent encor *blia*.

Cette science n'est pas infiniment utile : mais on ferait curieux de savoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le semer ? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne , les Espagnols en Gaule , & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ? Chez les Grecs probablement , dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs ? C'était autrefois *Cérès* sans doute ; & quand on a remonté à *Cérès* , on ne peut guère aller plus haut. Il faut que *Cérès* soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment , du seigle , de l'orge , &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs , & celui d'*Ishet* ou *Ifis* qui en gratifia l'Égypte , est fort déchu aujourd'hui , nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

Santhoniaton assure que *Dagon* ou *Dagan* , l'un des petits-fils de *Thaut* , avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son *Thaut* est à-peu-près du tems de notre *Jared*. Il résulte delà que le blé est fort ancien , & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain , mais cela n'est pas démontré.

Chose étrange ! nous savons positivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé* , & nous ne savons pas à qui nous devons le pain. Et , chose encore plus

étrange , nous sommes si ingrats envers *Noé* , que nous avons plus de deux millè chansons en l'honneur de *Bacchus* , & qu'à peine en chantons nous une seule en l'honneur de *Noé* , notre bienfaiteur.

Un Juif m'a assuré que le blé venait de lui-même en Mésopotamie , comme les pommes , les poires sauvages , les châtaignes , les neffles dans l'Occident. Je le veux croire jusqu'à ce que je sois sûr du contraire ; car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. Il est devenu la nourriture ordinaire & indispensable dans les plus beaux climats & dans tout le Nord.

De grands philosophes dont nous estimons les talens , & dont nous ne suivons point les systèmes , ont prétendu , dans l'*Histoire naturelle du chien* , (pag. 195.) que les hommes ont fait le blé ; que nos pères à force de semer de l'ivraie & du gramen , les ont changés en froment. Comme ces philosophes ne sont pas de notre avis sur les coquilles ; ils nous permettront de n'être pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout différent de celui de l'ivraie , & nous ne croyons à aucune transmutation. Quand on nous en montrera nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain* , qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens se moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin , puisque c'est notre nourriture principale , le blé est devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit sur cette matière , que si un laboureur semait autant de blé pesant que nous avons de volumes sur cette denrée , il pourrait espérer la plus ample récolte , & devenir plus riche que ceux qui dans leurs salons vernis & dorés ignorent l'excès de sa peine & de sa misère.

S E C T I O N S E C O N D E.

Richesse du blé.

Dès qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre rue tous les voisins & les voisines qui demandent : Combien a-t-il de rentes, comment vit-il, combien sa fille aura-t-elle en mariage, &c. ? On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France ? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle) de plus belles moissons que l'Espagne ? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile ? La grande question est de savoir si un pays purement agricole est plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La supériorité du pays de blé est démontrée par le livre aussi petit que plein de M. *Melon*, le premier homme qui ait raisonné en France, par la voie de l'imprimerie, immédiatement après la déraison universelle du système de *Lafs*. *Melon* a pu tomber dans quelques erreurs relevées par d'autres écrivains instruits, dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes, voici le fait.

L'Egypte devint la meilleure terre à froment de l'univers, lorsqu'après plusieurs siècles qu'il est difficile de compter au juste, les habitans eurent trouvé le secret de faire servir à la fécondité du sol un fleuve destructeur, qui avait toujours inondé le pays, & qui n'était utile qu'aux rats d'Egypte, aux insectes, aux reptiles & aux crocodiles. Son eau même mêlée d'une bourbe noire ne pouvait désaltérer ni laver les habitans. Il fallut des travaux immenses, & un tems prodigieux pour dompter le fleuve, le partager en ca-

naux , fonder des villes dans un terrain autrefois mouvant , & changer les cavernes des rochers en vastes bâtimens.

Tout cela est plus étonnant que des pyramides ; tout cela fait , voilà un peuple sûr de sa nourriture avec le meilleur blé du monde , sans même avoir presque besoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraisse de la volaille supérieure à celle de Caux. Il est vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun besoin réel des autres peuples.

Les Arabes ses voisins au contraire ne recueillent pas un septier de blé depuis le désert qui entoure le lac de Sodome & qui va jusqu'à Jérusalem , jusqu'au voisinage de l'Euphrate , à l'Yemen , & à la terre de Gad ; ce qui compose un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils disent : Nous avons des voisins qui ont tout le nécessaire ; allons dans l'Inde leur chercher du superflu ; portons-leurs du sucre , des aromates , des épiceries , des curiosités ; soyons les pourvoyeurs de leurs fantaisies , & il nous donneront de la farine. Ils en disent autant des Babyloniens ; ils s'établissent courtiers de ces deux nations opulentes , qui régorgent de blé ; & en étant toujours leurs serviteurs , ils restent toujours pauvres. Memphis & Babylone jouissent ; & les Arabes les servent ; la terre à blé demeure toujours la seule riche ; le superflu de son front attire les métaux , les parfums , les ouvrages d'industrie. Le possesseur du blé impose donc toujours la loi à celui qui a besoin de pain. Et *Midas* aurait donné tout son or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception , & n'en est point une. Les vicissitudes de ce monde ont tellement tout bouleversé , que les habitans d'un marais persécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer , & par l'inquisition qui apportait des fagots pour

les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des îles qui produisent des épiceries devenues aussi nécessaires aux riches que le pain l'est aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume, & des perles à Memphis & à Babylone. Les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Asie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous ; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui est réellement possesseur du blé ? C'est le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le simple agriculteur de Caldée ou d'Egypte qui profitait beaucoup de son froment. C'était le marchand Caldéen ou l'Égyptien adroit qui en faisait des amas, & les vendait aux Arabes ; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chèrement aux riches. Tel est le Hollandais ; il achète partout & revend partout ; il n'y a point pour lui de mauvaise récolte ; il est toujours prêt à secourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, sôbres, à l'abri de toute vexation, exempts de toute crainte, s'établissent dans un port ; que leurs vaisseaux soient bons, que leur équipage sache vivre de gros fromage & de petite bière, qu'ils fassent acheter à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils sachent le conserver, qu'ils sachent attendre ; & ils feront précisément ce que font les Hollandais.

SECTION TROISIÈME.

Histoire du blé en France.

Dans les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne sais quel seigneur ou roi de Soissons qui mit tant d'impôts sur les labou-

reurs , les batteurs en grange , les meuniers , que tout le monde s'enfuit , & le laissa sans pain régner tout seul à son aise. (a)

Comment fit-on pour avoir du blé , lorsque les Normands , qui n'en avaient pas chez eux , vinrent ravager la France & l'Angleterre , lorsque les guerres féodales achevèrent de tout détruire ; lorsque ces brigandages féodaux se mêlèrent aux irruptions des Anglais , quand *Edouard III.* détruisit les moissons de *Philippe de Valois* , & *Henri V.* celles de *Charles VI.* ; quand les armées de l'empereur *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII.* mangeaient la Picardie ; enfin tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe , & égorgeaient pères , mères & enfans , pour savoir si on devait se servir de pain fermenté ou de pain azimé les dimanches ?

Comment on faisait ? Le peuple ne mangeait pas la moitié de son besoin ; on se nourrissait très-mal ; on périssait de misère ; la population était très-médiocre ; des cités étaient désertes.

Cependant vous voyez encor de prétendus historiens qui vous répètent que la France possédait vingt-neuf millions d'habitans du tems de la St. Barthelemi.

C'est apparemment sur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'appologie de la St. Barthelemi ; il a prétendu que le massacre de soixante & dix mille hommes , plus ou moins , était une bagatelle dans un royaume alors florissant , peuplé de vingt-neuf millions d'hommes , qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité est que la France avait peu d'hommes & peu de blé ; & qu'elle était excessivement misérable , ainsi que l'Allemagne.

Dans le court espace du règne enfin tranquille de *Henri IV.* , pendant l'administration économe du duc

(a) C'était un Chilpéric. La chose arriva l'an 562.

de *Sulli* , les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Aussi-tôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers , qui n'avaient pas fait de si heureuses moissons , ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encor meilleure que la précédente. Elle fut très-mauvaise ; le peuple alors fut dans le cas de Mlle. *Bernard* , qui avait vendu ses chemises & ses draps pour acheter un collier ; elle fut obligée de vendre son collier à perte pour avoir des draps & des chemises. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur , le ministère défendit l'exportation , & cette loi ne fut point révoquée. Mais sous *Henri IV.* sous *Louis XIII.* & sous *Louis XIV.* non-seulement la loi fut souvent éludée ; mais quand le gouvernement était informé que les greniers étaient bien fournis , il expédiait des permissions particulières sous le compte qu'on lui rendait de l'état des provinces. Ces permissions firent souvent murmurer le peuple ; les marchands de blé furent en horreur comme des monopoleurs , qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une disette , elle était toujours suivie de quelque sédition. On accusait le ministère plutôt que la sécheresse ou la pluie.

Cependant année commune , la France avait de quoi se nourrir , & quelquefois de quoi vendre. On se plaignit toujours ; (il faut se plaindre pour qu'on vous suce un peu moins) mais la France depuis 1661 jusqu'au commencement du dix-huitième siècle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de son blé qui la rendait si puissante , c'était son excellent vin de Bourgogne , de Champagne & de Bordeaux , le débit de ses eaux-de-vie dans tout le Nord , de son huile , de ses fruits , de son sel , de ses toiles , de ses draps ,
des

des magnifiques étoffes de Lyon & même de Tours , de ses rubans , de ses modes de toute espèce , enfin des progrès de l'industrie. Le pays est si bon , le peuple si laborieux , que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'état. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de sa force.

Le blé resta toujours à vil prix : la main-d'œuvre par conséquent ne fut pas chère ; le commerce prospéra ; & on cria toujours contre la dureté du tems.

La nation ne mourut pas de la disette horrible de 1709 ; elle fut très-malade ; mais elle réchappa. Nous ne parlons ici que du blé qui manqua absolument ; il fallut que les Français en achetassent de leurs ennemis mêmes ; les Hollandais en fournirent seuls autant que les Turcs.

Quelques désastres que la France ait éprouvés , quelques succès qu'elle ait eus , que les vignes aient gélé , ou qu'elles aient produit autant de grappes que dans la Jérusalem céleste , le prix du blé a toujours été assez uniforme ; & , année commune , un septier de blé a toujours payé quatre paires de fouliers depuis *Charlemagne*.

Vers l'an 1750 la nation rassasiée de vers , de tragédies , de comédies , d'opéra , de romans , d'histoires romanesques , de réflexions morales plus romanesques encore , & de disputes théologiques sur la grace & sur les convulsions , se mit enfin à raisonner sur les blés.

On oublia même les vignes pour ne parler que de froment & de seigle. On écrivit des choses utiles sur l'agriculture : tout le monde les lut , excepté les laboureurs. On supposa , au sortir de l'opéra comique , que la France avait prodigieusement de blé à vendre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement , en 1764 , la liberté de l'exportation.

Aussi-tôt on exporta. Il arriva précisément ce qu'on avait éprouvé du tems de *Henri IV* ; on vendit un peu

Quest. sur l'Encycl. Tom. I.

trop ; une année stérile survint ; il fallut pour la seconde fois que Mlle. *Bernard* revendit son collier pour r'avoir ses draps & ses chemises. Alors quelques plaignans passèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce qui fait voir combien il est difficile de contenter tout le monde & son père.

Des gens de beaucoup d'esprit , & d'une bonne volonté sans intérêt , avaient écrit avec autant de sagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit & des vues aussi pures , écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté ; & M. l'abbé *Gagliani* Napolitain , réjouit la nation française sur l'exportation des blés ; il trouva le secret de faire , même en français , des dialogues aussi amusans que nos meilleurs romans , & aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain , il donna beaucoup de plaisir à la nation , ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne furent plus où ils en étaient : la plupart se mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne furent pas distinguer davantage le froment du seigle. Les habitués de paroisse continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

SECTION QUATRIÈME.

Des blés d'Angleterre.

Les Anglais , jusqu'au dix-septième siècle , furent des peuples chasseurs & pasteurs , plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en selle raze avec un bridon ; l'autre moitié nourrissait des mou-

tons & préparait les laines. Les sièges des pairs ne font encor que de gros sacs de laine, pour les faire souvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'appercevoir au tems de la restauration qu'ils avaient aussi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère jusqu'alors labouré que pour leurs besoins. Les trois quarts de l'Irlande se nourrissaient de pommes de terre appelées alors *potatôs*, & par les Français *topinambous*; & ensuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecosse ne connaissait point le blé. Il courait une espèce de proverbe en vers anglais assez plaisans, dont voici le sens.

Si l'époux d'Eve la féconde
 Au pays d'Ecosse était né,
 A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
 Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le seul des trois royaumes qui défricha quelques champs, mais en petite quantité. Il est vrai que ces insulaires mangent le plus de viande, le plus de legumes & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manœuvre Auvergnac & Limousin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau, tandis que le manœuvre Anglais en mange à peine une avec du fromage; & boit d'une bière aussi nourrissante que dégoûtante, qui l'engraisse.

On peut encor, sans raillerie, ajouter à ces raisons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé long-tems leur tête. Ils portaient des perruques volumineuses hautes d'un demi-pied sur le front, & qui descendaient jusqu'aux hanches. Seize onces d'amidon saupoudraient seize onces de cheveux étrangers, qui cachaient dans leur épaisseur le buste d'un petit homme; de sorte que dans une farce, où un maître à chanter du

bel air , nommé *M. Des Soupîrs* , secouait sa perruque sur le théâtre , on était inondé pendant un quart-d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduisit en Angleterre , mais les Anglais épargnèrent l'amidon.

Pour venir à l'essentiel , il faut savoir qu'en 1689 , la première année du règne de *Guillaume & de Marie* , un acte du parlement accorda une gratification à quiconque exporterait du blé , & même de mauvaises eaux-de-vie de grain sur les vaisseaux de la nation.

Voici comme cet acte , favorable à la navigation & à la culture , fut conçu.

Quand une mesure nommée *quarter* , égale à vingt-quatre boisseaux de Paris , n'excédait pas en Angleterre la valeur de deux livres sterling huit shelings au marché , le gouvernement payait à l'exportateur de ce quarter cinq shelings --- 6l. de France.

A l'exportateur du seigle quand il ne valait qu'une livre sterling & douze shelings , on donnait de récompense trois shelings & six sous --- 3^{l.} 12^{s.} de France. Le reste dans une proportion assez exacte.

Quand le prix des grains haussait , la gratification n'avait plus lieu ; quand ils étaient plus chers , l'exportation n'était plus permise. Ce règlement a éprouvé quelques variations ; mais enfin le résultat a été un profit immense. On a vu par un extrait de l'exportation des grains présenté à la chambre des communes en 1751 , que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. sterling , qui font cent soixante & dix millions trois cent trente-trois mille soixante & dix-huit livres de France. Et sur cette somme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années , la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait sa fortune à sa culture qu'elle avait trop long-tems négligée ; mais aussi elle la devait à son terrain. Plus sa terre a valu , plus elle s'est encor améliorée. On a eu plus de chevaux , de bœufs & d'engrais.

Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans , & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais aussi la France a presque le double d'habitans ; & en ce cas l'Angleterre n'est que d'un cinquième plus riche en blés , pour nourrir la moitié moins d'hommes : ce qui est bien compensé par les autres denrées , & par les manufactures de la France.

SECTION CINQUIÈME.

Mémoire court sur les autres pays.

L'Allemagne est comme la France ; elle a des provinces fertiles en blé , & d'autres stériles , les pays voisins du Rhin & du Danube , la Bohême , sont les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grains que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé , & en vend peu. L'Espagne en manque quelquefois , & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont , & en vendent. La Pologne en est toujours bien fournie & n'en est pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Russie en regorgent ; on le transporte à celles du Nord avec beaucoup de peine ; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie ; le reste ne produit que du seigle ; les provinces septentrionales rien.

Le Dannemarck peu.

L'Ecosse encor moins.

La Flandre Autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome , depuis Viterbe

jusqu'à Terracine, sont stériles. Le Bolonois, dont les papes se sont emparés, parce qu'il était à leur bienfaisance, est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur crû pour le besoin; & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople, c'est-à-dire, des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre promise en supposant que la terre promise avait du froment.

La Sicile se souvient toujours de *Cérès*; mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi bien la terre que du tems d'*Pitton* qui donnait tant de blé aux romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Genaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoie a toujours été pauvre & le sera.

La Suisse n'est guère plus riche; elle a peu de froment; il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire; & il sera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juste de la récolte de l'année, & du besoin du moment.

Resumé.

Suivez le précepte d'*Horace*: Ayez toujours une année de blé par devers vous; *provisæ frugis in annum.*



B L É ,

GRAMMAIRE MORALE.

Section seconde.

On dit proverbialement , *manger son blé en herbe ; être pris comme dans un blé ; crier famine sur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos soins a fournis , il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela signifie une infinité de bonnes choses , comme par exemple :

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième siècle comme on gouvernait du tems d'Albouin , de Gondebald , de Clodevik nommé en latin *Clodovæus*.

Ne parle plus des loix de Dagobert , quand nous avons les œuvres du chancelier d'Aguesseau , les discours de M^{rs}. les gens du roi , Montclar , Servant , Castillon , la Chalotais , du Paty , &c.

Ne nous cite plus les miracles de saint Amable , dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties , songe dans quel siècle nous vivons.

Si jamais on assassine à coups de pistolet un maréchal d'Ancre , ne fais point brûler sa femme en qualité de forcière sous prétexte que son médecin Italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc , tué au clair de la lune , pour la guérir de ses vapeurs.

Distingue toujours les honnêtes gens qui pensent , de la populace qui n'est pas faite pour penser.

Si l'usage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille , & si en chemin tu rencontres quelques gens d'esprit , avertis-les par un signe de tête ; par un coup d'œil que tu penses comme eux ; mais qu'il ne faut pas rire.

Affaiblis peu à peu toutes les superstitions anciennes , & n'en introduis aucune nouvelle.

Les loix doivent être pour tout le monde ; mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

Si la servante de Bayle meurt entre tes bras , ne lui parle point comme à Bayle ; ni à Bayle comme à sa servante.

Si les imbécilles veulent encor du gland , laisse-les-en manger ; mais trouve bon qu'on leur présente du pain.

En un mot , ce proverbe est excellent en mille occasions.

B Œ U F A P I S.

La été agité si le bœuf *Apis* était révéé à Memphis comme Dieu , comme symbole , ou comme bœuf. Il est à croire que les fanatiques voyaient en lui un Dieu , les sages un simple symbole , & que le sot peuple adorait le bœuf. *Cambyse* fit-il bien quand il eut conquis l'Égypte , de tuer ce bœuf de sa main ? Pourquoi non ? Il faisait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche , sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilège. *Hérodote* ajoute qu'il fit bien fouetter les prêtres ; il avait tort , si ces prêtres avaient été de bonnes gens qui se fussent contentés de gagner leur pain dans le

culte d'*Apis* , sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient été persécuteurs , s'ils avaient forcé les consciences , s'ils avaient établi une espèce d'inquisition & violé le droit naturel , *Cambyse* avait un autre tort , c'était celui de ne les pas faire pendre.

On a fort vanté les Egyptiens ; il faut pourtant qu'il y ait toujours eu dans leur caractère , & dans leur gouvernement un vice radical , qui en a toujours fait de vils esclaves.

Je consens que dans les tems presqu'inconnus , ils aient conquis la terre ; mais dans les tems de l'histoire ils ont été subjugués par tous ceux qui s'en sont voulu donner la peine , par les Assyriens , par les Grecs , par les Romains , par les Arabes , par les Mammelus , par les Turcs , enfin par tout le monde , excepté par nos croisés , attendu que ceux-ci étaient plus mal avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation ; la première , que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe , à changer de religion , quoique les bœuf-latres & les singe-latres se haïssent vivement ; la seconde , qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides ; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation , sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur , ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans , on a dit même au bout de trois mille. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps , pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ? L'observatoire que fit bâtir *Louis XIV* , me paraît un

plus beau monument que les pyramides , parce qu'il est plus utile.

BOIRE A LA SANTÉ.

DOù vient cette coutume ? est-ce depuis le tems qu'on boit ? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour sa propre santé , mais non pas pour la santé d'un autre.

Le *propino* des Grecs , adopté par les Romains , ne signifiait pas , je bois afin que vous vous portiez bien ; mais je bois avant vous pour que vous buviez ; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un festin on buvait pour célébrer sa maîtresse , & non pas pour qu'elle eût une bonne santé. Voyez dans Martial ,

Nævia sex cyathis , septem Justina bibatur.

Six coups pour Nevia , sept au moins pour Justine.

Les Anglais qui se sont piqués de renouveler plusieurs coutumes de l'antiquité , boivent à l'honneur des dames ; c'est ce qu'ils appellent *tofter* ; & c'est parmi eux un grand sujet de dispute si une femme est *toftable* ou non , si elle est digne qu'on la toste.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguste* , pour le retour de sa santé. *Dion Cassius* rapporte qu'après la bataille d'*Actium* le sénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au second service. C'est un étrange décret. Il est plus vraisemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette bassesse. Quoi qu'il en soit , vous lisez dans Horace ,

Hinc ad vina redit lætus , & alteris

Te mensis adhibet Deum.

Te multa prece , te prosequitur mero

Defuso pateris : & laribus tuum

Miscet numen , uti Græcia Castoris ,

Et magni memor Herculis.

Longas ô utinam , dux bone , ferias

Præstes hesperiæ : dicimus integro

Sicci mane die , dicimus uvidi ,

Quum sol oceano subest.

Sois le Dieu des festins , le Dieu de l'allégresse ,

Que nos tables soient tes autels.

Préside à nos jeux solennels

Comme Hercule aux jeux de la Grèce.

Seul tu fais les beaux jours ; que tes jours soient sans fin.

C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore ;

Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore

Entre les bras du Dieu du vin. (a)

On ne peut , ce me semble , faire entendre plus expressément ce que nous entendons par ces mots , *Nous avons bu à la santé de votre majesté.*

C'est de-là probablement que vint , parmi nos nations barbares , l'usage de boire à la santé de ses convives ; usage absurde , puisque vous videriez quatre bouteilles sans leur faire le moindre bien. Et que veut dire *boire à la santé du roi* , s'il ne signifie pas ce que nous venons de voir ?

Le Dictionnaire de Trévoux nous avertit qu'on ne doit pas à la santé de ses supérieurs en leur présence. Passe pour la France & pour l'Allemagne ; mais en Angleterre c'est un usage reçu. Il y a moins loin d'un homme à un homme à Londres qu'à Vienne.

(a) Dacier a traduit *sicci* & *uvidi* dans nos prières du soir & du matin.

On fait de quelle importance il est en Angleterre de boire à la santé d'un prince qui prétend au trône ; c'est se déclarer son partisan. Il en a coûté cher à plus d'un Ecoffais & d'un Irlandais pour avoir bu à la santé des *Stuarts*.

Tous les whigs buvaient après la mort du roi *Guillaume*, non pas à sa santé, mais à sa mémoire. Un tori nommé *Brown*, évêque de Cork en Irlande, grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vidait à la gloire de ce monarque, parce que Cork en anglais signifie *bouchon*. Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots ; il écrivit en 1702 une brochure (ce sont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'est une impiété atroce de boire à la santé des rois, & surtout à leur *mémoire* ; que c'est une profanation de ces paroles de JESUS-CHRIST, *Buvez-en tous, faites ceci en mémoire de moi*.

Ce qui étonnera, c'est que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui, le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'usage impie de boire à la santé des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré*, curé de la paroisse de sainte Foi, qui publia *la divine potion, pour conserver la santé spirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la santé, avec des argumens clairs & solides contre cette coutume criminelle, le tout pour la satisfaction du public ; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre salut 1648*.

Notre révérend père *Garasse*, notre révérend père *Patouillet*, & notre révérend père *Nonotte* n'ont rien de supérieur à ces profondeurs anglaises. Nous avons long-tems lutté, nos voisins & nous, à qui l'emporterait.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie ? & comment son bras & sa main se remuaient à sa volonté ? Il répondit bravement , qu'il n'en savait rien. Mais , du moins , lui dit-on , vous qui connaissez si bien la gravitation des planètes , vous me direz par quelle raison elles tournent dans un sens plutôt que dans un autre ; & il avoua encor qu'il n'en savait rien.

Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît , & que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports , furent un peu honteux quand on leur repliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Musshembroek* lui-même est tombé dans cette inadvertence.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément , comment une bûche se change dans son foyer en charbon ardent , & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu ? fait-on bien nettement comment la génération s'opère ? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations , les idées , la mémoire ? Nous ne connaissons pas plus l'essence de la matière que les enfans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jetons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi , & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre & une chataigne à l'arbre voisin ? Plusieurs docteurs ont dit : que ne fais-je pas ? *Montagne* disait : que fais-je !

Décideur impitoyable , pédagogue à phrases , raison-

neur fourré ; tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

Parle , m'apprendras-tu par quel subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps !
Pourquoi l'aspic affreux , le tigre , la panthère
N'ont jamais adouci leur cruel caractère ;
Et que reconnaissant la main qui le nourrit ,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds , qui semblent inutiles ,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau ,
S'enterre , & ressuscite avec un corps nouveau ;
Et le front couronné , tout brillant d'étincelles ,
S'élançe dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage Dufay parmi ses plants divers ,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers ,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains , honteuse & fugitive ?

Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi ,
Je m'en vais consulter le médecin du roi.
Sans doute il en fait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères
Ce pain , cet aliment dans mon corps digéré ,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines ,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau ,
Fait palpiter mon cœur , & penser mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux , il s'incline , il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu , qui nous donna la vie.

Courriers de la physique , argonautes nouveaux ,
Qui franchissez les monts , qui traversez les eaux.
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes ,
Vos perches , vos secteurs , & surtout deux Laponnes.
Vous avez recherché , dans ces lieux pleins d'ennui ,
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui :
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
Dévoilez ces ressorts , qui font la pesanteur.
Vous connaissez les loix qu'établit son auteur.
Parlez , enseignez-moi , comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux , graviter tant de mondes ?
Pourquoi , vers le soleil notre globe entraîné ,
Se meut autour de soi sur son axe incliné ?
Parcourant en douze ans les célestes demeures ,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers , & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner , par un art infallible ,
Le dehors d'un palais à l'homme inaccessible ;
Les angles , les côtés sont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger , si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux savant ,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent ,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre ,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.

Nos bornes sont donc partout , & avec cela nous
sommes orgueilleux comme des *paons* que nous pronon-
çons *pans*.

B O U C.

BESTIALITÉ , SORCELLERIE.

LES honneurs de toute espèce , que l'antiquité a rendus aux boucs , seraient bien étonnans , si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les rois & les chefs du peuple par le mot de *bouc*. Vous trouvez dans Zacharie : (a) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple , contre les boucs ; elle les visitera : il a visité son troupeau la maison de Juda , & il en a fait son cheval de bataille.*

(b) *Sortez de Babylone*, dit Jérémie aux chefs du peuple ; *soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeller leurs rois *boucs*, ils consacrerent un bouc dans Mendès, & l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il se peut très-bien que le peuple ait pris en effet un emblème pour une divinité, c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les *shoen* ou *shotim* d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, aient à la fois immolé & adoré des boucs. On fait qu'ils avaient leur bouc *Hazazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple, & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie & jusqu'au nom même d'*Hazazel*, ainsi qu'ils adoptèrent plusieurs autres rites de l'Egypte.

Mais

(a) Chap. X. v. 3.

(b) Chap. L. v. 8.

Mais les boucs reçurent encor un honneur plus singulier, il est constant qu'en Egypte plusieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Pasiphaé* avec son taureau. *Hérodote* raconte que lorsqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très-étonné, mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui est encor plus étrange, c'est que *Plutarque* & *Pindare* qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre, s'accordent tous deux à dire, qu'on présentait des femmes au bouc consacré. (a) Cela fait frémir la nature, *Pindare* dit, ou bien on lui fait dire :

Charmantes filles de Mendès,
Quels amans cueillent sur vos lèvres
Les doux baisers que je prendrais ?
Quoi ! ce sont les maris des chèvres !

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (b) *Jéroboam* institua des prêtres pour le service de ses veaux & de ses boucs. Le texte hébreu porte expressément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques juives qui furent passionnées pour des boucs, & des juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres. Il fallut une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le lévitique, (c) & y est exprimée à plusieurs reprises. D'abord c'est une défense éternelle de sacrifier aux velues avec lesquels on a fornicué. (d) Ensuite une autre défense aux femmes de se prostituer aux bêtes, & aux hommes de se souiller du même crime. Enfin, il est ordonné (e)

(a) M. Larcher du collège Mazarin a fort approfondi cette matière.

(b) Liv. II. Paralip. ch. XI. v. 15.

(c) Lévit. chap. XVII. v. 7.

(d) Chap. XVIII. v. 23.

(e) Chap. XX. v. 15. & 16.

que quiconque se fera rendu coupable de cette turpitude , sera mis à mort avec l'animal dont il aura abusé. L'animal est réputé aussi criminel que l'homme & la femme ; il est dit que leur sang retombera sur eux tous.

C'est principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces loix , convenues malheureusement nécessaires au peuple Hébreu. C'est aux boucs & aux chèvres , aux *asirim* , qu'il est dit que les Juifs se sont prostitués ; *asiri* , un bouc & une chèvre ; *asirim* des boucs ou des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans plusieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un désert où l'on ne peut guère nourrir que des chèvres & des boucs. On ne fait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisième églogue : *Le novimus & qui te transversa tuentibus hircis* , n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Egypte & dans les fables d'une partie de la Palestine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs , des égyptans & de quelques autres monstres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie , la forcellerie passa bientôt de l'Orient dans l'Occident , & s'étendit dans toute la terre. On appelait *sabbatum* chez les Romains l'espèce de forcellerie qui venait des Juifs , en confondant ainsi leur jour sacré avec leurs secrets infames. C'est delà qu'enfin être forcier & aller au sabbat , fut la même chose chez les nations modernes.

De misérables femmes de village trompées par des fripons , & encore plus par la faiblesse de leur imagination , crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa* , & s'être frottées d'un onguent mêlé de bouse de vache & de poil de chèvre , elles allaient au sabbat sur un

manche à balai pendant leur sommeil , qu'elles y adoraient un bouc , & qu'il avait leur jouissance.

Cette opinion était universelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui se métamorphosait en bouc. C'est ce qu'on peut voir dans les *disquisitions* de *Del Rio* , & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus* , l'un des grands promoteurs de l'inquisition , cité par *Del Rio* , (a) dit que les forciers appellent le bouc *Martinet*. Il assure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet* , montait sur son dos & était transportée en un instant dans les airs à un endroit nommé *La noix de Benevent*.

Il y eut des livres où les mystères des forciers étaient écrits. J'en ai vu un , à la tête duquel on avait dessiné assez mal un bouc , & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France , & ailleurs *l'alphabet du diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères presque indechiffrables , tels à-peu-près que ceux de l'almanach du berger.

La raison & une meilleure éducation auraient suffi pour extirper en Europe une telle extravagance , mais au-lieu de raison on employa les supplices. Si les prétendus forciers eurent leur grimoire , les juges eurent leur code des forciers. Le jésuite *Del Rio* docteur de Louvain , fit imprimer ses *disquisitions magiques* en l'an 1599 : il assure que tous les hérétiques sont magiciens ; & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que le diable ne se transforme en bouc & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. (b) Il cite plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes* , (c) qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année

(a) *Del Rio* pag. 190.

(b) Pag. 180.

(c) Pap. 181.

1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait , déguisé en bouc , & qu'elle fut punie ; mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la forcellerie , est un nommé *Boguet* , grand-juge en dernier ressort d'une abbaye de St. Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des forcières & des forciers : le nombre en est très-considérable. Presque toutes ces forcières sont supposées avoir couché avec le bouc.

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus forciers ont été exécutés à mort en Europe. La seule philosophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère , & a enseigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles.

BOUFON, BURLESQUE.

B A S C O M I Q U E .

L était bien subtil ce scholiaste qui a dit le premier que l'origine de *boufon* est due à un petit sacrificateur d'Athènes nommé *Bupho* , qui lassé de son métier s'enfuit & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce , dit-on , qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter* , s'appella *boufonnerie*. Cette historiette ne paraît pas d'un grand poids. Boufon n'était pas un nom propre ; *boufonos* signifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaisanterie chez les Grecs ne fut appelée *boufonia*. Cette cérémonie , toute frivole qu'elle paraît , peut avoir une origine sage , humaine , digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le sacrificateur subalterne , ou plutôt

le boucher sacré , prêt d'immoler un bœuf s'enfuyait comme saisi d'horreur , pour faire souvenir les hommes que dans des tems plus sages & plus heureux on ne présentait aux dieux que des fleurs & des fruits , & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles , ne s'introduisit que lorsqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraisier de ce sang , & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de boufon.

Ce mot de *boufon* est reçu depuis long-tems chez les Italiens & chez les Espagnols ; il signifiait *mimus*, *scurra*, *joculator*, mime, farceur, jongleur. Ménage après Saumaïse le dérive de *bocca inflata*, boursoufflé ; & en effet on veut dans un boufon un visage rond & la joue rebondie. Les Italiens disent *bufo magro*, maigre boufon, pour exprimer un mauvais plaisant qui ne vous fait pas rire.

Boufon boufonnerie, appartiennent au bas comique, à la foire, à Gilles, à tout ce qui peut amuser la populace. C'est par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'esprit humain. *Theſpis* fut un boufon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Aux seizième & dix-septième siècles les tragédies espagnoles & anglaises furent toutes avilies par des boufonneries dégoûtantes. (Voyez l'article *dramatique*.)

Les cours furent encor plus déshonorées par les boufons que le théâtre. La rouille de la barbarie était si forte, que les hommes ne savaient pas goûter des plaisirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière* :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût emporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ses figures,
Quitté pour le boufon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Mais il faut considérer que *Raphaël* a daigné peindre des grotesques. *Molière* ne ferait point descendu si bas s'il n'eût eu pour spectateurs que des *Louis XIV*, des *Condés*, des *Turenne*, des ducs de la *Rochefoucault*, de *Montausier*, des *Beauvillers*, des dames de *Montespan* & de *Thiange*; mais il travaillait aussi pour le peuple de Paris qui n'était pas encor décaissé; le bourgeois aimait la grosse farce, & la payait. Les *Jodelets* de *Scaron* étaient à la mode. On est obligé de se mettre au niveau de son siècle avant d'être supérieur à son siècle; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'est-ce que la *Batrachomyomachie* attribuée à *Homère*, sinon une bouffonnerie, un poëme burlesque?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le bouffon n'est pas toujours dans le style burlesque. Le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin* ne sont point dans le style des *Jodelets* de *Scaron*. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scaron*. Ses personnages les plus bas n'affectent point des plaisanteries de gilles. La bouffonnerie est dans la chose & non dans l'expression. Le style burlesque est celui de *Dom Japhet* d'Arménie.

Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un crystal auprès paraîtrait plein de crasse.

Pour dire qu'il veut se promener, il dit qu'il va

exercer sa vertu caminante. Pour faire entendre qu'on ne pourra lui parler, il dit,

Vous aurez avec moi difette de loquelle.

C'est presque partout le jargon des gueux ; le langage des halles ; & même il est inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compiffé, piffeuse abominable.

Enfin, la grossièreté de sa bassesse est poussée jusqu'à chanter sur le théâtre,

Amour nabot

Qui du jabot

De Don Japhet

A fait

Une ardente fournaise :

Et dans mon pis

A mis

Une essence de braise.

Et ce sont ces plates infamies qu'on a jouées pendant plus d'un siècle alternativement avec le *Misanthrope* ; ainsi qu'on voit passer dans une rue indifféremment un magistrat & un chiffonnier.

Le *Virgile* travesti est à-peu-près dans ce goût ; mais rien n'est plus abominable que sa *Mazarinade*.

Notre Jules n'est pas César,

C'est un caprice du hasard,

Qui naquit garçon & fut garce,

Qui n'était né que pour la farce.

Tous ses desseins prennent un rat
 Dans la moindre affaire d'état.
 Singe du prélat de Sorbonne,
 Ma foi tu nous la baille bonne.
 Tu n'es à ce cardinal duc.
 Comparable qu'en aqueduc.
 Illustre en ta partie honteuse,
 Ta seule braguette est fameuse.

.
 Va rendre compte au vatican
 De tes meubles mis à l'encan;
 D'être cause que tout se perde,
 De tes caleçons pleins de merde.

Ces saletés font vomir, & le reste est si exécrationnel qu'on n'ose le copier. Cet homme était digne du tems de la Fronde. Rien n'est peut-être plus extraordinaire que l'espèce de considération qu'il eut pendant sa vie, si ce n'est ce qui arriva dans sa maison après sa mort.

On commença par donner d'abord le nom de *poème burlesque* au lutrin de *Boileau*; mais le sujet seul était burlesque; le style fut agréable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre sorte de burlesque qui était bien supérieur au nôtre, c'est celui de l'*Arétin*, de l'archevêque *La Caza*, du *Berni*, du *Mauro*, du *Dolce*. La décence y est souvent sacrifiée à la plaisanterie; mais les mots deshonnêtes en sont communément bannis. Le *Capitolo del forno* de l'archevêque *La Caza* roule à la vérité sur un sujet qui fait enfermer à Bissètre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève le *Déchaufours*. Cependant il n'y a pas un mot qui offense les oreilles chastes; il faut deviner.

Trois ou quatre Anglais ont excellé dans ce genre.

Buttler dans son *Hudibras*, qui est la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule; le docteur *Garth* dans la querelle des apothicaires & des médecins; *Prior* dans son histoire de l'ame, où il se moque fort plaisamment de son sujet; *Philippe* dans sa pièce du *Brillant Sheling*.

Hudibras est autant au-dessus de *Scaron* qu'un homme de bonne compagnie est au-dessus d'un chansonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un personnage très-réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell*; il s'appellait le chevalier *Samuel Luke*. Voici le commencement de son poëme assez fidèlement traduit.

Quand les profanes & les saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises,
Qu'on se battait pour des églises,
Aussi fort que pour des carins;
Lorsqu'anglicans & puritains
Faisaient une si rude guerre,
Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire;
Que partout sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gendarmes couvraient la terre;
Alors monsieur le chevalier,
Long-tems oisif ainsi qu'Achile,
Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échappa de son poulailler,
Avec son sabre & l'évangile,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras , cet homme rare ,
Etait , dit-on , rempli d'honneur ,
Avait de l'esprit & du cœur ,
Mais il en était fort avare .
D'ailleurs par un talent nouveau ,
Il était tout propre au barreau ,
Ainsi qu'à la guerre cruelle ;
Grand sur les bancs , grand sur la selle ,
Dans les camps & dans un bureau ;
Semblable à ces rats amphibies ,
Qui parraissant avoir deux vies ,
Sont rats de campagne & rats d'eau .
Mais malgré sa grande éloquence ,
Et son mérite & sa prudence ,
Il passa chez quelques savans
Pour être un de ces instrumens ,
Dont les fripons avec adresse
Savent user sans dire mot ,
Et qu'ils tournent avec souplesse ;
Cet instrument s'appelle un *sot* .
Ce n'est pas qu'en théologie ,
En logique , en astrologie ,
Il ne fût un docteur subtil ;
En quatre il séparait un fil ,
Disputant sans jamais se rendre ,
Changeant de thèse tout-à-coup ,
Toujours prêt à parler beaucoup
Quand il fallait ne point s'étendre .

D'Hudibras la religion
Etait tout comme sa raison ,
Vuide de sens & fort profonde .

Le puritanisme divin,
La meilleure secte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain ;
La vraie église militante,
Qui prêche un pistolet en main,
Pour mieux convertir son prochain,
A grands coups de sabre argumente,
Qui promet les célestes biens
Par le gibet & par la corde,
Et damne sans miséricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour se mieux pardonner les siens ;
Secte qui toujours détruisante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samson de sa main puissante
Brise le temple philistin,
Mais il périt par sa vengeance,
Et lui-même il s'enfvelit,
Ecrasé sous la chûte immense
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient,
A qui les parques attachaient
Le destin de la république.
Il les garde soigneusement,
Et si jamais on les arrache,
C'est la chûte du parlement ;
L'état entier en ce moment
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius ,
Grand Esculape d'Etrurie ,

Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme ,
L'appliquait au nez proprement ;
Enfin il arrivait qu'en somme ,
Tout juste à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur ;
Et souvent dans la même bière ,
Par justice & bon accord ,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de son derrière.

Notre grand héros d'Albion ,
Grimpé dessus sa haridelle ,
Pour venger la religion ,
Avait à l'arçon de sa selle
Deux pistolets & du jambon.
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout tems sa manière ;
Sachant que si sa talonnière
Pique une moitié du cheval ,
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti ;
Que Dieu bénisse son voyage ,
Ses argumens & son parti ,
Sa barbe rousse & son courage.

Le poëme de *Garth* sur les médecins & les apothicaires , est moins dans le style burlesque que dans celui du lutrin de *Boileau* ; on y trouve beaucoup plus d'ima-

gination , de variété , de naïveté &c. que dans le lutrin ; & ce qui est étonnant , c'est qu'une profonde érudition y est embellie par la finesse & par les graces : il commence à-peu-près ainsi :

Muse , raconte-moi les débats salutaires ,
Des médecins de Londres & des apothicaires.
Contre le genre humain si long-tems réunis ,
Quel Dieu pour nous sauver les rendit ennemis ?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coëffure en armet ,
La feringue en canon , la pillule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un sur l'autre ,
Ils prodiguaient leur vie & nous laissaient la nôtre.

Prior que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht , se fit médiateur entre les philosophes qui se disputent sur l'ame. Son poëme est dans le style d'*Hudibras* qu'on appelle *Dogrel rimes* , c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout , ou si elle est logée derrière le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier système , *Prior* la compare au pape qui reste toujours à Rome , d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior , après s'être moqué de plusieurs systèmes , propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds nouveau né remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtise de l'emmailloter ; & il juge delà que l'ame entre chez lui par les pieds ; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps ; qu'elle va ensuite au cœur , puis à la tête , & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier , rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes , on voit ce vers charmant de *Fontenelle* :

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us play things for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior* , ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* est antérieur de vingt ans , & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme est terminé par cette conclusion.

Je n'aurai point la fantaisie
D'imiter ce pauvre caton
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car , entre nous , Platon m'ennuie.
La tristesse est une folie ;
Etre gai c'est avoir raison.
Ça qu'on m'ôte mon Ciceron ,
D'Aristote la rapsodie ,
De René la philosophie ;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Distinguons bien dans tous ces poëmes le plaisant , le léger , le naturel , le familier , du grotesque , du boufon , du bas , & surtout du forcé. Ces nuances sont démêlées par les connaisseurs , qui seuls à la longue font le destin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois descendre au style burlesque.

Autrefois Carpillon Frotin ,
Il eut beau faire , il eut beau dire ,
On le mit dans la poêle à frire.

Il appelle les louvetaux , *messieurs les louvats*. Phèdre ne se sert jamais de ce style dans ses fables ; mais aussi il n'a pas la grace & la naïve mollesse de *La Fontaine* , quoi qu'il ait plus de précision & de pureté.

BOULEVARD , ou BOULEVART.

BOULEVARD , fortification , rempart. Belgrade est le boulevard de l'empire Ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne signifie dans son origine qu'un jeu de boule ? Le peuple de Paris jouait à la boule sur le gazon du rempart ; ce gazon s'appellait le *verd* , de même que le marché aux herbes. *On bouloit sur le verd*. Delà vient que les Anglais , dont la langue est une copie de la nôtre presque dans tous ses mots qui ne sont pas saxons , ont appelé leur jeu de boule *boulingreen* , le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins* , sans savoir la force du mot , les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoises qui s'allaient promener sur le *Boulevard* , & non pas sur le *Boulevart*. On se moquait d'elles & on avait tort. Mais en tout genre l'usage l'emporte ; & tous ceux qui ont raison contre l'usage sont sifflés ou condamnés.

B O U R G E S.

Nos questions ne roulent guère sur la géographie ; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement sur la ville de Bourges. Le dictionnaire de Trévoux prétend que *c'est une des plus anciennes de l'Europe , qu'elle était le siège de l'empire des Gaules , & donnait des rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville , ni d'aucune famille. Mais , y a-t-il jamais eu un empire des Gaules ? Les Celtes avaient-ils des rois ? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas si-tôt. Les Gaules , la Germanie , le Nord n'ont rien d'antique que le sol , les arbres & les animaux. Si vous voulez des antiquités , allez vers l'Asie ; & encore c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens & les monumens nouveaux ; c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre , il serait très-raisonnable de faire remonter la fondation de sa ville au tems de la guerre des géans. Mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité , il faut s'en détacher. C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges.*



B O U R R E A U.

IL semble que ce mot n'aurait point dû souiller un dictionnaire des arts & des sciences ; cependant il tient à la jurisprudence & à l'histoire. Nos grands poètes n'ont pas dédaigné de se servir fort souvent de ce mot dans les tragédies ; Clytemnestre dans *Iphigénie* dit à Agamemnon :

» Bourreau de votre fille , il ne vous reste enfin
» Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

On emploie gaiement ce mot en comédie : Mercure dit dans l'*Amphitruon*.

Comment ! bourreau , tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante , bourreau.

Et les Romains se permettaient de dire :

Quorsum vadis , carnifex ?

Le dictionnaire encyclopédique , au mot *Exécuteur* , (a) détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. Dans un roman d'éducation , qui n'est ni celui de *Xénophon* , ni celui de *Télémaque* , il prétend que le monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier

(a) Roman intitulé *Emile* , tom. IV. pag. 177. & 178.

présomptif de la couronne , si cette fille est bien élevée , & si elle a *beaucoup de convenance avec le jeune prince*. C'est dommage qu'il n'ait pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille ; & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par convenance on ne pouvait guère pousser plus loin la morale approfondie , les règles nouvelles de l'honnêteté publique , les beaux paradoxes , les maximes divines dont cet auteur a régala notre siècle. Il aurait été sans doute par convenance un des garçons. . . de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la princesse , & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de son père. C'est pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baisers âpres ; car le même écrivain introduit dans un autre roman , intitulé *Héloïse* , un jeune Suisse qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas ; & qui dit à sa suisse , *garde tes baisers , ils sont trop âpres*.

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une espèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre siècle si elle avait duré. Les pères de famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau , quelque *convenance* qu'on pût appercevoir entre le poursuivant & la poursuivie.

*Est modus in rebus sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*



BRACMANES, BRAMES.

AMI lecteur, observez d'abord que le père *Thomas*, l'un des plus savans hommes de notre Europe, dérive les bracmanes d'un mot juif *barac* par un C, supposé que les Juifs eussent un C. Ce *barac* C, signifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les bracmanes s'enfuyaient des villes; supposé qu'alors il y eût des villes.

Ou, si vous l'aimez mieux, bracmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir* ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biscayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bran* qui exprimait quelque chose que je ne veux pas dire? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejetant entièrement on saurait moins, & on saurait mieux.

N'est-il pas vraisemblable que les bracmanes sont les premiers législateurs de la terre, les premiers philosophes, les premiers théologiens?

Le peu de monumens qui nous restent de l'ancienne histoire, ne forment-ils pas une grande présomption en leur faveur, puisque les premiers philosophes Grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curiosités les plus antiques recueillies par les empereurs de la Chine sont toutes indiennes, ainsi que les relations l'attestent dans la collection de *Du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du *Shasta*; c'est le premier livre de théologie des bracmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur *Veidam*, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun tems. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler* ne se trouvent ni dans les fragmens du *Shasta*, que nous avons, ni dans l'*Ezourveidam*, ni dans le

Cormoveidam. Je puis du moins assurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus singulier , c'est que le *Shasta* qui parle d'une conspiration dans le ciel , ne fait mention d'aucune guerre dans la grande presque île enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux qui furent connus si tard , ne nomment jamais les bracmanes ; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre* ; & leurs établissemens dans l'Egypte , de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Esther* , & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (Voyez *Job* .) On voit un singulier contraste entre les livres sacrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur ; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer , de massacrer hommes & bêtes , on y égorge tout au nom du Seigneur ; c'est tout un autre ordre de choses.

C'est incontestablement des bracmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres célestes révoltés contre le souverain de la nature ; & c'est-là probablement que les Grecs ont puisé la fable des titans. C'est aussi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer* dans le premier siècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils supposer une révolte dans le ciel sans en avoir vu sur la terre ? Un tel saut de la nature humaine à la nature divine ne se conçoit guère. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géants qu'après avoir vu quelques hommes plus robustes que les autres tyranniser leurs semblables. Il fallait ou que les premiers bracmanes eussent éprouvé des discordes violentes , ou qu'ils en eussent vu du moins chez leurs voisins pour en imaginer dans le ciel.

C'est toujours un très-étonnant phénomène qu'une

société d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une espèce de guerre faite dans les espaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empirée*. (Voyez *Ciel matériel*.) Mais il faut bien soigneusement remarquer que dans cette révolte des êtres célestes contre leur souverain, il n'y eut point de coups donnés, point de sang céleste répandu; point de montagnes jetées à la tête, point d'anges coupés en deux ainsi que dans le poème sublime & grotesque de *Milton*.

Ce n'est, selon le *Shaffa*, qu'une désobéissance formelle aux ordres du Très-Haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges rebelles dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le tems d'un mononthour entier. Un mononthour est de quatre cent vingt-six millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur *ondéra* ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle espèce, sous peine de retourner à l'*ondéra*.

Ce sont là les principaux articles de la foi de bracmanes, qui a duré sans interruption de tems immémorial jusqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché aussi grave de manger un poulet que d'exercer la sodomie.

Ce n'est là qu'une petite partie de l'ancienne cosmogonie des bracmanes. Leurs rites, leurs pagodes prouvent que tout était allégorique chez eux; ils représentent encore la vertu sous l'emblème d'une femme qui a dix bras & qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'affirmer que le diable est adoré dans l'Inde. Nous n'a-

vons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir , & pour les calomnier.

D E L A M É T E M P S Y C O S E D E S
B R A C M A N E S.

La doctrine de la métempfycofe, vient d'une ancienne loi de fe nourrir de lait de vaches ainfi que de légumes , de fruits & de ris. Il parut horrible aux bracmanes de tuer & de manger fa nourrice : on eut bientôt le même respect pour les chèvres , les brebis & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de fe purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes , ainfi que dans ceux des hommes. La nature du climat féconda cette loi , ou plutôt en fut l'origine : une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchiffante , & inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame fut générale dans tout l'Orient , & nous en trouvons des vestiges dans les anciens livres sacrés. DIEU , dans la gènèse , (a) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur ame*. C'est ce que porte le texte hébreu : *Je vengerai* , dit-il , (b) *le sang de vos ames de la Griffe des bêtes & de la main des hommes*. Il dit dans le lévitique , (c) *l'ame de la chair est dans le sang*. Il fait plus ; il fait un pacte folemnel avec les hommes & avec tous les animaux , (d) ce qui fuppose dans les animaux une intelligence.

Dans des tems très-postérieurs , l'ecclésiaste dit formellement : (e) *DIEU fait voir que l'homme est semblable aux bêtes : car les hommes meurent comme les*

(a) Gènèse chap. IX. v. 4.

(b) V. 5.

(c) Lévi. ch. XVII, v. 14.

(d) Gènèse ch. IX. v. 10.

(e) Ecclef. chap. XVIII. v.

bêtes, leur condition est égale, comme l'homme meurt, la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.

Jonas, quand il va prêcher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes, les livres sacrés comme les profanes ; & plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant que les brahmanes, & les pythagoriciens après eux, aient cru que les âmes passaient successivement dans les corps des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuadèrent, ou du moins ils dirent que les âmes des anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes : c'est une partie du roman du jésuite *Bougeant* qui imagina que les diables sont des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours, au bord de l'Occident, un jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux.

DES HOMMES ET DES FEMMES QUI SE
BRULENT CHEZ LES BRAHMANES.

Les brahmes, ou brahmins d'aujourd'hui, qui sont les mêmes que les anciens brahmanes, ont conservé comme on fait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandit jamais le sang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de dévotion fut-il & est-il encor de se brûler publiquement ? La superstition qui allie tous les contraires, & l'unique source de cet affreux sacrifice ; coutume beaucoup plus ancienne que les loix d'aucun peuple connu.

Les brahmes prétendent que *Brama* leur grand prophète fils de DIEU, descendit parmi eux, & eut plusieurs femmes ; qu'étant mort, celle de ses femmes

qui l'aimait le plus se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme se brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia* femme de *Brutus* avala des charbons ardens pour rejoindre son mari ? ou est-ce une fable inventée par les prêtres ? Y eut-il un *Brama* qui se donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU ? Il est à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la suite on vit des *Zoroastres* ; des *Bacchus*. La fable s'empara de leur histoire ; ce qu'elle a toujours continué de faire partout.

Dès que la femme du fils de DIEU se brûle, il faut bien que les dames de moindre condition se brûlent aussi. Mais comment retrouverons-elles leurs maris qui sont devenus chevaux, éléphants, ou éperviers ? Comment démêler précisément la bête que le défunt anime, comment le reconnaître & être encor sa femme ? Cette difficulté n'embarrasse point des théologiens Indous ; ils trouvent aisément des *distinguo*, des *solutions*, *in sensu composito*, *in sensu diviso*. La métempsychose n'est que pour les personnes du commun, ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles vont se purifiant, celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées & retrouvent leurs maris tout purifiés : enfin les prêtres ont raison & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler ; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déferé à la plus ancienne mariée des femmes du mort. c'est à elle de descendre au bûcher ; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente, ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à la fois sur le bûcher d'un *raya* ; mais ces sacrifices sont devenus assez rares : la foi s'affaiblit depuis que les

mahométans gouvernent une grande partie du pays , & que les Européens négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guères de gouverneur de Madras & de Pondichéri qui n'ait vu quelque Indienne périr volontairement dans les flammes. *M. Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans , d'une beauté singulière , mère de trois enfans , se brûla en présence de madame *Roussel* femme de l'amiral , qui était à la rade de Madras : elle résista aux prières , aux larmes de tous les assistans. Madame *Roussel* la conjura au nom de ses enfans de ne les pas laisser orphelins : l'Indienne lui répondit , DIEU qui les a fait naître aura soin d'eux ; ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même , mit de sa main le feu au bûcher , & consumme son sacrifice avec la sérénité d'une de nos religieuses qui allume des cierges.

M. Shernoc négociant Anglais , voyant un jour une de ces étonnantes victimes , jeune & aimable qui descendait dans le bûcher , l'en arracha de force lorsqu'elle allait y mettre le feu ; & , secondée de quelques Anglais , l'enleva & l'épousa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible sacrilège.

Pourquoi les maris ne se font-ils jamais brûlés pour aller retrouver leurs femmes ? pourquoi un sexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique ? est-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épousé une fille de *Brama* , au-lieu qu'elle assure qu'une Indienne fut mariée avec le fils de ce Dieu ? est-ce parce que les femmes sont plus superstitieuses que les hommes ? est-ce parce que leur imagination est plus faible , plus tendre , plus faite pour être dominée ?

Les anciens bracmanes se brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieillesse ; & surtout pour se faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne se ferait peut-être pas mis sur un bûcher sans le plaisir d'être re-

gardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat *Pellegrinus* se brûla en public par la même raison qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas aussi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable sacrifice des femmes Indiennes ? Peut-être si on portait une loi de ne se brûler qu'en présence d'une seule femme de chambre, cette abominable coutume serait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot, une centaine d'Indiennes tout-au-plus, a donné ce terrible spectacle. Et nos inquisitions, nos fous atroces qui se font dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choses que personne n'attendait. Plaignons & condamnons les brahmes : mais rentrons en nous-mêmes misérables que nous sommes.

Vraiment nous avons oublié une chose fort essentielle dans ce petit article des brahmanes ; c'est que leurs livres sacrés sont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas. Et les docteurs ont des solutions prêtes, des sens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expresse de *Birma*, de *Brama* & de *Vijnou*, qui fermentaient la bouche à tout raisonneur.



BULGARES , ou BOULGARES.

PUISQU'ON a parlé des Bulgares dans le dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs seront peut-être bien aises de savoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent; de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares*, en retranchant *L & A*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgare*, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga; & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septième siècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie; & ils inondèrent l'empire romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769 sous l'empire de *Cathérine II*.

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encor *Bulgarie*. Leur domination s'étendait jusqu'au mot Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irène*, du tems de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom*, lui coupa

la tête , & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas , selon la coutume de ces peuples , & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième siècle , un *Bogoris* qui faisait la guerre à la princesse *Théodora* , mère & tutrice de l'empereur *Michel* , fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre , qu'il se fit chrétien.

Les Boulgares qui n'étaient pas si complaisans , se révoltèrent contre lui , mais *Bogoris* leur ayant montré une croix , ils se firent tous baptiser sur le champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs Grecs du bas empire ; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Théodora était , disent-ils , une princesse très-religieuse , & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque , qu'elle fit mourir par divers supplices cent mille hommes qu'on accusait d'être manichéens.

(a) « C'était , dit le modeste continuateur (d'*Echard* ,
» la plus impie , la plus détestable , la plus dangereuse ,
» la plus abominable de toutes les hérésies. Les censures
» ecclésiastiques étaient des armes trop faibles contre
» des hommes qui ne reconnaissaient point l'église. »

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens , eurent dès ce moment du penchant pour leur religion , & la crurent la meilleure puisqu'elle était persécutée ; mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce tems-là plus que ja-

(a) Histoire Rom. prétendue traduite de *Laurent Echard* , tom. II. pag. 242.

mais entre l'église grecque sous le patriarche *Photius*, & l'église latine sous le pape *Nicolas I.* Les Bulgares prirent le parti de l'église grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'hérétiques, & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encor aujourd'hui.

L'empereur *Basile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préserver de l'hérésie du manichéisme, & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté ils se firent manichéens. Il se peut très-bien que ces Bulgares qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellens théologiens, non plus que *Pierre de Sicile*.

Il est singulier que ces barbares qui ne savaient ni lire ni écrire, aient été regardés comme des hérétiques très-déliés, contre lesquels ils était très dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople. pendant quatre siècles de suite, & qu'ils assiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième siècle, l'empereur *Alexis* voulant se faire reconnaître par les Bulgares, leur roi *Jeannic* lui répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III.* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait relever que du St. Siège.

C'était le tems le plus violent des croisades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape & à ses croisés, prit le prétendu empereur *Baudouin* prisonnier, lui fit couper les bras, les jambes & la tête; & se fit une coupe de son crâne à la manière de *Crom.* C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe, on n'a-

vait pas besoin de les appeller *manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques. Car manichéen, patarin & vaudois, c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'église romaine.

Le mot de *boulgare* tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi, sous *saint Louis*, frère *Robert*, grand inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie.

Ce terme changea ensuite de signification vers les Frontières de France; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune homme bien fait, c'est un joli *boulgare*; un bon-homme était un bon *boulgare*.

Lorsque *Louis XIV.* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands disaient en le voyant, *Notre gouverneur est un bien plat boulgare en comparaison de celui-ci.*

En voilà assez pour l'éthimologie de ce beau nom.

B U L L E.

CE mot désigne la boule ou le sceau d'or, d'argent, de cire ou de plomb, attaché à un instrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux rescrits expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *saint Pierre* à droite, & de *saint Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, & l'an de son pontificat. La bulle est écrite sur parchemin. Dans la salutation le pape ne prend que le titre de *serviteur des serviteurs de DIEU*, suivant cette sainte parole de JESUS à ses dis-

ciples : (a) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous sera votre serviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence , les papes expriment une espèce de système féodal , par lequel la chrétienté est soumise à un chef qui est DIEU , dont les grands vassaux , *saint Pierre & saint Paul* , sont représentés par le pontife leur serviteur ; & les arrières-vassaux sont tous les princes séculiers , soit empereurs , rois ou ducs.

Ils se fondent , sans doute , sur la fameuse bulle *in cœna Domini* , qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année , le jour de la cène , ou le jeudi saint , en présence du pape accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture , la sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique , pour marque d'anathème.

Cette bulle se trouve page 714. tom. I. du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673 , & page 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1536. *Paul III.* sans marquer l'origine de cette cérémonie , y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi saint , pour conserver la pureté de la religion chrétienne , & pour entretenir l'union des fideles. Elle contient vingt-quatre paragraphes , dans lesquels ce pape excommunie :

1°. Les hérétiques , leurs fauteurs , & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates , & surtout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife.

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui , en quelque manière que ce puisse être , empêchent l'exécution des lettres apostoliques , soit qu'elles accordent des grâces , ou qu'elles prononcent des peines.

(a) Matthieu , chap. XX. v. 27.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques , & les tirent à leur tribunal s'appelle *audience* , *chancellerie* , *conseil* , ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié , feront , ou publieront des édits , réglemens , pragmatiques , par lesquels la liberté ecclésiastique , les droits du pape & ceux du saint siège seront blessés , ou restraints en la moindre chose , tacitement ou expressement.

14°. Les chanceliers , conseillers ordinaires ou extraordinaires de quelque roi ou prince que ce puisse être , les présidens des chancelleries , conseils ou parlemens , comme aussi les procureurs-généraux , qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques , ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques ; même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape se réserve à lui seul d'absoudre lesdits chanceliers , conseillers , procureurs-généraux & autres excommuniés , lesquels ne pourront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts , & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus ; & , afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance , il ordonne

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des apôtres , & à celle de saint Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches , primats , archevêques & évêques , en vertu de la sainte obéissance , aient à publier solennellement cette bulle , au moins une fois l'an.

24. Il déclare que , si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle , il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puissant , & celle des bienheureux apôtres *saint Pierre & saint Paul*.

Les autres bulles postérieures appellées aussi *in cœna Domini*, ne sont qu'ampliatives. L'article 21, par exemple, de celle de *Pie V.* de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs états de nouvelles impositions, de quelque nature qu'elles soient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du saint siège, sont excommuniés *ipso facto*.

La troisième bulle *in cœna Domini* de 1610, contient trente paragraphes, dans lesquels *Paul V* renouvelle les dispositions des deux précédentes.

La quatrième & dernière bulle *in cœna Domini*, qu'on trouve dans le *Bullaire*, est du 1 Avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la justice & la tranquillité publique, il se sert du glaive spirituel de la discipline ecclésiastique pour excommunier en ce jour qui est l'anniversaire de la cène du seigneur :

1^o. Les hérétiques.

2^o. Ceux qui appellent du pape au futur concile ; & le reste comme dans les trois premières.

On dit que celle qui se lit à présent est de plus fraîche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Histoire de Naples* par Giannone, fait voir quels défordres les ecclésiastiques ont causé dans ce royaume, & quelles vexations ils y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacrements, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrire solennellement, ainsi que dans la Lombardie Autrichienne, dans les états de l'impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme & ailleurs. (a)

(a) Le pape *Ganganelli* informé des résolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples qui

L'an 1580, le clergé de France avait pris le tems des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in cœna Domini*. Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Briffon*, rendit le 4 Octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre : *Litteræ processus*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encor faite: d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques ou leurs grands-vicaires à comparaître devant la chambre, & à répondre au requisitoire du procureur-général; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du roi; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet arrêt sous peine d'être puni comme ennemi de l'état & criminel de lèse-majesté, avec ordre d'imprimer cet arrêt & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne faisait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le bel*. La bulle *Ausculat Fili* du 5 Décembre 1301 lui fut adressée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui disait : « DIEU nous a établi sur les rois & les royaumes pour arracher, détruire, perdre, dissiper, édifier » & planter en son nom & par sa doctrine. Ne vous laissez donc pas persuader que vous n'ayez point de supérieur, & que vous ne soyez pas soumis au chef de la hiérarchie ecclésiastique. Qui pense ainsi est insensé; & qui le soutient opiniâtrément est un infidèle

ses prédécesseurs avoient crevé les deux yeux commençant à en ouvrir un, ne publia point

cette fameuse bulle le jeudi de l'absoute l'an 1770.

» séparé du troupeau du bon pasteur. » Ensuite ce pape entra dans le plus grand détail sur le gouvernement de France , jusqu'à faire des reproches au roi sur le changement de la monnoie.

Philippe le bel fit brûler à Paris cette bulle , & publier à son de trompe cette exécution par toute la ville le dimanche 11 Février 1302. Le pape , dans un concile qu'il tint à Rome la même année , fit beaucoup de bruit , & éclata en menaces contre *Philippe le bel* , mais sans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameuse décrétale *Unam sanctam* dont voici la substance.

« Nous croyons & confessons une église sainte , catholique & apostolique , hors laquelle il n'y a point de salut ; nous reconnaissons aussi qu'elle est unique , que c'est un seul corps qui n'a qu'un chef & non pas deux comme un monstre. Ce seul chef est JESUS-CHRIST & *saint Pierre* son vicaire & le successeur de *saint Pierre*. Soit donc les Grecs , soit d'autres qui disent qu'ils ne sont pas soumis à ce successeur , il faut qu'ils avouent qu'ils ne sont pas des ouailles de JESUS-CHRIST ; puis qu'il a dit lui-même , (Jean , C. X. v. 16.) qu'il n'y a qu'un troupeau & un pasteur.

» Nous apprenons que dans cette église & sous sa puissance sont deux glaives , le spirituel & le temporel : mais l'un doit être employé par l'église & par la main du pontife , l'autre pour l'église & par la main des rois & des guerriers , suivant l'ordre ou la permission du pontife. Or il faut qu'un glaive soit soumis à l'autre , c'est-à-dire , la puissance temporelle à la spirituelle ; autrement elles ne seraient point ordonnées , & elles doivent l'être selon l'apôtre , (Rom. C. XIII. v. 1.) Suivant le témoignage de la vérité , la puissance spirituelle doit instituer & juger la temporelle , & ainsi se vérifie à l'égard de l'église

» la prophétie de Jérémie . (C. I. v. 10.) *Je t'ai établi sur les nations & les royaumes , & le reste. »*

Philippe le bel de son côté assembla les états généraux ; & les communes , dans la requête qu'ils présentèrent à ce monarque , disaient en propres termes : C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende mallement comme Boulgare (en retranchant *l* & *a*) cette parole d'espiritualité ; (en saint Matthieu C. XVI. v. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel.* Comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle , DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel.

BULLES DE LA CROISADE ET DE LA COMPOSITION.

Si on disait à un Africain ou à un Asiatique sensé que dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair le samedi , le pape donne la permission d'en manger par une bulle , moyennant deux réales de plate , & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé , que diraient cet Asiatique & cet Africain ? Ils conviendraient du moins que chaque pays a ses usages ; & que dans ce monde , de quelque nom qu'on appelle les choses , & quelque déguisement qu'on y apporte , tout se fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles sous le nom de la *Cruzada* , la croisade , l'une du tems d'*Isabelle* & de *Ferdinand* , l'autre de *Philippe V.* La première vend la permission de manger les samedis , ce qu'on appelle la *grossura* , les *issues* , les *foies* , les *rognons* , les *animelles* , les *geziers* , les *ris de veau* , le *mou* , les *fressures* , les *fraïzes* , les *têtes* , les *cous* , les *haut-d'aîles* , les *pieds*.

La seconde bulle accordée par le pape *Urbain VIII* , donne la permission de manger gras pendant tout le carême , & absout de tout crime , excepté celui d'hérésie.

Non-seulement on vend ces bulles , mais il est ordonné de les acheter , & elles coûtent plus cher , comme de raison , au Pérou & au Mexique qu'en Espagne. On les y vend une piastre. Il est juste que les pays qui produisent l'or & l'argent paient plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles est de faire la guerre aux Maures. Les esprits difficiles ne voient pas quel est le rapport entre des fressures & une guerre contre les Africains ; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fit la guerre aux mahométans sous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui est appelée la *bulle de la composition*. Elle est affirmée & a rendu long-tems des sommes honnêtes dans toute l'Espagne , dans le Milanais , en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi , ou l'état , ou les particuliers , vont trouver ces prédicateurs , se confessent à eux , leur exposent combien il serait triste de restituer le tout. Ils offrent cinq , six & quelquefois sept pour cent aux moines pour garder le reste en sûreté de conscience , & la composition faite , ils reçoivent l'absolution.

Le frère prêcheur , auteur du *Voyage d'Espagne & d'Italie* , imprimé à Paris avec privilège , chez Jean-Baptiste de l'Epine , s'exprime ainsi sur cette bulle. (a) *N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable , sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme ?*

BULLE UNIGÉNITUS.

La bulle *in cœna Domini* , indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrite dans leurs

(a) Tom. V. pag. 210.

états ; mais la bulle *Unigénitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe ; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en soucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère , mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans & des restes de Port-royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quesnel* , réfugié en Hollande , avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament , au cardinal de *Noailles* , alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet évêque l'approuva , & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier* , jésuite , confesseur de *Louis XIV* , ennemi du cardinal de *Noailles* , voulut le mortifier en faisant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié , & dont il faisait un très-grand cas.

Ce jésuite fils d'un procureur de Vire en basse Normandie , avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape , il voulut le faire disgracier par le roi son maître. Pour réussir dans ce dessein , il fit composer par ses émissaires des mandemens contre lui , qu'il fit signer par quatre évêques. Il minuta encor des lettres au roi qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres , qui auraient été punies dans tous les tribunaux , réussirent à la cour ; le roi s'aigrit contre le cardinal , Mad. de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une suite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre ; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre funeste , plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens , *le Tellier* fit demander à

Rome par *Louis XIV* lui-même , la condamnation du livre de *Quesnel* , dont ce monarque n'avait jamais lu une page. Le *Tellier* & deux autres jésuites nommés *Doucín* & *l'Allemand* , extrairent cent trois propositions que le pape *Clement XI* devait condamner ; la cour de Rome en retrancha deux pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire , & livré aux jésuites , fit dresser la belle par un cordelier nommé frère *Palerne* , *Elie* capucin , le barnabite *Terrovi* , le servite *Castelli* , & même un jésuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire ; il voulait seulement plaire au roi de France qu'il avait long-tems indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles* depuis empereur , pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait pour satisfaire le roi qu'un morceau de parchemin scellé en plomb , sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clément XI. ne se fit pas prier , il envoya la bulle , & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec des sifflets & des huées. *Comment donc* , disait-il au cardinal Carpegne , *on me demande instamment cette bulle , je la donne de bon cœur , tout le monde s'en moque !*

Tout le monde fut surpris en effet de voir un pape qui , au nom de JESUS-CHRIST , condamnait comme hérétique , sentant l'hérésie , mal-sonnante , & offensant les oreilles pieuses , cette proposition , *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche , surtout la sainte écriture*. Et cette autre , *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir*.

Les partisans des jésuites étaient alarmés eux-mêmes de cette censure , mais ils n'osaient parler. Les hommes sages & désintéressés criaient au scandale , & le reste de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort

de *Louis XIV* ; il était en horreur , mais il gouvernait. Il n'est rien que ce malheureux ne tentât pour faire déposer le cardinal de *Noailles* ; mais ce boute-feu fut exilé après la mort de son pénitent. Le duc d'*Orléans* , dans la régence , apaisa ces querelles en s'en moquant. Elles jetèrent depuis quelques étincelles , mais enfin elles sont oubliées & probablement pour jamais. C'est bien assez qu'elles aient duré plus d'un demi-siècle. Heureux encor les hommes s'ils n'étaient divisés que pour des sottises qui ne font point verser le sang humain !

C A L E B A S S E.

CE fruit , gros comme nos citrouilles , croît en Amérique aux branches d'un arbre aussi haut que les plus grands chênes.

Ainsi *Matthieu Garo* (a) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre , & ne soient pas pendues au haut des arbres , aurait eu raison au Mexique. Il aurait eu encor raison dans l'Inde où les cocos sont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de conclure. *DIEU fait bien ce qu'il fait* ; sans doute ; mais il n'a pas mis les citrouilles à terre dans nos climats , de peur qu'en tombant de haut elles n'écrasent le nez de *Matthieu Garo*.

La calebasse ne servira ici qu'à faire voir qu'il faut se défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'est verd que pour réjouir la vue. Les apparences pourtant seraient que l'herbe est plutôt faite pour les animaux qui la broutent , que pour l'homme à qui le gramin & le trèfle

(a) Voyez la fable de *Matthieu Garo* dans *La Fontaine*,

sont assez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque espèce, il est difficile de dire à qui elle a donné la préférence : les feuilles, & même l'écorce, nourrissent une multitude prodigieuse d'insectes : les oiseaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y composent l'industriel artifice de leurs nids, & les troupeaux se reposent sous leurs ombres.

L'auteur du *Spéctacle de la nature* prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaisseaux. Il paraît que *Matthieu Caro* raisonnait encor mieux : la Méditerranée sur laquelle on a tant de vaisseaux, & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philosophe.

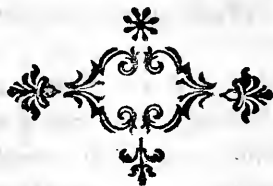
Jouissons de ce que nous avons, & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un géometre ; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point.

Tu te fais centre : encor si c'était ligne !

Mais dans l'espace à grand'peine es-tu point.

Va, sois zero : ta sottise en est digne.



C A R A C T È R E.

PEut-on changer de caractère? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon, inflexible & violent, étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie, devienne un sot enfant pleureur, timide & paisible. Son corps n'est plus le même. Mais tant que ses nerfs, son sang, & sa moëlle allongée seront dans le même état, son naturel ne changera pas plus que l'instinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur Anglais du *dispensari*, petit poëme très-supérieur aux *capitoli* italiens, & peut-être même au lutrin de *Boileau*, a très-bien dit, ce me semble,

Un mélange secret de feu, de terre & d'eau
Fit le cœur de César & celui de Nassau.
D'un ressort inconnu, le pouvoir invincible
Rendit Slone impudent & sa femme sensible.

Le caractère est formé de nos idées & de nos sentimens : or il est très-prouvé qu'on ne se donne ni sentimens ni idées ; donc notre caractère ne peut dépendre de nous.

S'il en dépendait, il n'y a personne qui ne fût parfait.

Nous ne pouvons nous donner des goûts, des talens ; pourquoi nous donnerions-nous des qualités ?

Quand on ne réfléchit pas, on se croit le maître de tout ; quand on y réfléchit, on voit qu'on n'est maître de rien.

Voulez-vous changer absolument le caractère d'un homme ; purgez-le tous les jours avec des délayans jusqu'à ce que vous l'ayeز tué. *Charles XII*, dans sa

fièvre de suppuration, sur le chemin de Bender, n'était plus le même homme. On disposait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un masque. Puis-je davantage sur le caractère que m'a donné la nature ?

Un homme né violent, emporté, se présente devant *François I* roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit ; le visage du prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme ; il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête, on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté ; mais si *François I* se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lèvres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux qu'il est forcé de paraître. Cet homme le fuit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid ; la majesté de *François I* ne fait plus sur lui même impression ; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par son malheur, se fâche, mon homme envoie promener le roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant ; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre ? il s'emporte contre un gardien & l'assomme à coup de poing : est-il inquisiteur à Venise ? il exerce sa charge avec insolence : le voilà cardinal, il est possédé *da la rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel ; il ensevelit dans l'obscurité sa personne & son caractère ; il contrefait l'humble & le moribond ; on l'élit pape ; ce moment rend au

reftort, que la politique avait plié, toute fon élasticité long-tems retenue ; il eft le plus fier & le plus defpotique de tous les fouverains.

Naturam expellas furca tamen ipsa redibit.

Chaftez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'ivrogne dans un cloître, réduit à un demi-feptier de cidre à chaque repas, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère ; c'eft un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés ; mais ils font toujours de même nature ; il fe couvre de nœuds & de mouffe, il devient vermoulu ; mais il eft toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer fon caractère, on s'en donnerait un, on ferait le maître de la nature. Peut-on fe donner quelque chofe ? ne recevons-nous pas tout ? Effayez d'animer l'indolent d'une activité fuivie, de glacer par l'apatie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la mufique & pour la poëfie à celui qui manque de goût & d'oreille ; vous n'y parviendrez pas plus que fi vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle-né. Nous perfectionnons, nous adouciſſons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur, vous avez trop de poifſons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas ; voilà trop de beftiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ſes moutons, le reſte engraiſſe. S'applaudira-t-il de ſon économie ? Ce campagnard, c'eſt toi-même ; une de tes paſſions a dévoré les autres,

& tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colère : messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne ?

C A R Ê M E.

Nos questions sur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un tems dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encor de jeunes poulets ni de pigeons en Février & en Mars, tems auquel le carême arrive. Il est bon de faire cesser le carnage quelques semaines dans les pays où les pâturages ne sont pas aussi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les Magistrats de la police ont très-sagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce tems, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'est un tribut presque insensible que paient alors le luxe & la gourmandise à l'indigence : car ce sont les riches qui n'ont pas la force de faire carême ; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il est très-peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeassent tous les jours, il n'y en aurait pas assez pour le plus florissant royaume. Vingt millions de livres de viande par jour feraient sept milliards trois cent millions de livres par année. Ce calcul est effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magistrats, grands seigneurs, grandes dames qui

daignent faire servir du maigre (a) à leurs tables, jeûnent pendant six semaines avec des soles, des saumons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des couriers qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense fait vivre les couriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissent le poisson, les fabricateurs de filets (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*) les constructeurs de bateaux &c. les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues raffinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encor remarquer que la marée en entrant dans Paris, paie à l'état un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, les valets de chambre, les demoiselles de madame, le chef d'office &c. mangent la desserte du *Crésus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'en est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouton coriassé, ils commettent un grand péché; mais ils chercheront en vain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc? ils n'ont que leurs chataignes, leur pain de seigle; les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres ou de leurs brebis; & quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des églises où l'on a pris l'habitude de leur d'fendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il à manger? rien. Ils consentent à jeûner, mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne seroit que pour labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

(a) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poissons plus gros que les poulardes?

& qui donnent de si terribles indigestions?

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume , chargés de veiller à la santé des habitans , de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont pétris , & les œufs que leurs poules ont pondus ?

Il paraît que le lait , les œufs , le fromage , tout ce qui peut nourrir le cultivateur , sont du ressort de la police , & non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS - CHRIST ait défendu les omelettes à ses apôtres ; au contraire , il leur a dit , (a) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

La sainte église a ordonné le carême ; mais en qualité d'église elle ne commande qu'au cœur , elle ne peut infliger que des peines spirituelles ; elle ne peut faire brûler aujourd'hui , comme autrefois , un pauvre homme qui n'ayant que du lard rance , aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces , des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs , & oubliant les droits de la magistrature , s'ingèrent d'aller chez les aubergistes , chez les traiteurs , voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites , quelques vieilles poules à leur croc , ou quelques œufs dans une armoire lorsque les œufs sont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux qui ne savent pas que c'est à la seule magistrature qu'il appartient de faire la police. C'est une inquisition odieuse & punissable.

Il n'y a que les magistrats qui puissent être informés au juste des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus sublimes. Ne serait-ce donc pas aux magistrats qu'il appartiendrait de régler

(a) *St. Luc chap. X. v. 8.*

ce que le peuple peut manger en carême. Qui aura l'inspection sur le comestible d'un pays, sinon la police du pays?

C A R T É S I A N I S M E.

ON a pu voir à l'article *Aristote* que ce philosophe & ses sectateurs se sont servis des mots qu'on n'entend point, pour signifier des choses qu'on ne conçoit pas. *Entéléchie, formes substantielles, espèces intentionnelles.*

Ces mots après tout ne signifiaient que l'existence des choses dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un rosier produit une rose & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un lièvre, ce qui constitue les propriétés de chaque être a été appelé *forme substantielle*; ce qui fait que nous pensons a été nommé *entéléchie*; ce qui nous donne la vue d'un objet a été nommé *espèce intentionnelle*; nous n'en savons pas plus aujourd'hui sur le fond des choses. Les mots de *force d'ame*, de *gravitation* même ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la force, ni de l'ame, ni de la gravitation. Nous en connaissons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne serons que des hommes.

L'essentiel est de nous servir avec avantage des instrumens que la nature nous a donnés sans pénétrer jamais dans la structure intime du principe de ces instrumens. *Archimède* se servait admirablement du ressort, & ne savait pas ce que c'est que le ressort.

La véritable physique consiste donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaissons les causes premières

res quand nous ferons des dieux. Il nous est donné de calculer , de peser , de mesurer , d'observer ; voilà la philosophie naturelle ; presque tout le reste est chimère.

Le malheur de *Descartes* fut de n'avoir pas , dans son voyage d'Italie , consulté *Galilée* qui calculait , pesait , mesurait , observait , qui avait inventé le compas de proportion , trouvé la pesanteur de l'atmosphère , découvert les satellites de *Jupiter* & la rotation du soleil sur son axe.

Ce qui est surtout bien étrange , c'est qu'il n'ait jamais cité *Galilée* , & qu'au contraire il ait cité le jésuite *Skeiner* plagiaire & ennemi de *Galilée* , (*a*) qui défera ce grand - homme à l'inquisition , & qui par-là couvrit l'Italie d'opprobre , lorsque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Descartes* sont :

1°. D'avoir imaginé trois éléments qui n'étaient nullement évidens , après avoir dit qu'il ne fallait rien croire sans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toujours également de mouvement dans la nature , ce qui est démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du soleil & qu'elle est transmise à nos yeux en un instant , démontré faux par des expériences de *Roemer* , de *Molineux* & de *Bradley* , & même par la simple expérience du prisme.

4°. D'avoir admis le plein , dans lequel il est démontré que tout mouvement serait impossible , & qu'un pied cube d'air peserait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir supposé un tournoiement imaginaire dans de prétendus globules de lumière pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de ma-

(*a*) *Principes* de *Descartes* 3e. partie , pag. 159.

tière subtile qui emporte la terre & la lune parallèlement à l'équateur, & qui fait tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre, tandis qu'il est démontré que dans l'hypothèse de ce tourbillon imaginaire tous les corps tomberaient suivant une ligne perpendiculaire de l'axe de la terre.

7°. D'avoir supposé que des comètes qui se meuvent d'orient en occident & du nord au sud, sont poussées par des tourbillons qui se meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir supposé que dans le mouvement de rotation les corps les plus danses alloient au centre, & les plus subtils à la circonférence, ce qui est contre toutes les loix de la nature.

9°. D'avoir voulu étayer ce roman par des suppositions encor plus chimériques que le roman même, d'avoir supposé contre les loix de la nature, que ces tourbillons ne se confondraient pas ensemble, & d'en avoir donné pour preuve cette figure qui n'est pas assurément une figure géométrique.

10°. D'avoir donné cette figure même pour la cause des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

11°. D'avoir supposé que la mer a un cours continu, de la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matière de son premier élément mêlée avec celle du second, forme le mercure qui, par le moyen de ces deux élémens, est coulant comme l'eau & compact comme la terre.

13°. Que la terre est un soleil encroûté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités sous toutes les montagnes qui reçoivent l'eau de la mer & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de sel viennent de la mer.

16°. Que les parties de son troisième élément composent des vapeurs qui forment des métaux & des diamans.

17°. Que le feu est produit par un combat du premier & du second élément.

18°. Que les pores de l'aimant sont remplis de la matière cannelée, enfilée par la matière subtile qui vient du pôle boréal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme lorsqu'on y jette de l'eau, que parce que le premier élément chasse le second élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'estomac passent par une infinité de trous dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui est entièrement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chile, dès qu'il est formé, acquiert dans le foie, la forme du sang, ce qui n'est pas moins faux.

22°. Que le sang se dilate dans le cœur par un feu sans lumière.

23°. Que le pouls dépend de onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaisseaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie est pressé par ses nerfs, les plus subtiles parties du sang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'âme réside dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutissent à cette glande, & qu'on a disséqué des sujets dans qui elle manquait absolument, on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *nates*, les *testes*, l'*infundibulum*, dans tout le cercelet. Ensuite *Lancisi*, & après lui *la Peyronie*, lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & savant qui a donné dans l'encyclopédie l'excellent paragraphe *Ame* marqué d'une étoile, dit avec raison qu'on ne fait plus où la mettre.

26°. Que le cœur se forme des parties de la semence qui se dilate, c'est assurément plus que les hommes n'en peuvent savoir; il faudrait avoir vu la semence se dilater & le cœur se former.

27°. Enfin, sans aller plus loin, il suffira de remarquer que son système sur les bêtes n'étant fondé ni sur aucune raison physique, ni sur aucune raison morale, ni sur rien de vraisemblable, a été justement rejeté de tous ceux qui raisonnent & de tous ceux qui n'ont que du sentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une seule nouveauté dans la physique de *Descartes* qui ne fût une erreur. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup de génie ; au contraire, c'est parce qu'il ne consulta que ce génie, sans consulter l'expérience & les mathématiques ; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, & il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination. Il ne substitua donc qu'un chaos au chaos d'*Aristote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'esprit humain. Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables qu'il avait pour se conduire dans le labyrinthe de la physique, un fil qu'*Aristote* ne pouvait avoir, celui des expériences ; les découvertes de *Galilée*, de *Toricelli*, de *Guéric*, &c., & surtout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans sa philosophie les seules choses qui fussent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui de tous ces faux systèmes & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encor quelquefois *Descartes*, & même cette espece d'amour-propre qu'on appelle *national*, s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait l'obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très-certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi, ni expliqué, ni même réfuté ; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en

marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été long-tems entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France; mais les expériences de *Newton* sur la lumière & ses principes mathématiques, ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai; il faut être juste; le philosophe n'est ni Français ni Anglais, ni Florentin, il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de *Marlborough* qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina parce qu'on l'appellait en Angleterre la poudre des jésuites.

Le philosophe en rendant hommage au génie de *Descartes*, foule aux pieds les ruines de ses systèmes.

Le philosophe surtout dévoué à l'exécration publique & au mépris éternel les persécuteurs de *Descartes*, qui osèrent l'accuser d'athéisme, lui qui avoit épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de DIEU. lisez le morceau de *M. Thomas* dans l'éloge de *Descartes*, où il peint d'une manière si énergique l'infame théologien nommé *Voëtius* qui condamna *Descartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle* &c. &c. &c., comme *Patouillet* & *Norotte* ont calomnié un philosophe, comme le vinaigrier *Chaumel* & *Fréron* ont calomnié l'Encyclopédie, comme on calomnie tous les jours. Et plût à DIEU qu'on ne pût que calomnier.



DE CATON, DU SUICIDE,
ET DU LIVRE DE L'ABBÉ DE ST. CYRAN
QUI LÉGITIME LE SUICIDE.

LINGÉNIEUX *La Motte* s'est exprimé ainsi sur *Caton* dans une de ses odes plus philosophiques que poétiques.

Caton d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que Rome pliât;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'est, je crois, parce que l'ame de *Caton* fut toujours égale, & qu'elle conserva jusqu'au dernier moment le même amour pour les loix & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elles que de ramper sous un tyran; il finit comme il avait vécu.

incapable de se rendre! Et à qui? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le trésor public pour faire la guerre à ses concitoyens, & les asservir avec leur argent même?

Un pardon! il semble que *La Motte Houdart* parle d'un sujet révolté qui pouvait obtenir sa grace de sa majesté avec des lettres en chancellerie.

Malgré sa grandeur usurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée
Ne put triompher de Caton.

C'est à ce juge inébranlable
Que César, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* se tua par *faiblesse*. Il faut une ame forte pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature. Cette force est quelquefois celle d'un frénétique ; mais un frénétique n'est pas faible.

Le suicide est défendu chez nous par le droit canon. Mais les décrétales qui font la jurisprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Cassius*, à la sublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc - Antoine* & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuse.

Nous nous tuons aussi nous autres ; mais c'est quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'excès très-rare d'une folle passion, pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui se sont tuées pour les plus fots hommes du monde. On se tue aussi quelquefois parce qu'on est malade ; & c'est en cela qu'il y a de la faiblesse.

Le dégoût de son existence, l'ennui de soi-même, est encor une maladie qui cause des suicides. Le remède serait un peu d'exercice, de la musique, la chasse, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie se tue aujourd'hui, aimeroit à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai presque vu de mes yeux un suicide qui mérite l'attention de tous les physiciens. Un homme d'une profession sérieuse, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant point de passions, étant au dessus de l'indigence, s'est tué le 17 Octobre 1769, & a laissé au conseil de la ville où il était né, l'apologie par

écrit de sa mort volontaire , laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Jusques-là il n'y a rien de bien extraordinaire; on voit partout de tels exemples. Voici l'étonnant.

Son frère & son père s'étaient tués , chacun au même âge que lui. Quelle disposition secrète d'organes , quelle sympathie , quel concours de loix physiques fait périr le père & les deux enfans de leur propre main & du même genre de mort , précisément quand ils ont atteint la même année ? Est-ce une maladie qui se développe à la longue dans une famille , comme on voit souvent les pères & les enfans mourir de la petite vérole , de la pulmonie ou d'un autre mal ? Trois , quatre générations sont devenues sourdes , aveugles ou gouteuses , ou scorbutiques dans un tems préfix.

Le physique , ce père du moral , transmet le même caractère de père en fils pendant des siècles. Les *Appius* furent toujours fiers & inflexibles ; les *Catons* toujours sévères. Toute la lignée des *Guises* fut audacieuse , téméraire , facieuse , pêtée du plus insolent orgueil & de la politesse la plus séduisante. Depuis *François de Guise* jusqu'à celui qui seul & sans être attendu alla se mettre à la tête du peuple de Naples , tous furent d'une figure , d'un courage & d'un tour d'esprit au dessus du commun des hommes. J'ai vu les portraits en pied de *François de Guise* , du *Palasfré* & de son fils ; leur taille est de six pieds ; mêmes traits ; même courage , même audace sur le front , dans les yeux & dans l'attitude.

Cette continuité , cette série d'êtres semblables est bien plus remarquable encor dans les animaux ; & si l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes que plusieurs nations ont encor à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens

de chasse , les généalogies seraient écrites sur les visages , & se manifesteraient dans les mœurs.

Il y a eu des races de bossus , de fix digitaires , comme nous en voyons de rousseaux , de lippus , de long nez & de nez plats.

Mais que la nature dispose tellement les organes de toute une race , qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la passion de se tuer , c'est un problème que toute la sagacité des anatomistes les plus attentifs ne peut résoudre. L'effet est certainement tout physique ; mais c'est de la physique occulte. Eh quel est le secret principe qui ne soit pas occulte ?

On ne nous dit point , & il n'est pas vraisemblable que du tems de *Jules - César* , & des empereurs , les habitans de la Grande-Bretagne se tuassent aussi délibérément qu'ils le font aujourd'hui quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *spleen* , & que nous prononçons le *spline*.

Au contraire , les Romains qui n'avaient point le *spline* , ne faisaient aucune difficulté de se donner la mort. C'est qu'ils raisonnaient ; ils étaient philosophes , & les sauvages de l'isle *Briain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens anglais sont philosophes , & les citoyens romains ne sont rien. Aussi les Anglais quittent la vie fièrement quand il leur en prend fantaisie. Mais il faut à un citoyen romain une *indulgentia in articulo mortis* ; ils ne savent ni vivre ni mourir.

Le Chevalier *Temple* dit , qu'il faut partir quand il n'y a plus d'espérance de rester agréablement. C'est ainsi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui se noient & qui se pendent par amour , ont donc tort ; elles devraient écouter l'espérance du changement qui est aussi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen presque sûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer , c'est d'avoir toujours quelque chose à

faire. *Crech*, le commentateur de *Lucrèce*, mit sur son manuscrit. NB. *Qu'il faudra que je me pendre quand j'aurai fini mon commentaire.* Il se tint parole pour avoir le plaisir de finir comme son auteur. S'il avait entrepris un commentaire sur *Ovide*, il aurait vécu long-tems.

Pourquoi avons-nous moins de suicides dans les campagnes que dans les villes ? C'est que dans les champs il n'y a que le corps qui souffre, à la ville c'est l'esprit. Le laboureur n'a pas le tems d'être mélancolique. Ce sont les oisifs qui se tuent ; ce sont ces gens si heureux aux yeux du peuple.

Je résumerai ici quelques suicides arrivés de mon tems, & dont quelques-uns ont déjà été publiés dans d'autres volumes. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

PRÉCIS DE QUELQUES SUICIDES SINGULIERS.

Philippe Mordant, cousin germain de ce fameux comte de *Peterboroug*, si connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui se vantait d'être l'homme de l'univers qui a vu le plus de postillons & le plus de rois ; *Philippe Mordant*, dis-je, était un jeune homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout ; & ce qui vaut encor mieux, passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce *Mordant* un dégoût de la vie, il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traits en français.

L'opium peut aider le sage ;
Mais selon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'opion
Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes, & se dépêcha d'un

coup de pistolet sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame était lassée de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de son bonheur.

Richard Smith en 1725 donna un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était d'goûté d'être réellement malheureux : il avait été riche, & il était pauvre ; il avait eu de la santé, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire partager que sa misère : un enfant au berceau était le seul bien qui lui restât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à Mr. *Brindley* leur cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. « Nous croyons, » disent-ils, que DIEU nous pardonnera, &c. Nous » avons quitté la vie, parce que nous étions malheureux sans ressource ; & nous avons rendu à notre fils » unique le service de le tuer de peur qu'il ne devînt » aussi malheureux que nous, &c. » il est à remarquer, que ces gens après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit à un ami pour lui recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru apparemment, qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Mylord Scarbouro en 1727 a quitté la vie depuis peu avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs, qu'il prenait le parti du roi,

parce qu'il avait une belle charge à la cour. « Mes-
» sieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion
» ne dépend pas de ma place, je m'en démetts dans
» l'instant. » Il se trouva depuis embarrassé entre
une maîtresse qu'il aimait, mais à qui il n'avait rien
promis, & une femme qu'il estimait, mais à qui il
avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se
tirer d'embarras.

Toutes ces histoires tragiques, dont les gazettes
anglaises fourmillent, ont fait penser à l'Europe qu'on
se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je
ne fais pourtant, si à Paris il n'y a pas autant de
fous ou de héros qu'à Londres; peut-être que si nos
gazettes tenaient un registre exact de ceux qui ont
eu la démence de vouloir se tuer, & le triste cou-
rage de le faire, nous pourrions sur ce point avoir
le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos ga-
zettes sont plus discrètes: les aventures des particu-
liers ne sont jamais exposées à la médisance publique
dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'ose dire avec assurance, c'est qu'il ne
fera jamais à craindre, que cette folie de se tuer de-
viennne une maladie épidémique: la nature y a trop bien
pourvu; l'espérance, la crainte sont les ressorts puissans
dont elle se sert pour arrêter très-souvent la main du
malheureux prêt à se frapper.

On entendit un jour le cardinal *Dubois* se dire à
lui-même, Tue-toi donc! tu n'oserais.

On dit qu'il y a eu des pays où un conseil était
établi pour permettre aux citoyens de se tuer, quand
ils en avaient des raisons valables. Je réponds, ou
que cela n'est pas, ou que ces magistrats n'avaient
pas une grande occupation.

Ce qui pourrait nous étonner, & ce qui mérite, je
crois, un sérieux examen, c'est que les anciens héros
Romains se tuaient presque tous, quand ils avaient

perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du tems de la ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de sa propre main. Il est vrai que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien & ceux d'un héros payen, cependant pourquoi ces hommes, que le christianisme retenait quand ils voulaient se procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoisonner, assassiner, ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échaffauts, &c. ? La religion chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encor plus que l'homicide de soi-même, dont le nouveau testament n'a jamais parlé ?

Les apôtres du suicide nous disent, qu'il est très-permis de quitter sa maison quand on en est las. D'accord ; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle étoile.

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver : il n'avait qu'à examiner, s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre Anglais nommé Mr. *Bacon Moris*, vint me trouver à Paris en 1724 ; il était malade, & me promit qu'il se tuerait s'il n'était pas guéri au 20 de Juillet. En conséquence il me donna son épitaphe conçue en ces mots : *Qui mare & terrâ pacem quaesivit, hic invenit.* Il me chargea aussi de vingt-cinq louis d'or pour lui dresser un petit monument au bout du fauxbourg St. Martin. Je lui rendis son argent le 20 Juillet, & je gardai son épitaphe.

De mon tems, le dernier prince de la maison de

Courtenai, très vieux, & le dernier prince de la branche de *Lorraine-Harcourt*, très-jeune, se sont donné la mort sans qu'on en ait presque parlé. Ces aventures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort sont partagés on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les suicides. Il vient de s'exécuter à Lyon au mois de Juin 1770.

Un jeune homme très-connu, beau, bien fait, aimable, plein de talens, est amoureux d'une jeune fille, que les parens ne veulent point lui donner. Jusqu'ici ce n'est que la première scène d'une comédie, mais l'étonnante tragédie va suivre.

L'amant se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remède; sa maîtresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets & deux poignards, afin que si les pistolets manquent leur coup, les deux poignards servent à leur percer le cœur en même tems. Ils s'embrassent pour la dernière fois; les détentes des pistolets étaient attachées à des rubans couleur de rose; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maîtresse, elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tous deux tirent à un signal donné, tous deux tombent au même instant.

La ville entière de Lyon en est témoin. *Arrie & Petus*, vous en aviez donné l'exemple; mais vous étiez condamnés par un tyran; & l'amour seul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe:

A votre sang mêlons nos pleurs :

Attendrissions-nous d'âge en âge

Sur vos amours & vos malheurs.

Mais admirons votre courage.

DES LOIX CONTRE LE SUICIDE.

Y a-t-il une loi civile ou religieuse qui ait prononcé défense de se tuer sous peine d'être pendu après sa mort, ou sous peine d'être damné ?

Il est vrai que Virgile a dit :

*Proxima deinde tenent mæsti , qui sibi lethum
Infantes peperere manu , lucemque perosi
Projecere animas ; quam vellent æthere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obstant , tristisque Palus innabilis unda
Adligat , & novies Styx interfusa coërcet.*

Virg. *Æneïd.* Lib. VI. v. 434. & seq.

Là sont ces infensés , qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ,
Qui n'ont pu supporter , faibles & furieux ,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière ,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie , ils pleurent ; & le sort ,
Le sort , pour les punir , les retient dans la mort ,
L'abyme du Cocyte & l'Achéron terrible ,
Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.

Telle était la religion de quelques payens ; & malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde , c'était un honneur de quitter celui-ci & de se tuer : tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encor malheureusement honorable , quoique défendu par la raison , par la

religion & par toutes les loix ? Si *Caton* & *César Antoine* & *Auguste* ne se sont pas battus en duel , ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le duc de *Montmorency* , le maréchal de *Marillac* , de *Thou* , *Cinq-Mars* & tant d'autres , ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charrette , comme des voleurs de grand chemin que de se tuer comme *Caton* & *Brutus* ; ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de courage que ces Romains , & qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raison c'est que la mode n'était pas alors à Paris de se tuer en pareil cas , & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte du Malabar se jettent toutes vives sur le bûcher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie* ? Non , mais la coutume est dans ce pays-là que les femmes se brûlent.

Coutume , opinion , reines de notre sort ,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon , la coutume est que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur , il s'ouvre le ventre en présence de son ennemi , & lui dit , fais-en autant si tu as du cœur. L'agresseur est déshonoré à jamais s'il ne se plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

La seule religion dans laquelle le suicide soit défendu par une loi claire & positive , est le mahométisme. Il est dit dans le sura IV. *Ne vous tuez pas vous-même , car DIEU est miséricordieux envers vous ; & quiconque se tue par malice & méchamment , sera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduisons mot-à-mot. Le texte semble n'avoir pas le sens commun , ce qui n'est pas rare dans les textes. Que veut dire , *ne vous tuez point vous-même , car*

DIEU

DIEU est miséricordieux ? Peut-être faut-il entendre, ne succombez pas à vos malheurs que DIEU peut adoucir ; ne soyez pas assez fou pour vous donner la mort aujourd'hui , pouvant être heureux demain.

Et quiconque se tue par malice & méchamment ? Cela est plus difficile à expliquer. Il n'est peut-être jamais arrivé dans l'antiquité qu'à la *Phèdre* d'Euripide , de se pendre exprès pour faire accroire à *Thésée* qu'*Hyppolite* l'avait violée. De nos jours , un homme s'est tiré un coup de pistolet dans la tête , ayant tout arrangé pour faire jeter le soupçon sur un autre.

Dans la comédie de *George Dandin* , la coquine de femme qu'il a épousée , le menace de se tuer pour le faire pendre. Ces cas sont rares. Si *Mahomet* les a prévus , on peut dire qu'il voyait de loin.

Le fameux *Duverger* de *Hauranne* abbé de St. Cyran , regardé comme le fondateur de Port-royal , écrivit vers l'an 1608 un traité sur le suicide (a) , qui est devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

« Le décalogue , dit-il , ordonne de ne point tuer.
 » L'homicide de soi-même ne semble pas moins com-
 » pris dans ce précepte que le meurtre du prochain. Or
 » s'il est des cas où il est permis de tuer son prochain ,
 » il est aussi des cas où il est permis de se tuer soi-
 » même.

» On ne doit attenter sur sa vie qu'après avoir
 » consulté la raison. L'autorité publique qui tient la
 » place de DIEU peut disposer de notre vie. La rai-
 » son de l'homme peut aussi tenir lieu de la raison de
 » DIEU , c'est un rayon de la lumière éternelle. »

St. Cyran étend beaucoup cet argument , qu'on peut prendre pour un pur sophisme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails , il est plus difficile de

(a) Il fut imprimé in-12 à Paris chez *Toussaint du Brai* en 1609 , avec privilège du roi :

il doit être dans la bibliothèque de S. M.

lui répondre. « On peut, dit-il, se tuer pour le bien » de son prince, pour celui de sa patrie, pour celui » de ses parens. »

Nous ne voyons pas en effet qu'on puisse condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de souverain qui osât punir la famille d'un homme qui se ferait dévoué pour lui ; que dis-je ? il n'en est point qui osât ne la pas récompenser. *St. Thomas* avant *St. Cyran* avait dit la même chose. Mais on n'a besoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Verger de Hauranne*, pour savoir qu'un homme qui meurt pour sa patrie est digne de nos éloges.

L'abbé de *saint Cyran* conclut qu'il est permis de faire pour soi-même ce qu'il est beau de faire pour un autre. On fait assez tout ce qui est allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne*, & dans cent autres philosophes en faveur du suicide. C'est un lieu commun épuisé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les loix condamnent ; mais ni l'ancien testament, ni le nouveau n'ont jamais défendu à l'homme de sortir de la vie quand il ne peut plus la supporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtre de soi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antoine* qui ne fut jamais révoquée.

« (a) Si votre père ou votre frère, n'étant pré- » venu d'aucun crime, se tue ou pour se soustraire » aux douleurs ou par ennui de la vie ou par dé- » sespoir ou par démence, que son testament soit » valable, ou que ses héritiers succèdent par intestat. »

Malgré cette loi humaine de nos maîtres, nous traînons encor sur la claie, nous traversons d'un pieu le cadavre d'un homme qui est mort volontairement, nous rendons sa mémoire infame autant qu'on

(b) *Ier. Cod. De bonis eorum qui sibi mortem. leg. 8. ff. eod.*

le peut. Nous déshonorons sa famille autant qu'il est en nous. Nous punissons le fils d'avoir perdu son père, & la veuve d'être privée de son mari. On confisque même le bien du mort ; ce qui est en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume, comme plusieurs autres, est dérivée de notre droit canon, qui prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut delà qu'on ne peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au ciel. Le droit canon, au titre de *pœnitentiæ*, assure que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant qu'en vendant notre Seigneur JESUS-CHRIST.

CAUSES FINALES.

VIRGILE dit :

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

L'esprit régit le monde ; il s'y mêle, il l'anime.

Virgile a bien dit ; & *Benoît Spinoza* (a) qui n'a pas la clarté de *Virgile* & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit, *Benoît*, tu es fou ; tu as une intelligence & tu la nies, & à qui la nies-tu ?

(a) Ou plutôt *Baruch* ; car il s'appellait *Baruch* comme on le dit ailleurs. Il signait *B. Spinoza*. Quelques chrétiens fort mal instruits & qui ne savaient

pas que *Spinoza* avait quitté le judaïsme sans embrasser le christianisme, prirent ce *B.* pour la première lettre de *Benedictus*, *Benoît*.

Il vient en 1770 un homme très-supérieur à *Spinoza* à quelques égards, aussi éloquent que le juif Hollandais est sec ; moins méthodique ; mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géomètre sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral : c'est l'auteur du *système de la nature* : il a pris le nom de *Mirabeau* secrétaire de l'académie française. Hélas ! notre bon *Mirabeau* n'était pas capable d'écrire une page de livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *système de la nature*, chapitre V. pag. 153 & suivantes.

« On prétend que les animaux nous fournissent
 » une preuve convaincante d'une cause puissante de
 » leur existence ; on nous dit que l'accord admirable
 » de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours
 » mutuels afin de remplir leurs fonctions & de main-
 » tenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier
 » qui réunit la puissance à la sagesse. Nous ne pou-
 » vons douter de la puissance de la nature ; elle pro-
 » duit tous les animaux à l'aide des combinaisons de
 » la matière qui est dans une action continuelle ;
 » l'accord des parties de ces mêmes animaux est une
 » suite des loix nécessaires de leur nature & de leur
 » combinaison ; dès que cet accord cesse, l'animal se
 » détruit nécessairement. Que deviennent alors la sa-
 » gesse, l'intelligence (a) ou la bonté de la cause
 » prétendue à qui l'on faisait honneur d'un accord
 » si vanté ? ces animaux si merveilleux que l'on dit
 » être les ouvrages d'un DIEU immuable, ne s'al-
 » tèrent-ils point sans cesse & ne finissent-ils pas
 » toujours par se détruire ? Où est la sagesse, la bonté,

(a) Y a-t-il moins d'intelligence parce que les générations se succèdent ?

» la prévoyance , l'immutabilité (*a*) d'un ouvrier qui
 » ne paraît occupé qu'à déranger & briser les ressorts
 » des machines qu'on nous annonce comme les chefs-
 » d'œuvre de sa puissance & de son habileté ? si ce
 » DIEU ne peut faire autrement , (*b*) il n'est ni libre ,
 » ni tout-puissant. S'il change de volonté , il n'est
 » point immuable. S'il permet que des machines qu'il
 » a rendues sensibles éprouvent de la douleur , il
 » manque de bonté. (*c*) S'il n'a pu rendre ses ou-
 » vrages plus solides , c'est qu'il a manqué d'habileté.
 » En voyant que les animaux , ainsi que tous les au-
 » tres ouvrages de la divinité , se détruisent , nous
 » ne pouvons nous empêcher d'en conclure ou que
 » tout ce que la nature fait est nécessaire & n'est
 » qu'une suite de ses loix , ou que l'ouvrier qui l'a
 » fait agir est dépourvu de plan , de puissance , de
 » constance , d'habileté , de bonté.

» L'homme , qui se regarde lui-même comme le
 » chef-d'œuvre de la divinité , nous fournirait plus
 » que toute autre production la preuve de l'incapa-
 » cité ou de la malice (*d*) de son auteur prétendu.
 » Dans cet être sensible , intelligent , pensant , qui se
 » croit l'objet constant de la prédilection divine , &
 » qui fait son Dieu d'après son propre modèle ,
 » nous ne voyons qu'une machine plus mobile , plus
 » frêle , plus sujette à se déranger par sa grande com-
 » plication que celle des êtres les plus grossiers. Les
 » bêtes dépourvues de nos connaissances , les plantes
 » qui végètent , les pierres privées de sentiment , sont
 » à bien des égards des êtres plus favorisés que l'hom-

(*a*) Il y a immutabilité de dessein quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez *Dieu*.

(*b*) Être libre , c'est faire sa volonté. S'il l'opère , il est libre.

(*c*) Voyez la réponse dans les articles *Dieu*.

(*d*) S'il est malin , il n'est pas incapable ; & s'il est capable , ce qui comprend pouvoir & sagesse , il n'est pas malin.

» me ; ils font au moins exempts des peines d'esprit ,
 » des tourmens de la pensée , des chagrins dévorans ,
 » dont celui-ci est si souvent la proie. Qui est - ce
 » qui ne voudrait point être un animal ou une pierre ,
 » toutes les fois qu'il se rappelle la perte irrépara-
 » ble d'un objet aimé ? (*a*) Ne vaudrait-il pas mieux
 » être une masse inanimée qu'un superstitieux inquiet
 » qui ne fait que trembler ici-bas sous le joug de
 » son DIEU , & qui prévoit encor des tourmens in-
 » finis dans une vie future ? Les êtres privés de sen-
 » timent , de vie , de mémoire & de pensée ne sont
 » point affligés par l'idée du passé , du présent & de
 » l'avenir ; ils ne se croient pas en danger de deve-
 » nir éternellement malheureux pour avoir mal rai-
 » sonné , comme tant d'êtres favorisés ; qui préten-
 » dent que c'est pour eux que l'architecte du monde a
 » construit l'univers.

» Que l'on ne nous dise point que nous ne pou-
 » vons avoir l'idée d'un ouvrage , sans avoir celle d'un
 » ouvrier distingué de son ouvrage. La nature n'est
 » point un ouvrage : elle a toujours existé par elle-
 » même , (*b*) c'est dans son sein que tout se fait ; elle
 » est un atelier immense pourvu de matériaux , & qui
 » fait les instrumens dont elle se sert pour agir : tous
 » ses ouvrages sont des effets de son énergie & des
 » agens ou causes qu'elle fait , qu'elle renferme , qu'elle
 » met en action. Des élémens éternels , incréés , in-
 » destructibles , toujours en mouvement , en se com-
 » binant diversément , font éclore tous les êtres , &

(*a*) L'auteur tombe ici dans une inadvertence à laquelle nous sommes tous sujets. Nous disons souvent , j'aimerais mieux être oiseau , quadrupède , que d'être homme , avec les chagrins que j'essuie. Mais quand on tient ce discours , on ne songe pas

qu'on souhaite d'être anéanti ; car si vous êtes autre que vous-même , vous n'avez plus rien de vous-même.

(*b*) Vous supposez ce qui est en question , & cela n'est que trop ordinaire à ceux qui font des systèmes.

» les phénomènes que nous voyons , tous les effets
 » bons ou mauvais que nous sentons , l'ordre ou le
 » désordre , que nous ne distinguons jamais que par
 » les différentes façons dont nous sommes affectés ,
 » en un mot toutes les merveilles sur lesquelles nous
 » méditons & raisonnons. Ces élémens n'ont besoin
 » pour cela que de leurs propriétés , soit particulières ,
 » soit réunies , & du mouvement qui leur est essentiel ,
 » sans qu'il soit nécessaire de recourir à un ouvrier
 » inconnu pour les arranger , les façonner , les com-
 » biner , les conserver & les dissoudre.

» Mais en supposant pour un instant qu'il soit im-
 » possible de recevoir l'univers sans un ouvrier qui
 » l'ait formé & qui veille à son ouvrage , où place-
 » rons-nous cet ouvrier ? (*a*) sera-t-il dedans ou hors
 » de l'univers ? est-il matière ou mouvement ? ou
 » bien n'est-il que l'espace , le néant ou le vuide ?
 » Dans tous ces cas , ou il ne serait rien , ou il serait
 » contenu dans la nature & soumis à ses loix. S'il
 » est dans la nature , je n'y pense voir que de la ma-
 » tière en mouvement , & je dois en conclure que
 » l'agent qui la meut est corporel & matériel , & que
 » par conséquent il est sujet à se dissoudre. Si cet
 » agent est hors de la nature , je n'ai plus aucune
 » idée (*b*) du lieu qu'il occupe , ni d'un être imma-
 » tériel , ni de la façon dont un esprit sans étendue
 » peut agir sur la matière dont il est séparé. Ces espa-
 » ces ignorés , que l'imagination a placés au-delà
 » du monde visible , n'existent point pour un être
 » qui voit à peine à ses pieds (*c*) la puissance idéale
 » qui les habite , ne peut se peindre à mon esprit

(*a*) Est-ce à nous à lui trouver la place ? C'est à lui de nous donner la nôtre. Voyez la réponse.

(*b*) Êtes-vous fait pour avoir

des idées de tout , & ne voyez-vous pas dans cette nature une intelligence admirable ?

(*c*) Ou le monde est infini , ou l'espace est infini. Choisissez.

» que lorsque mon imagination combinera au hasard
 » les couleurs fantastiques qu'elle est toujours forcée
 » de prendre dans le monde où je suis ; dans ce cas
 » je ne ferai que reproduire en idée ce que mes sens
 » auront réellement aperçu : & ce DIEU , que je
 » m'efforce de distinguer de la nature & de placer hors
 » de son enceinte , y rentrera toujours nécessairement
 » & malgré moi.

» L'on insistera , & l'on dira que si l'on portait une
 » statue ou une montre à un sauvage qui n'en aurait
 » jamais vu , il ne pourrait s'empêcher de reconnaî-
 » tre que ces choses sont des ouvrages de quelque
 » agent intelligent , plus habile & plus industrieux
 » que lui-même : l'on conclura delà que nous som-
 » mes pareillement forcés de reconnaître que la ma-
 » chine de l'univers , que l'homme , que les phéno-
 » mènes de la nature sont des ouvrages d'un agent
 » dont l'intelligence & le pouvoir surpassent de beau-
 » coup les nôtres.

» Je réponds en premier lieu , que nous ne pou-
 » vons douter que la nature ne soit très-puissante
 » & très-industrieuse , (a) nous admirons son indus-
 » trie toutes les fois que nous sommes surpris des
 » effets étendus , variés & compliqués que nous trou-
 » vons dans ceux de ses ouvrages que nous prenons
 » la peine de méditer : cependant elle n'est ni plus
 » ni moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que
 » dans les autres. Nous ne comprenons pas plus com-
 » ment elle a pu produire une pierre ou un métal
 » qu'une tête organisée comme celle de *Newton* :
 » nous appelons *industriel* un homme qui peut
 » faire des choses que nous ne pouvons pas faire
 » nous-mêmes. La nature peut tout ; & dès qu'une

(a) *Puissante & industrieuse.*
 Je m'en tiens là. Celui qui est
 assez puissant pour former l'hom-

me & le monde est Dieu. Vous
 admettez Dieu malgré vous.

» chose existe , c'est une preuve qu'elle a pu la faire.
 » Ainsi ce n'est jamais que relativement à nous-mê-
 » mes que nous jugeons la nature industrieuse, nous
 » la comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous
 » jouissons d'une qualité que nous nommons *intel-*
 » *ligence* ; à l'aide de laquelle nous produisons des
 » ouvrages où nous montrons notre industrie , nous
 » en concluons que les ouvrages de la nature qui
 » nous étonnent le plus , ne lui appartiennent point ,
 » mais sont dûs à un ouvrier intelligent comme nous
 » dont nous proportionnons l'intelligence à l'éton-
 » nement que ses œuvres produisent en nous ; c'est-
 » à-dire , à notre faiblesse & à notre propre igno-
 » rance. » (a)

Voyez la réponse à ces argumens aux articles *athéisme* & *Dieu* , à l'article suivant , *cause finale* , écrit long-tems avant le *système de la nature*.

CAUSE FINALE.

SECTION PREMIERE.

Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure , j'avouerai alors que les causes finales sont des chimères ; & je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause finalier* , c'est-à-dire , un imbécille.

Toutes les pièces de la machine de ce monde semblent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejetées par *Epicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt , ce me semble , d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir ; mais qu'on s'en est servi pour

(a) Si nous sommes si ignorans , comment oserons-nous | affirmer que tout se fait sans DIEU ?

cet usage , quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux , la bouche n'est point faite pour parler , pour manger , l'estomac pour digérer , le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les artères , les pieds pour marcher , les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir , & les maçons des maisons pour les loger ; & ils osaient nier à la nature , au grand-être , à l'intelligence universelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales , nous avons remarqué qu'en vain M. le Prieur dans le *spectacle de la nature* , prétend que les mares sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports , ou pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées , & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit , il faut que cet effet soit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout tems & sur toutes les mers ; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires , qui tous ont paru si tard ; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été fait pour les bécicles , ils l'ont été pour l'odorat , & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers , elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts , & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile surtout, que les organes de la génération ne soient pas destinées à perpétuer les espèces. Ce mécanisme est bien admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce mécanisme est plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans-cesse ces êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.

Cet *Epicure* était un grand-homme pour son tems ; il vit ce que *Descartes* a nié, ce que *Gassendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vuide. Il conçut la nécessité des atomes pour servir de parties constituantes aux espèces invariables. Ce sont-là des idées très-philosophiques. Rien n'était surtout plus respectable que la morale des vrais épicuriens ; elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la vie est un fardeau. Mais pour le reste de la physique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admissible que la matière cannelée de *Descartes*. C'est, ce me semble, se boucher les yeux & l'entendement que de prétendre qu'il n'y a aucun dessein dans la nature ; & , s'il y a du dessein, il y a une cause intelligente, il existe un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe, les volcans, les plaines de sables mouvans, quelques petites montagnes abymées & d'autres formées par des tremblemens de terre &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carrosse auront pris feu, s'enfuit-il que votre carrosse n'ait pas été fait expressément pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, & plus de six cents fleuves qui

coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers , toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs , & qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes ; des milliers de fontaines qui partent de la même source , & qui abreuvient le genre animal & le végétal , tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atomes , que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière , le crySTALLIN qui le réfracte , l'enclume , le marteau , l'étrier , le tambour de l'oreille qui reçoit les sons , les routes du sang dans nos veines , la systole & la diastole du cœur , ce balancier de la machine qui fait la vie.

S E C T I O N S E C O N D E.

Mais , dit-on , si DIEU a fait visiblement une chose à dessein , il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la providence dans un cas , & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu , a été arrangé. Nul arrangement sans objet , nul effet sans cause ; donc tout est également le résultat , le produit d'une cause finale ; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes , & les doigts pour être ornés de bagues , qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons , & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne résulte de cette objection , rien autre , ce me semble , sinon que tout est l'effet prochain ou éloigné d'une cause finale générale ; que tout est la suite des loix éternelles.

Les pierres en tout lieu & en tout tems , ne composent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie.

Un ver à soie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, précisément comme votre bouche est faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets immédiats produits par les causes finales; & des effets en très-grand nombre qui sont des produits éloignés de ces causes.

Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du maître; c'est lui qui a créé les loix par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart: c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoie en sept minutes & demie de rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siècles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon, que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrons nécessairement industrieux & carnassiers?

Les moutons n'ont pas sans doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont pas créés essentiellement pour se massacrer, puisque les brames & les respectables primitifs qu'on nomme *quakers* ne tuent personne: mais la pâte dont nous sommes pétris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sottises; car une cause finale est universelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des

choses. Quand nous battons notre bled , le fléau est la cause finale de la séparation du grain. Mais si ce fléau , en battant mon grain écrase mille insectes , ce n'est pas par ma volonté déterminée , ce n'est pas non plus par hasard ; c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau , & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses , qu'un homme soit ambitieux , que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes , qu'il soit vainqueur , ou qu'il soit battu ; mais jamais on ne pourra dire ; L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donné la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement. Les yeux donnés pour voir ne sont pas toujours ouverts ; chaque sens a ses tems de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple , une malheureuse imbécille enfermée dans un cloître à quatorze ans , ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle ; mais la cause finale n'en subsiste pas moins ; elle agira dès qu'elle fera libre.



C E L T E S.

P ARMI ceux qui ont eu assez de loisir , de secours & de courage pour rechercher l'origine des peuples, il s'en est trouvé qui ont cru trouver celle de nos Celtes , ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée ; cette illusion était le seul prix de leurs travaux immenses : il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque chose des Huns (quoiqu'ils ne méritent guère d'être connus , puisqu'ils n'ont rendu aucun service au genre humain) vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois, ce peuple le plus ancien des nations connues après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allèrent dans certains tems , comme des loups affamés ravager des pays regardés encor aujourd'hui comme des lieux d'exil & d'horreur. C'est une bien triste & bien misérable science. Il vaut mieux sans doute cultiver un art utile à Paris, à Lyon & à Bordeaux que d'étudier sérieusement l'histoire des Huns & des ours ; mais enfin on est aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes , point d'archives ; on ne connaît pas plus leurs antiquités que celles des Samoyèdes & des terres australes.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres que par le peu de mots que *Jules-César* leur conquérant a daigné en dire. Il commence ses commentaires par distinguer toutes les Gaules en Belges , Aquitainiens & Celtes.

Delà quelques fiers savans ont conclu que les Celtes

étaient les Scythes ; & dans ces Scythes-Celtes ils ont compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre ? pourquoi s'arrêter en si beau chemin ?

On n'a pas manqué de nous dire que *Japhet* fils de *Noé*, vint au plus vite au sortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vastes contrées, qu'il gouverna merveilleusement bien. Mais des auteurs plus modestes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confusion des langues, à Gomer dont jamais personne n'entendit parler jusqu'au tems très-récent, où quelques occidentaux lurent le nom de Gomer dans une mauvaise traduction des Septante.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Bochart dans sa chronologie sacrée (quelle chronologie !) prend un tour fort différent ; il fait de ces hordes innombrables des Celtes une colonie égyptienne, conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil par *Hercule* dans les forêts & dans les marais de la Germanie, où sans doute ces colons portèrent tous les arts, la langue égyptienne & les mystères d'*Isis*, sans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encor mieux rencontrés, qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appelées Cottiens, de leur roi *Cottius* ; les Bérichons de leur roi *Betrich*, les Welches ou Gaulois de leur roi *Vallus*, les Belges de *Balgen*, qui veut dire hargneux.

Une origine encor plus belle, c'est celle des Celtes-Pannoniens, du mot latin *Lannus*, drap ; attendu, nous dit-on, qu'ils se vêtaient de vieux morceaux de drap mal cousus, assez ressemblans à l'habit d'arlequin. Mais la meilleure origine est sans contredit la tour de Babel.

O braves & généreux compilateurs qui avez tant écrit sur des hordes de sauvages , qui ne savaient ni lire ni écrire , j'admire votre laborieuse opiniâtreté ! Et vous , pauvres Celtes-Welches , permettez-moi de vous dire aussi-bien qu'aux Huns , que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des arts utiles ou agréables , ne méritent pas plus nos recherches que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez antropophages ; mais qui ne l'a pas été ?

On me parle de vos druides qui étaient de très-savans prêtres. Allons donc à l'article *Druide*.

CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

TOUTES ces choses qui seraient inutiles , & même fort impertinentes dans l'état de pure nature , sont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois sont de tous les peuples celui qui a poussé le plus loin l'usage des cérémonies : il est certain qu'elles servent à calmer l'esprit autant qu'à l'ennuyer. Les porte-faix , les charretiers Chinois sont obligés au moindre embarras qu'ils causent dans les rues , de se mettre à genoux l'un devant l'autre , & de se demander mutuellement pardon selon la formule prescrite. Cela prévient les injures , les coups , les meurtres ; ils ont le tems de s'apaiser , après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple est libre , moins il a de cérémonies , moins de titres fastueux ; moins de démonstration d'anéantissement devant son supérieur. On disait à Scipion , *Scipion* ; & à César , *César* : & dans la suite des tems on dit aux empereurs. *Votre majesté* , *votre divinité*.

Les titres de *saint Pierre* & de *saint Paul* étaient *Pierre* & *Paul*. Leurs successeurs se donnèrent réciproquement le titre de *votre sainteté* que l'on ne voit jamais dans les *actes des apôtres*, ni dans les écrits des disciples.

Nous lisons dans l'*histoire d'Allemagne* que le dauphin de France qui fut depuis le roi *Charles V.* alla vers l'empereur *Charles IV.*, à Metz, & qu'il passa après le cardinal de *Périgord*.

Il fut ensuite un tems où les chanceliers eurent la préférence sur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent sur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du sang, & ils marchèrent tous en ordre de pairie jusqu'au sacre de *Henri III.*

La dignité de la pairie était avant ce tems si éminente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elizabeth* épouse de *Charles IX.*, en 1571, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il est dit que *dames & damoiselles de la reine* ayant baillé à la dame d'honneur le pain, le vin & le cierge avec l'argent pour l'offerte pour être présentés à la reine par ladite dame d'honneur; cette dite dame d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses, &c. Cette dame d'honneur était la comtesse de *Montmorency*.

Le fauteuil à bras, la chaise à dos, le tabouret, la main droite, & la main gauche, ont été pendant plusieurs siècles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encor des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle une *chaise de doléance*.

Long-tems après *Atila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours, & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons, ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes; & tel seigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un comte, il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les mémoires de *Mademoiselle*, que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre sur une chaise ou un tabouret, ou même ne point s'asseoir? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies; les canapés & les chaises longues sont employées par les dames, sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I*, avec les ambassadeurs d'Angleterre, l'affaire fut sur le point d'être rompue, pour deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte; & le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. L'histoire a soigneusement conservé cette précieuse circonstance. Je crois que si on avait proposé à *Scipion* de se mettre nud entre deux draps pour recevoir la visite d'*Annibal*, il aurait trouvé cette cérémonie fort plaisante.

La marche des carrosses, & ce qu'on appelle le *haut du pavé*, ont été encor des témoignages de grandeur, des sources de prétentions, de disputes & de combats pendant un siècle entier. On a regardé comme une signalée victoire de faire passer un carrosse devant un autre carrosse. Il semblerait à voir les ambassadeurs se promener dans les rues, qu'ils disputassent le prix dans les cirques; & quand un ministre d'Espagne avait

pu faire reculer un cocher Portugais , il envoyait un courrier à Madrid informer le roi son maître de ce grand avantage.

Nos histoires nous réjouissent par vingt combats à coups de poing pour la préférence , le parlement contre les clercs de l'évêque à la pompe funèbre de *Henri IV* , la chambre des comptes contre le parlement dans la cathédrale quand *Louis XIII* donna la France à la Vierge , le duc d'*Epernon* dans l'église de St. Germain contre le garde-des-sceaux *Du Vair*. Les présidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des conseillers de grand-chambre *Savare* , pour le faire sortir de sa place d'honneur ; (tant l'honneur est l'ame des gouvernemens monarchiques) & on fut obligé de faire empoigner par quatre archers le président *Barillon* qui frappait comme un sourd sur ce pauvre doyen. Nous ne voyons point de telles contestations dans l'aréopage ni dans le sénat romain.

A mesure que les pays sont barbares , ou que les cours sont faibles , le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politesse dédaignent la vanité.

Il est à croire qu'à la fin on se désfera de cette coutume qu'ont encor quelquefois les ambassadeurs , de se ruiner pour aller en procession par les rues avec quelques carrosses de louage rétablis & redorés , précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire son entrée* ; & il est assez plaisant de faire son entrée dans une ville sept ou huit mois après qu'on y est arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio* , qui constitue la grandeur des Romains modernes ; cette science du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monfignor* , d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait , de se promener dans une chambre à droite ou à gauche ; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné , commence à baïssier : & les cau-

dataires des cardinaux se plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel Français était à Bruxelles un an après la prise de cette ville par le maréchal de Saxe ; & ne sachant que faire , il voulut aller à l'assemblée de la ville. Elle se tient chez une princesse , lui dit-on. Soit , répondit l'autre , que m'importe ? Mais il n'y a que des princes qui aillent là ; êtes-vous prince ? Va , va , dit le colonel , ce sont de bons princes ; j'en avais l'année passée une douzaine dans mon antichambre , quand nous eumes pris la ville , & ils étaient tous fort polis.

En relisant *Horace* j'ai remarqué ces vers dans une épître à Mécène : *Te dulcis amica revifam*. J'irai vous voir mon bon ami. Ce Mécène était la seconde personne de l'empire romain , c'est-à-dire , un homme plus considérable & plus puissant que ne l'est aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relisant *Corneille* , j'ai remarqué que dans une lettre au grand *Scudéri* gouverneur de Notre-Dame de la Garde , il s'exprime ainsi au sujet du cardinal de Richelieu : *Monsieur le cardinal votre maître & le mien*. C'est peut-être la première fois qu'on a parlé ainsi d'un ministre , depuis qu'il y a dans le monde des ministres , des rois , & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille* , auteur de *Cinna* , dédie humblement ce *Cinna* au Sr. de *Montauron* trésorier de l'épargne , qu'il compare sans façon à *Auguste*. Je suis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron* monseigneur.

On conte qu'un vieil officier qui savait peu le protocole de la vanité , ayant écrit au marquis de Louvois , *Monsieur* , & n'ayant point eu de réponse , lui écrivit *Monseigneur* , & n'en obtient pas davantage , parce que le ministre avait encore le *Monsieur* sur le cœur. Enfin il lui écrivit , à mon DIEU , mon DIEU *Louvois* ; & au commencement de la lettre il mit , *Mon DIEU mon CREATEUR*. Tout cela ne prouve-t-il

pas que les Romains du bon tems étaient grands & modestes, & que nous sommes petits & vains ?

Comment vous portez-vous, mon cher ami ? disait un duc & pair à un gentilhomme ; A votre service, mon cher ami, répondit l'autre ; & dès ce moment il eut son *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Espagne, & lui disait à tout moment, *Votre excellence*. Le Castillan lui répondait, *Votre courtoisie*, *Vuestra merced* ; c'est le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas. Le Portugais piqué appella l'Espagnol à son tour, *Votre courtoisie* ; l'autre lui donna alors de l'*excellence*. A la fin le Portugais lassé lui dit : Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoisie, que je vous donne de l'*excellence* ? & pourquoi m'appellez-vous, *Votre excellence*, quand je vous dis *Votre courtoisie* ? C'est que tous les titres me sont égaux, répondit humblement le Castillan, pourvu qu'il n'y ait rien d'égal entre vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe que quand les Romains eurent fait connoissance avec la sublimité asiatique. La plupart des rois de l'Asie étaient, & sont encor cousins germains du soleil & de la lune : leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance ; & tel gouverneur de province qui s'intitule, *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir*, ferait empalé, s'il se disait parent le moins du monde de la lune & du soleil.

Constantin fut, je pense, le premier empereur Romain, qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *dieu* aux empereurs. Mais ce mot *dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *divus Augustus*, *divus Trajanus*, voulaient dire, *saint Augustin*, *saint Trajan*. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire romain, que l'âme de son chef

allât au ciel après sa mort ; & souvent même on accordait le titre de *saint* , de *divus* , à l'empereur , en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison , que les premiers patriarches de l'église chrétienne s'appellaient tous , *votre sainteté*. On les nommait ainsi pour les faire souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles , pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère* , se fait appeller *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs de DIEU*. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape Pie IV : *A Pie IV serviteur des serviteurs de DIEU*. Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire ; & l'inquisition le fit mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres rois s'appelaient *votre altesse* , *votre sérénité* , *votre grace*. Louis XI fut le premier en France qu'on appella communément *majesté* ; titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*altesse* avec les rois de France long-tems après lui , & on voit encore des lettres à *Henri III* , dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appelée *majesté*. Mais peu à peu cette dernière dénomination prévalut. Le nom est indifférent ; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande , toujours invariable dans ses nobles usages , a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *sérénité*. Dans le fameux traité de Westphalie , où la France & la Suède donnèrent des loix au saint empire romain , jamais les plénipotentiaires de l'empereur ne présentèrent de mémoires latins où sa *sacrée majesté impériale* ne traitât avec les *sérénissimes rois de France & de Suède* ; mais

de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'affirmer que leurs *saacres majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *sérénissime empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont depuis ce tems passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux ; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe I. fut la première *majesté* en Espagne ; car la *sérénité de Charles V.* ne devint *majesté* qu'à cause de l'empire. Les enfans de *Philippe II.* furent les premières *altesses* , & ensuite ils furent *altesses royales*. Le duc d'Orléans frère de *Louis XII.*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*altesse royale* : alors le prince de Condé prit celui d'*altesse sérénissime* , que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoie fut alors *altesse royale* , & devint ensuite *majesté*. Le grand-duc de Florence en fit autant , à la *majesté* près ; & enfin le czar , qui n'était connu en Europe que sous le nom de grand-duc , s'est déclaré *empereur* , & a été reconnu pour tel.

Il n'y avait anciennement que deux marquis d'Allemagne , deux en France , deux en Italie. Le marquis de Brandebourg est devenu *roi & grand roi* ; mais aujourd'hui nos marquis Italiens & Français sont d'une espèce un peu différente.

Qu'un bourgeois Italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province , & que le légat en buvant lui dise , *Monfieur le marquis , à votre santé* , le voilà marquis lui & ses enfans à tout jamais. Qu'un provincial en France , qui possédera pour tout bien dans son village la quatrième partie d'une petite châtellenie ruinée , arrive à Paris , qu'il y fasse un peu de fortune , ou qu'il ait l'air de l'avoir faite , s'intitule dans ses actes , *Haut & puissant seigneur , marquis & comte* ; & son fils sera chez son notaire , *Très-haut & très-puissant seigneur* ; & comme cette petite

ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la société civile , on n'y prend pas garde. Quelques seigneurs Français se vantent d'avoir des *barons* Allemands dans leurs écuries : quelques seigneurs Allemands disent qu'ils ont des *marquis* Français dans leurs cuisines : il n'y a pas long-tems , qu'un étranger étant à Naples fit son cocher *duc*. La coutume en cela est plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris , vous y ferez *comte* ou *marquis* , tant qu'il vous plaira ; soyez homme de robe ou de finance , & que le roi vous donne un marquisat bien réel , vous ne ferez jamais pour cela *monseigneur le marquis*. Le célèbre *Samuel Bernard* était plus *comte* que cinq cents *comtes* que nous voyons qui ne possèdent pas quatre arpens de terre ; le roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait annoncer dans une visite , *le comte Bernard* , on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron* , il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance , le roi lui-même , l'appellent *mylord* , monseigneur. Il en est de même en Italie : il y a le protocole des *monsignori*. Le pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin est *monsignor* , & personne n'y trouve à redire.

En France le *monseigneur* est une terrible affaire. Un évêque n'était avant le cardinal de *Richelieu* que *mon révérendissime pere en DIEU*.

Avant l'année 1635 , non-seulement les évêques ne se monseigneurisaient pas , mais ils ne donnaient point du *monseigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduisirent par un évêque de Châtres , qui alla en camail & en rochet appeler *monseigneur* le cardinal de *Richelieu* ; sur quoi *Louis XIII* dit , (si l'on en croit les mémoires de l'archevêque de Tou-

louse Montchal) *Ce Chartrain irait baiser le derrière du cardinal, & pousserait son nez dedans jusqu'à ce que l'autre lui dit, c'est assez.*

Ce n'est que depuis ce tems que les évêques se donnèrent réciproquement du *monseigneur*.

Cette entreprise n'eût aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nouveau que les rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeler que *sieurs* : & messieurs du conseil n'écrivent jamais à un évêque que *monfieur*.

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *monseigneur*. La grande noblesse, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain, de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux ; mais il est bien difficile d'arriver à ce point : on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil.

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentils-hommes leur écrivissent *monseigneur*, les présidens à mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président qui ne voulut pas se faire saigner, parce que son chirurgien lui avait dit, « Monsieur, de quel bras voulez-vous » que je vous saigne ? » Il y eut un vieux conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit, *Monseigneur, monsieur votre secrétaire . . .* Le conseiller l'arrêta tout court ; Vous avez dit trois sottises en trois paroles : je ne suis point *monseigneur*, mon secrétaire n'est point *monfieur* c'est mon *clerc*.

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes, qui étaient au-

trefois *mademoiselle*, sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit, « Seigneur, *votre courtoisie* a-t-elle pris » son chocolat ? » Cette manière polie de s'exprimer élève l'âme, & conserve la dignité de l'espèce.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choses. Il est bon de les inculquer pour corriger au moins quelques coqs-d'Inde qui passent leur vie à faire la roue.

CERTAIN, CERTITUDE.

JE suis certain, j'ai des amis, ma fortune est sûre; mes parens ne m'abandonneront jamais; on me rendra justice; mon ouvrage est bon, il sera bien reçu on me doit, on me paiera; mon amant sera fidèle, il l'a juré; le ministre m'avancera, il l'a promis en passant: toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raye de son dictionnaire.

Quand les juges condamnèrent *Danglade*, le *Brun*, *Calas*, *Sirven*, *Martin*, *Monbailli* & tant d'autres, reconnus depuis pour innocens, ils étaient certains, ou ils devaient l'être, que tous ces infortunés étaient coupables; cependant ils se trompèrent.

Il y a deux manières de se tromper, de mal juger; de s'aveugler; celle d'errer en homme d'esprit, & celle de décider comme un sot.

Les juges se trompèrent en gens d'esprit dans l'affaire de *Danglade*, ils s'aveuglèrent sur des apparences qui pouvaient éblouir; ils n'examinèrent point assez les apparences contraires, ils se servirent de leur esprit pour se croire certains que *Danglade* avait commis un vol qu'il n'avait certainement pas commis: & sur cette pauvre certitude incertaine de l'esprit hu-

main , un gentilhomme fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire. Delà replongé sans secours dans un cachot , & condamné aux galères où il mourut ; sa femme renfermée dans un autre cachot avec sa fille âgée de sept ans , laquelle depuis épousa un conseiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères & la mère au bannissement.

Il est clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt s'ils n'avaient été *certain*s. Cependant , dès le tems même de cet arrêt , plusieurs personnes savaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat* , associé avec un voleur de grand chemin : & l'innocence de *Danglade* ne fut reconnue qu'après sa mort.

Ils étaient de même *certain*s , lorsque par une sentence en première instance , ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun* , qui par appel fut brisé dans les tortures , & en mourut.

L'exemple des *Calas* & des *Sirven* est assez connu , celui de *Martin* l'est moins. C'était un bon agriculteur d'auprès de Bar en Lorraine. Un scélérat lui dérobe son habit , & va , sous cet habit , assassiner sur le grand chemin un voyageur qu'il savait chargé d'or , & dont il avait épié la marche. *Martin* est accusé ; son habit déposé contre lui ; les juges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite passée du prisonnier , ni une nombreuse famille qu'il élevoit dans la vertu , ni le peu de monnoie trouvé chez lui , probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort ; rien ne peut le sauver. Le juge subalterne se fait un mérite de sa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué ; & , par une fatalité malheureuse , la sentence est confirmée à la Tour-nelle. Le vieillard *Martin* est rompu vif en attestant DIEU de son innocence jusqu'au dernier soupir. Sa famille se disperse ; son petit bien est confisqué. A

peine ses membres rompus sont - ils exposés sur le grand chemin? que l'assassin qui avait commis le meurtre & le vol est mis en prison pour un autre crime, il avoue sur la roue à laquelle il est condamné à son tour, que c'est lui seul qui est coupable du crime pour lequel *Martin* a souffert la torture & la mort.

Montbailli qui dormait avec sa femme est accusé d'avoir de concert avec elle tué sa mère morte évidemment d'apoplexie : le conseil d'Arras condamne *Montbailli* à expirer sur la roue, & sa femme à être brûlée. Leur innocence est reconnue, mais après que *Monbailli* a été roué.

Ecartons ici la foule de ces aventures funestes qui font gémir sur la condition humaine. Mais gémissons du moins sur la certitude prétendue que les juges croient avoir quand ils rendent de pareilles sentences.

Il n'y a nulle certitude, dès qu'il est physiquement & moralement possible que la chose soit autrement. Quoi ! il faut une démonstration pour oser affirmer que la surface d'une sphère est égale à quatre fois l'aire de son grand cercle, & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un supplice affreux ?

Si tel est le malheur de l'humanité qu'on soit obligé de se contenter d'extrêmes probabilités, il faut du moins consulter l'âge, le rang, la conduite de l'accusé, l'intérêt qu'il peut avoir à commettre le crime, l'intérêt de ses ennemis à le perdre : il faut que chaque juge se dise ; la postérité, l'Europe entière ne condamnera-t-elle pas ma sentence ! dormirai-je tranquille les mains teintes du sang innocent ?

Passons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une certitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique &

malheureux Santon ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ? C'est que je suis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophète. Hélas ! mon ami , viens avec moi dans ton voisinage au mont Athos , & tu verras trois mille gueux qui sont certains que tu iras dans le gouffre qui est sous le pont aigu , & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête , misérable veuve Malabare ; ne crois point ce fou qui te persuade que tu seras réunie à ton mari dans les délices de l'autre monde si tu te brûles sur son bûcher. Non , je me brûlerai ; je suis certaine de vivre dans les délices avec mon époux ; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuses , & qui aient un peu plus de vraisemblance.

Quel âge a votre ami *Christophe* ? Vingt-huit ans ; j'ai vu son contrat de mariage , son extrait-baptistaire , je le connais dès son enfance ; il a vingt-huit ans , j'en ai la certitude , j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit , & de vingt autres qui confirment la même chose , que j'apprends qu'on a antidaté par des raisons secrètes , & par un manège singulier , l'extrait-baptistaire de *Christophe*. Ceux qui j'avais parlé n'en savent encor rien ; cependant , ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de *Copernic* , Le soleil est-il levé ? s'est-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu nous en avons une certitude entière ; ils étaient certains , & ils étaient dans l'erreur.

Les sortilèges , les divinations , les obsessions , ont été long-tems la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choses , qui en

ont été certains ! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver, il n'en est encor qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Il me répond que non-seulement il n'en est point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition ; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le sera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres ; elles n'étaient que des probabilités ; & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs ; mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens la douleur, tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui ; tout douteur que je suis, je l'avoue. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingts degrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre bien différent.

Il n'en est pas de même dans la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes, que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin ? des gens de différents pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité

à Pékin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pékin ; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette ville existe ; & je parierai quand on voudra ma vie , que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le dictionnaire encyclopédique une chose fort plaisante ; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr , aussi certain que le maréchal de *Saxe* est ressuscité , si tout Paris le lui disait , qu'il est sûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenoy , quand tout Paris le lui dit. Voyez , je vous prie , combien ce raisonnement est admirable ; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible ; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire , & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article , & écrit contre lui-même , voulait rire aussi. (*a*)

Pour nous , qui n'avons entrepris ce petit dictionnaire que pour faire des questions , nous sommes bien loin d'avoir de la *certitude*.

(*a*) Voyez l'article *Certitude* , dictionnaire encyclopédique.

Fin du tome second.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

contenus dans ce volume.

ARISTOTE.	Pag. I
De sa logique.	ibid.
De sa physique.	4
Traité d'Aristote sur les animaux.	5
Du monde éternel.	ibid.
De sa métaphysique.	6
De sa morale.	ibid.
De sa rhétorique.	7
Poétique.	10
ARMES , ARMÉES , &c.	13
AROT & MAROT, & courte revue de l'Alcoran.	20
ARRÊTS NOTABLES, sur la liberté naturelle.	29
ART DRAMATIQUE, ouvrages dramatiques, tragédie, comédie, opéra.	33
Du théâtre espagnol.	35
Du théâtre anglais.	39
Scène traduite de la Cléopatre de Shakespear.	41
Du mérite de Shakespear.	45
D'Adisson.	47
Quest. sur l'Encycl. Tome II.	Cc

T A B L E

<i>1. bonne tragédie française.</i>	
<i>Second acte d'Iphigénie.</i>	55
<i>Troisième acte.</i>	56
<i>Quatrième acte.</i>	58
<i>Cinquième acte.</i>	60
<i>L'Athalie.</i>	62
<i>Des chefs-d'œuvre.</i>	64
<i>Cor.</i>	ibid.
<i>De l'art.</i>	69
<i>Du rétablissement de Lulli.</i>	76
ART POÉTIQUE.	80
ARTS, BEAUX-ARTS. (<i>Article dédié au roi de Prusse.</i>)	83
<i>Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.</i>	85
<i>Des petits inconvéniens attachés aux arts.</i>	86
ASMODÉE.	87
ASPHALTE, Lac Asphaltide, Sodome.	90
ASSASSIN.	96
ASSASSINAT. Section seconde.	100
ASSEMBLÉE.	101
ASTRONOMIE, & quelques réflexions sur l'astrologie.	103
<i>Digression sur l'astrologie, si improprement nommée judiciaire.</i>	108
ATHÉISME. Section première. De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.	110
Section seconde. Des athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.	113
Raisons des athées.	115

<i>Nouvelle objection d'un athée moderne.</i>	Pag. 117
<i>Epître à l'auteur du livre des trois imposteurs.</i>	119
Section troisième. <i>Des injustes accusations, & de la justification de Vanini.</i>	122
Section quatrième. <i>De Bonaventure Des-Périers. accusé d'athéisme.</i>	127
<i>De Théophile.</i>	129
<i>De Des-Barreaux.</i>	132
<i>De La Motte le Vayer.</i>	133
<i>De St. Evremont.</i>	134
<i>De Fontcnelle.</i>	135
<i>De l'abbé de St. Pierre.</i>	136
<i>De Barbeirac.</i>	137
<i>De Fréret.</i>	138
<i>De Boulanger.</i>	142
ATOMES.	143
AVARICE.	148
AUGURE.	150
AUGUSTE OCTAVE.	154
<i>Des mœurs d'Auguste.</i>	156
<i>Des cruautés d'Auguste.</i>	158
AUGUSTIN.	162
AVIGNON.	165
AUSTÉRITÉS. <i>Fortifications, Flagellations.</i>	169
AUTELS, <i>Temples, Rites, Sacrifices, &c.</i>	173
AUTEURS.	175
AUTORITÉ.	182
AXE.	183
BABEL.	185
BACCHUS.	192
BACON (de), & de l'attraction.	197

BADAUT.	Pag. 203
BAISER.	ibid.
BALA , BATARDS.	210
BANNISSEMENT.	211
BANQUEROUTE.	12
BAPTÊME.	5
<i>Du baptême des morts.</i>	
<i>Du baptême d'aspersion.</i>	
BARACET DEBORA , & par occasion des char-	
de guerre.	
BARBE.	24
BATAILLON. <i>Ordonnance militaire.</i>	227
<i>Addition.</i>	228
BATARD.	230
BAYLE.	ibid
BDELLIUM.	233
BEAU.	234
BÉKER , ou du monde enchanté , du diable , du	
livre d'Enoch , & des sorciers.	238
BETHSAMÈS , ou BETHSHEMESH. <i>Des</i>	
<i>cinquante mille & soixante & dix Juifs morts</i>	
<i>de mort subite pour avoir regardé l'arche des</i>	
<i>cing trous du c. . . d'or payés par les Philis-</i>	
<i>tins , & de l'incrédulité du docteur Kennicott.</i>	245
BIBLIOTHÈQUE.	248
BIEN (Souverain).	251
BIENS D'ÉGLISE. Section première.	253
Section seconde.	255
<i>De la pluralité des bénéfices , des abbayes en</i>	
<i>commande , & des moines qui ont des esclaves.</i>	
Section troisième.	257

<i>Des biens de l'église. Section quatrième.</i>	Pag. 260
BIEN (<i>Tout est</i>).	263
BLASPHEME.	276
BLÉ, ou BLÉ. <i>Section première. Origine du mot, & de la chose.</i>	281
<i>Section seconde. Richesse du blé.</i>	284
<i>Section troisième. Histoire du blé en France.</i>	286
<i>Section quatrième. Des blés en Angleterre.</i>	290
<i>Section cinquième. Mémoire court sur les autres pays.</i>	293
BLÉ, <i>Grammaire morale. Section seconde.</i>	295
BŒUF APIS.	296
BOIRE A LA SANTÉ.	298
BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.	301
BOUC. <i>Bestialité, Sorcellerie.</i>	304
BOUFON, <i>Burlesque, Bas comique.</i>	308
BOULEVARD, ou BOULEVART.	319
BOURGES.	320
BOURREAU.	321
BRACMANES, BRAMES.	323
<i>De la métempsychose des bracmanes.</i>	326
BULGARES, ou BOULGARES.	331
BULLE.	334
<i>Bulles de la croisade & de la composition.</i>	340
<i>Bulle Unigénitus.</i>	341
CALEBASSE.	344
CARACTÈRE.	346
CARÊME.	349
CARTÉSIANISME.	352
CATON (de), <i>suicide & du livre de l'abbé de saint Cyran qui légitime le suicide.</i>	358

<i>Frécis de quelques suicides singuliers</i>	Pag. 362
<i>Des loix contre le suicide.</i>	367
CAUSES FINALES.	371
<i>Cause finale.</i> Section première.	377
Section seconde.	380
CELTES.	
CÉRÉMONIES, Titres, Prééminence, &c.	
CERTAIN, CERTITUDE.	

Fin de la table du tome second.

m



DEC 10 1935

